

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES RÔLES JOUÉS PAR LA CONSOMMATION DE DROGUES ET D'ALCOOL
DANS L'EXPÉRIENCE DE L'INTIMITÉ CHEZ DES JEUNES HOMMES GAYS
DE LA RÉGION DE MONTRÉAL

ESSAI

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE

PAR

VINCENT VALOIS

FÉVRIER 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cet essai doctoral se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.03-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je souhaite, dans un premier temps, remercier mon directeur de recherche, Monsieur Pierre Plante, Ph. D., pour son encadrement, ses conseils et le partage de son expertise. Merci également aux étudiantes et aux étudiants de notre laboratoire de recherche pour les discussions enrichissantes lors des supervisions de groupe.

Je voudrais aussi remercier les différents professeurs et superviseurs ayant forgé qui je suis devenu comme professionnel, tant par leurs enseignements que par leur feedback.

Merci, de même, à ma psychologue, qui m'a aidé à y voir clair par moments de grand brouillard.

Merci, finalement et surtout, à mes amis, collègues et parents, sans qui cet essai n'aurait probablement jamais vu le jour. Vous avez été de la partie pour le meilleur et pour le pire et je vous en serai toujours reconnaissant.

DÉDICACE

*À toutes celles et
à tous ceux
qui se sont battus
pour qu'un tel projet puisse,
aujourd'hui,
voir le jour
en toute liberté.*

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX.....	v
RÉSUMÉ	vi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
PROBLÉMATIQUE, QUESTION ET OBJECTIFS DE RECHERCHE	
1.1 Problématique	3
1.2 Question de recherche.....	7
CHAPITRE II	
CONTEXTE THÉORIQUE	
2.1 L'Intimité.....	9
2.1.1 L'Intimité chez les hommes gays.....	18
2.2 La Consommation de drogues et d'alcool	28
2.2.1 La Consommation de drogues et d'alcool chez les hommes gays	37
CHAPITRE III	
MÉTHODE	42
3.1 Sujets.....	42
3.1.1 Description des sujets.....	44
3.2 Instrumentation et méthode de cueillette de données	47
3.3 Déroulement.....	50
3.4 Méthode d'analyse des résultats	52
3.4.1 La recherche qualitative	52
3.4.2 La méthode phénoménologique de recherche en psychologie.....	54
3.4.3 Critères de scientificité.....	57
3.5 Considérations éthiques	60
CHAPITRE IV	

ANALYSES DES DONNÉES	63
4.1.1 Structure relative : Arthur	63
4.1.2 Structure relative : Benoit	70
4.1.3 Structure relative : Christophe	78
4.1.4 Structure relative : Denis.....	87
4.1.5 Structure relative : Étienne.....	95
4.3 Structure comparative	101
4.2.1 Maintenir dans l'intimité l'influence d'une culture favorisant la consommation, provenant du contexte social festif dans lequel la relation a pris forme. (5/5).....	102
4.2.2 Un agent désinhibant et un facilitateur des rapprochements intimes, jusqu'à un certain point, face aux relations nouvelles et à la crainte de se dévoiler. (5/5).....	102
4.2.3 Une protection, un refuge, facilitant la transition vers l'acceptation et l'endossement d'une identité gaie à un moment où le jeune adulte se trouve en situation fragile face au regard des autres. (5/5)	103
4.2.4 Une façon d'expérimenter de nouvelles sensations, parfois sous l'influence du milieu ou du partenaire intime. (5/5)	104
4.2.5 Lorsqu'associée à la sexualité, un risque, parfois agréable, orienté vers les sensations ou camouflant des insatisfactions, mais dans les deux cas générant la crainte de la dépendance. (5/5).....	105
4.2.6 L'identification à un stéréotype du style de vie de l'homme gay sur le plan de la sexualité et de la consommation des substances. (4/5).....	106
4.2.7 Un agent de régulation émotionnelle dans les contextes d'intimité. (4/5).....	107
4.2.8 Une source d'harmonie ou de conflits, dépendamment des représentations et des valeurs de chacun des partenaires envers la vie de couple. (4/5).	108
4.2.9 Répondre aux besoins d'évasion occasionnels, dans les cas d'une relation plus stable dans le temps. (2/5)	110
CHAPITRE V	
DISCUSSION	113
5.1 Discussion individuelle des neuf thèmes recueillis.	113
5.1.1 Une fête perpétuelle.	114
5.1.2 Un facilitateur du dévoilement de soi.	116

5.1.3 La protection d'une identité fragile.....	119
5.1.4 Des sensations plus intenses.....	121
5.1.5 Un risque à la fois craint et convoité.....	124
5.1.6 L'identification à un stéréotype.	127
5.1.7 Un régulateur émotionnel.....	129
5.1.8 Une source de conflit ou une façon de l'éviter.	131
5.1.9 Des évasions occasionnelles.	134
5.2 Implications cliniques.	135
5.2.1 L'évaluation psychologique des patients gays.....	135
5.2.2 L'Intervention psychothérapeutique auprès des hommes gays.....	137
CHAPITRE VI	
CONCLUSION.....	142
6.1 Contributions de la présente recherche au champ d'études.	142
6.2 Nécessité de la présente recherche.....	144
6.3 Limites de la recherche	145
6.4 Recherches futures	146
APPENDICE A	
TABLEAU SYNTHÈSE DE LA SÉQUENCE DES EXPÉRIENCES CONDUISANT À L'INTIMITÉ RELATIONNELLE TELLE QUE RECHERCHÉE PAR LES JEUNES HOMMES HOMOSEXUELS DE L'ÉTUDE DE THÉRIAULT, 1998.....	148
APPENDICE B	
LETTRE DE RECRUTEMENT.....	150
APPENDICE C	
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT.....	151
APPENDICE D	
QUESTIONNAIRE SOCIODÉMOGRAPHIQUE.....	153
RÉFÉRENCES	154

LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
Tableau 2.1 Classification des psychotropes (Léonard et Ben Amar, 2000).....	30
Tableau 4.1 Tableau synthèse des neuf rôles joués par la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité chez les cinq participants interrogés.	111

RÉSUMÉ

Cet essai doctoral s'est attardé à identifier les rôles joués par la consommation de drogues et d'alcool chez des jeunes hommes gays (18 à 30 ans) de la région de Montréal. Pour ce faire, nous avons rencontré cinq de ces hommes qui nous ont partagé leur expérience lors d'entrevues cliniques semi-dirigées d'une durée variant entre cinquante et soixante-quinze minutes. Nous avons ensuite retranscrit ces entrevues et les avons analysées en utilisant la méthode phénoménologique de recherche en psychologie. Une dizaine de thèmes sont ressortis chez chacun des participants. La confrontation de ces thèmes entre eux nous a permis d'en arriver à une structure fondamentale du phénomène étudié comprenant les neuf rôles suivants joués par la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité : 1) Une fête perpétuelle, 2) Un facilitateur du dévoilement de soi, 3) La protection d'une identité fragile, 4) Des sensations plus intenses, 5) Un risque à la fois craint et convoité, 6) L'identification à un stéréotype, 7) Un régulateur émotionnel, 8) Une source de conflit ou une façon de l'éviter et 9) Des évasions occasionnelles. La validité scientifique de notre étude a été, tout au long de son élaboration et de sa réalisation, guidée par des critères de scientificité propres à la recherche qualitative, soit la sensibilité au contexte, engagement et la rigueur, la cohérence et la transparence, de même qu'une réflexion entourant l'impact et l'importance de nos résultats. Néanmoins, l'étude comporte certaines limites, notamment en ce qui a trait à la taille de son échantillon ainsi qu'à sa représentativité. Ces lacunes, essentiellement liées à la nature exploratoire de l'essai, pourront être compensées lors de projets ultérieurs comprenant plus de sujets et portant une attention particulière à la diversité culturelle propre à la réalité montréalaise.

MOTS-CLÉS : Intimité, expérience, drogue, alcool, hommes gays, homosexualité.

INTRODUCTION

L'intimité, par la complexité des dimensions qu'elle comporte, occupe bien souvent l'esprit de l'homme tout au long de sa vie, lui fournissant nombre de questions sur lesquelles méditer, questions auxquelles les réponses se font rarement simples ou évidentes. Ces interrogations sont universelles et font bien fi de l'orientation sexuelle de celui ou celle qu'elles habitent. Toutefois, une histoire et un contexte spécifiques aux minorités sexuelles ajoutent des facteurs à prendre en compte dans la compréhension de ce phénomène chez les hommes gays. Il en va de même pour la question de la consommation de drogues et d'alcool, répandue à travers les cultures et les différentes communautés composant une population, mais significativement plus présente chez les hommes gays (Gonsiorek, 1982; Stall et Wiley, 1988; McKirman et Peterson, 1989; Cabaj, 1996; Skinner et Otis, 1996; Otis et Coll., 2006; Gonzales, Przedworski et Henning-Smith, 2016). Nous avons voulu, par la présente étude de nature exploratoire, sonder les rôles que peut revêtir la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité chez les hommes gays de la région montréalaise.

Pour ce faire, nous exposerons premièrement le contexte actuel dans lequel notre projet viendra s'inscrire. Dans un deuxième temps, nous procéderons à une recension de la littérature disponible jusqu'à aujourd'hui en lien avec les notions d'intimité et de consommation de psychotropes, d'abord de façon générale, puis plus spécifiquement en ce qui concerne les hommes gays. Nous décrirons ensuite le déroulement de l'étude, justifié par le cadre méthodologique retenu qu'est la méthode phénoménologique de recherche en psychologie. Ceci dit, les résultats obtenus seront présentés : d'abord les thèmes centraux ayant émergé chez chacun des sujets interrogés, puis la structure fondamentale du phénomène étudié. Ces résultats seront,

dans le cinquième chapitre, discutés à la lumière des connaissances actuelles précédemment exposées dans le contexte théorique. Lorsque pertinent, nous nous intéresserons à l'apport d'autres auteurs pouvant fournir un éclairage supplémentaire à la compréhension des thèmes générés par notre analyse. Finalement, nous conclurons en synthétisant les résultats obtenus, en justifiant la pertinence de notre étude pour le contexte actuel, en soulignant les limites de celle-ci et en proposant des avenues futures de recherche en lien avec l'étude de la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité dans la communauté gaie.

Le chercheur principal de cette étude étant rattaché à la section humaniste du Département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal, c'est à partir de ce cadre théorique que nous étudierons la question. L'accent sera donc orienté sur la recherche d'un sens à un comportement plutôt que sur la quantification de celui-ci. Nous nous intéressons aussi uniquement au vécu des hommes gays de la région de Montréal. Le lecteur désireux de s'informer sur l'état actuel des connaissances scientifiques en matière de sexualité au Québec pourra se référer à l'ouvrage de Lévy et Dupras (2008).

CHAPITRE I

PROBLÉMATIQUE, QUESTION ET OBJECTIFS DE RECHERCHE

Alors que plusieurs études suggèrent des liens possibles entre l'expérience, le développement et la quête d'intimité dans la population gaie, particulièrement autour de la période entourant le processus de *coming out*, et la consommation de drogues et d'alcool, peu d'auteurs se sont à ce jour appliqués à investiguer le phénomène, particulièrement selon un devis de recherche qualitatif. C'est ce que la présente étude se propose d'explorer, plus précisément en ce qui a trait à l'expérience faite de l'intimité en tant que processus interpersonnel chez des jeunes hommes gays de la région montréalaise.

1.1 Problématique

Depuis toujours, les problèmes liés à la consommation de drogues et d'alcool touchent des individus de tous genres, classes sociales, nationalité ou orientation sexuelle. Toutefois, plusieurs auteurs (Gonsiorek, 1982; Stall et Wiley, 1988; McKirnan et Peterson, 1989; Cabaj, 1996; Skinner et Otis, 1996; Otis et Coll., 2006) suggèrent une prévalence beaucoup plus importante de la consommation d'alcool et d'autres drogues dans la communauté gaie, un milieu où l'usage de ces substances psychoactives (SPA) est souvent encouragé, sinon bien accepté (Shaefer, Evans & Coleman, 1987; Otis & Coll., 2006).

Si ces études constatent le phénomène, bien peu l'expliquent. Dans une recension des écrits entourant les problèmes de toxicomanie chez les personnes gaies, réalisée conjointement par le Gouvernement du Québec et le Comité permanent de lutte à la toxicomanie réalisée en 1998, deux avenues d'explication sont évoquées. D'une part, on pointe certaines théories, surtout de nature psychanalytique, qui considéraient l'alcoolisme comme une conséquence de l'homosexualité. L'alcoolisme était alors vu comme un mécanisme de défense inconscient. Ce lien de causalité n'a toutefois su être empiriquement démontré et ces théories sont devenues désuètes à partir des années 70, où l'homosexualité a cessé d'être considérée comme un trouble mental. Ainsi, la toxicomanie chez les personnes gaies est depuis surtout comprise comme une résultante de la socialisation au sein de ce milieu.

Hicks (2000) propose que les conflits liés à l'expérience de *coming out* mènent souvent à l'abus de substances. Alors que ces conflits peuvent se jouer sur divers plans, une bonne part est mise en scène au point de vue relationnel. Thériault (1998) constate, dans une étude réalisée auprès de jeunes hommes gays de la région de Montréal, une disparité entre l'intimité désirée (principalement émotionnelle) et l'intimité vécue (essentiellement sexuelle) suite à leur *coming out*. Il s'agirait d'un point de transition, précédant l'unification d'une intimité sexuelle et émotionnelle au sein d'un seul partenaire, pouvant être difficile à franchir et devenir très insatisfaisant à long terme.

Schaefer, Evans & Coleman (1987) avançaient que la fréquentation des bars et événements où le recours aux drogues et à l'alcool est encouragé peut procurer un sentiment temporaire de bien-être, d'intimité ou de consolidation de l'identité. Toutefois, ce recours fréquent à la scène festive peut aussi bien servir de passage transitoire que de point de fixation dans le développement de l'identité et de l'intimité. Selon eux, la qualité des sentiments entretenus par la personne face à son identité et sa sexualité pourrait être fortement liée au rapport à l'alcool et aux

drogues. Keane (2004) abonde dans ce sens, rapprochant l'intimité vécue par le toxicomane avec sa substance de choix et l'intimité pouvant être vécue avec un partenaire au sein d'un couple. Elle souligne que cette intimité éphémère peut, à l'instar de toute relation de proximité, s'avérer tant bénéfique que destructrice.

Au Québec, plusieurs chercheurs et équipes de recherche (Lambert et coll., 2006; Otis et coll., 2006; Léobon et Drouin, 2011; Chamberland et coll., 2011) se sont attardés à sonder les liens unissant la consommation de psychotropes et les comportements sexuels des hommes gays, dans une perspective de santé publique, souvent à travers des projets d'envergure, notamment dans le but de mieux prévenir la transmission du virus de l'immunodéficience humaine (VIH) et d'autres infections transmissibles sexuellement et par le sang (ITSS). Cet intérêt spécifique s'explique, entre autres, par le fait que les hommes gays sont cinq fois plus susceptibles d'être infectés par une ITSS que leurs homologues hétérosexuels (Chamberland et coll., 2011). Toujours selon les analyses qu'ont réalisées ces auteurs à partir des données de l'Enquête de santé dans les collectivités canadiennes, lorsque comparés aux hommes hétérosexuels, les hommes gays présenteraient un taux de détresse moyen plus élevé, seraient plus susceptibles d'avoir ressenti de la détresse dans le dernier mois et percevraient moins de soutien social en ce qui concerne certains contextes. Dans un sommaire des résultats obtenus dans le cadre de l'enquête ARGUS, s'intéressant aux comportements sexuels des hommes gays, Lambert et coll. (2006) rapportent qu'environ les deux tiers de ces derniers auraient consommé, dans les six derniers mois, au moins une fois de l'alcool dans les deux heures précédentes ou pendant leurs relations sexuelles et près du quart d'entre eux aurait consommé, dans le même contexte, des drogues récréatives. Ces études, la plupart du temps élaborées selon un devis quantitatif de recherche, offrent une description et un portrait détaillés et précis des habitudes, attitudes et comportements d'une population. Elles contribuent toutefois peu à comprendre le sens derrière ces observations.

Concernant le vécu de l'intimité chez ces hommes gays, plusieurs théoriciens et chercheurs se sont appliqués, selon Thériault (1998), à observer, étudier et conceptualiser les différentes étapes du développement des relations intimes chez les individus d'orientation hétérosexuelle alors que très peu d'entre eux ont interrogé la réalité gaie. Une récente recension exhaustive de la recherche sur la sexualité au Québec par Lévy et Dupras (2008) laisse voir que les deux tiers des recherches effectuées auprès de la population gaie depuis 2000 ont été consacrés à la santé sexuelle. Si utiles et obligées ces études soient-elles, elles font bien souvent l'économie de la complexité de l'identité gaie et de la question de l'intimité entourant les comportements sexuels étudiés, en isolant une seule de ses multiples dimensions. Toujours selon Lévy et Dupras, un autre dixième de ces recherches portaient, sur la victimisation et le phénomène de l'homophobie. En ce qui concerne la santé mentale des hommes gays, les auteurs évoquent des statistiques issues de la cohorte OMEGA (échantillon de 1900 hommes ayant des relations sexuelles et affectives avec des hommes), laissant entendre des préoccupations d'ordre majoritairement socioéconomique et relationnelles, mais aussi des difficultés en lien avec l'acceptation de l'orientation sexuelle, la discrimination et la violence psychologique et les idéations et tentatives de suicide. Étonnamment, la toxicomanie ne figure pas au sein des questionnements recueillis. Au chapitre de l'amour, de la conjugalité et de la sexualité, Lévy et Dupras affirment que « les relations amoureuses et conjugales des hommes homosexuels sont encore peu étudiées » (2008, p.186). On trouve ainsi quelques projets ayant examiné quantitativement la durée des couples et le type de relations (p.ex. fidélité vs couple ouvert), les valeurs liées à l'amour et à la sexualité et les attitudes face à l'usage du condom dans les couples.

Frost, Meyer et Hammack (2014) constatent que la littérature concernant l'expérience intime des hommes gays a souvent négligé de s'attarder à l'expérience potentiellement unique des plus jeunes d'entre eux. Ils suggèrent également que cette expérience, au début de l'âge adulte, diffère de celle vécue par les jeunes

hétérosexuels, en ce qui a trait au développement de l'identité et à la stigmatisation sociale. De plus, être un jeune homme gay dans la société contemporaine ne signifie plus la même chose qu'il y a trente ans. Des instruments et des compréhensions élaborés jadis mériteraient ainsi d'être, selon les auteurs, mis à jour, pour mieux rendre compte des facteurs relationnels qui influencent la santé et le bien-être de ces jeunes hommes aujourd'hui. Ils avancent que des méthodes qualitatives, d'orientation phénoménologique, seraient les plus à même d'atteindre ce but. Dans leurs discussion entourant la plus grande prévalence de consommation de drogues dans le milieu gay montréalais, Otis et coll. (2006) insistent sur la nécessité que d'autres travaux de recherche, de nature tant quantitative que qualitative, soient réalisés afin de mieux cerner les « facteurs de tous ordres impliqués dans l'adoption et le maintien de cette habitude, particulièrement chez les jeunes hommes ayant des relations sexuelles et affectives avec des hommes. »

1.2 Question de recherche

Devant le constat inquiétant d'un taux élevé et croissant de consommation et d'abus de substances psychoactives dans la communauté gaie et le lien semblant exister entre l'usage de drogues et d'alcool et l'expérience de l'intimité, cette étude se propose de sonder les rôles joués par la consommation de telles substances dans l'expérience de l'intimité chez des jeunes hommes gays. Bien peu d'études à ce jour se sont appliquées à définir l'étiologie, du moins à un niveau relationnel, intersubjectif, de la prévalence de l'abus de psychotropes dans le milieu gay. Un manque existe dans la littérature, particulièrement en ce qui a trait à l'étude qualitative du phénomène, et nous souhaitons apporter des éléments nouveaux, contribuant à le combler. La présente étude, de nature exploratoire, prend donc son unicité dans sa recherche d'une ébauche de sens à la consommation de drogues et d'alcool en possible relation avec la

conflictualité portée par plusieurs jeunes hommes gays vis-à-vis de l'expérience faite de l'intimité, dans l'optique de faire ressortir des pistes de réflexion et d'intervention destinées aux hommes s'interrogeant sur le sens revêtu par la consommation dans leurs expériences intimes, de même qu'aux divers intervenants appelés à travailler avec eux. Ainsi, nous voudrions répondre à la question suivante : quels sont les rôles joués par la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité chez des jeunes hommes gays de la région de Montréal?

CHAPITRE II

CONTEXTE THÉORIQUE

2.1 L'Intimité

Le concept d'intimité apparaît dans la littérature en psychologie autour des années 50, avec les apports d'Harry Stack Sullivan et d'Erik Erikson (Gaia, 2002). Toutefois, aucun consensus n'existe à l'heure actuelle quant à une définition simple, claire et stable dans le temps de l'intimité (Register et Henley, 1992; Mackey, Diemer et O'Brien, 2000; Patrick et Beckenbach, 2009).

Étymologiquement, le terme provient du latin *intimus*, signifiant « le plus en dedans », « le plus intérieur » ou « le fond de » (Mura-Brunel et Schuerewegen, 2002). Si, d'emblée, l'intimité paraît référer à une réalité intérieure, privée, de l'individu, certains auteurs s'étant appliqués à la définir (Chevalerias, 1999; Thériault, 2001; Ibrahim-Lamrous et Muller, 2005) s'entendent pour dire qu'il s'agit d'un concept multi-visages qu'il importe de situer historiquement et dans son contexte, du fait des divers sens qu'il peut aujourd'hui revêtir, tant dans la culture populaire, artistique que scientifique. On distingue d'abord, comme le font remarquer deux des auteurs susmentionnés, deux grands lieux de l'intimité : au sein même de la personne ou dans l'espace intersubjectif qui l'unit à l'autre. Lorsqu'il s'agit de référer

aux zones secrètes, introspectives de la personne, Thériault (2001) parle d'intimité-espace interne et Ibrahim-Lamrous et Muller (2005) d'intimité-retrait. Pour évoquer un lien de partage entre les mondes de deux individus, ils parleront respectivement d'intimité-processus interpersonnel et d'intimité de dualité et coexistence.

Le modèle d'Erikson (1950) les réconcilie, faisant de la consolidation de l'identité à l'adolescence, soit du développement d'une intimité avec soi-même, une condition pour l'établissement de relations d'intimité ultérieures avec un autre soi. Pour Erikson, l'adolescence est un stade mitoyen où l'individu tente de négocier entre les impératifs moraux hérités des parents à l'enfance et l'éthique de la vie adulte. Les relations de l'adolescent, avec les pairs ou un partenaire amoureux, visent essentiellement à définir et clarifier son identité en trouvant un reflet de qui il est dans les rétroactions reçues de ses semblables. Lorsqu'il est suffisamment assuré de sa propre identité, il peut prendre la chance de fusionner celle-ci avec celle d'un autre, dans le cadre d'un lien d'intimité. L'auteur définit l'intimité comme « la capacité à s'engager dans des affiliations et des partenariats concrets et de développer la force éthique de respecter ces engagements malgré les compromis et les sacrifices significatifs qu'ils peuvent demander » (p.263). Cette relation d'intimité, incluant sa dimension sexuelle « génitale », implique à son avis, la mutualité de l'orgasme, avec un partenaire amoureux du sexe opposé uniquement, dans un lien de confiance réciproque. En effet, Erikson, tout comme Sullivan (Gaia, 2002), considère qu'une intimité complète et satisfaisante ne peut exister en dehors du contexte des relations hétérosexuelles adultes.

Allison et Sabatelli (1988) nuancent toutefois ce modèle, proposant qu'il s'agisse de deux processus opérant en synergie au temps de l'adolescence, se nourrissant l'un de l'autre. Pour eux, l'intimité doit être entendue comme une composante en évolution, à la fois contributrice et héritière d'un processus continu d'individuation, et non pas comme le résultat exclusif d'une trajectoire développementale (p.12). À leur avis, la

compréhension du développement de l'identité, tout comme celle de la capacité d'intimité, doit prendre en compte le dialogue sans cesse renouvelé entre l'individu et un système de relations complexes. Il ne s'agit pas de phénomènes isolés, à l'œuvre au sein d'un individu qui évolue dans le temps afin d'ultimement devenir autonome, mais bien de phénomènes à comprendre dans une perspective d'interdépendance.

Pour Shaefer et Olson (1981, cités dans Thériault, 1998), l'intimité se déclinerait en sept dimensions : émotionnelle, sexuelle, intellectuelle, sociale, récréative, esthétique et spirituelle. Suite à une revue exhaustive de la littérature entourant le concept d'intimité à travers le temps, Gaia (2002) recense également, pour sa part, sept composantes de l'intimité ressortant des travaux de divers auteurs : le dévoilement de soi, l'expression des émotions, le soutien, la confiance, les manifestations physiques, le sentiment de proximité et l'expérience mutuelle de l'intimité. Dans un effort pour définir l'intimité au sens psychologique, Mackey, Diemer et O'Brien (2000) constatent que le concept se retrouve très fréquemment associé au dévoilement de soi, comme en témoigne ce passage :

« To be intimate is to be open and honest about levels of the self that usually remain hidden in daily life. The extent of personal disclosure is proportionate to how vulnerable one allows oneself to be with a partner in revealing thoughts and feelings which are not usually apparent in social roles and behaviors of everyday life. » (p. 203)

Ainsi, il s'agirait de révéler à l'autre des éléments d'une intimité privée, dans le cadre d'une relation de confiance mutuelle où la vulnérabilité peut s'afficher de façon sécuritaire. Cet accent mis sur le dévoilement de soi se retrouve également dans la définition de l'intimité qu'offre Jamieson (1998, citée dans Weeks, Heaphy et Donovan, 2001) :

« What is meant by intimacy is often a very specific sort of knowing,

loving and 'being close' to another person. The emphasis is on mutual disclosure, constantly revealing your inner thoughts and feelings to each other. It is an intimacy of the self rather than an intimacy of the body, although the completeness of intimacy of the self may be enhanced by bodily intimacy. Mutually shared intimacy of this type requires a relationship in which people participate as equals. » (p.119)

L'auteure ajoute ici les notions de rapport au corps et de démocratie dans le lien unissant les partenaires; en insistant sur la nécessité d'une contribution mutuelle de chacun. Au-delà du dévoilement, elle nomme plus spécifiquement le sentiment d'amour et de proximité. Qui plus est, elle distingue une intimité du soi d'une intimité du corps, cette dernière n'étant pas systématiquement présente, mais pouvant venir augmenter le sentiment de complétude au sein de la relation d'intimité. Gagnon et Thériault (2006) appuient cette position en identifiant le dévoilement de soi comme une composante essentielle de l'intimité, mais aussi en invitant à ne pas restreindre la question de l'intimité sexuelle à sa dimension comportementale : « Les comportements sexuels peuvent se dérouler sans proximité émotionnelle, sans révélation de soi ou sans partage et, inversement, les expériences de proximité émotionnelle, révélation de soi ou partage peuvent se manifester sans comportement sexuel ».

Constatant que les efforts pour définir le concept d'intimité reposaient généralement sur des théories à partir desquelles les chercheurs sondaient les participants par questionnaires, Patrick et Beckenbach (2009) se sont attardés, dans le cadre d'une recherche qualitative, à interroger la perception qu'ont les hommes de l'intimité. Trois catégories ont émergé de leurs travaux. Premièrement, dans la définition de l'intimité au sens large, les participants ont décrit le concept comme une expérience ou une émotion difficile à mettre en mots. Il s'agit pour eux d'un état transitoire qu'on remarque lorsqu'il est absent de la relation. Ils ont insisté sur la notion de partage à différents niveaux : émotionnel, cognitif, verbal et expression physique. D'autres recherches soulevaient l'importance de la dimension physique du partage

dans l'intimité (Cordova, Gee et Warren, 2005; Gaia 2002, dans Patrick et Beckenback, 2009). Ces résultats contrediraient toutefois, selon les auteurs, la croyance populaire selon laquelle le partage émotionnel ou verbal serait moins important aux yeux des hommes. Deuxièmement, l'intimité est, pour les hommes interrogés dans le cadre de cette même étude, un lieu où il est possible d'être soi-même et de se sentir accepté, même en montrant des côtés plus sombres de soi et générateurs de honte. Cela dit, l'intimité est un processus impliquant un degré de vulnérabilité qui n'est habituellement pas exprimé à l'extérieur d'une relation où l'homme se sent en sécurité. Concernant la dimension sexuelle, les sujets rencontrés s'entendaient pour dire qu'il est possible d'avoir des relations sexuelles sans intimité, mais qu'à l'inverse, une relation d'intimité ne pouvait exister sans manifestations physiques d'affection. Deuxièmement, le genre aurait une influence sur l'intimité. Les stéréotypes de genre appris, conférant un rôle dominant et de protecteur à l'homme, peuvent avoir un impact limitant sur leur inclination à révéler des émotions, même s'ils souhaiteraient le faire, par crainte d'être perçus comme faibles. La relation de couple devient alors un endroit privilégié où trouver une validation de leur expérience émotionnelle. Finalement, les participants s'entendaient également pour affirmer que l'intimité comporte sa part de risques : ils craignent d'être jugés ou rejetés, puis d'être ainsi émotionnellement blessés. Ils expriment aussi la peur que les confidences faites au sein d'une relation de confiance ne soient trahies et que l'autre ne puisse utiliser ces secrets ultérieurement par vengeance et qu'ils se retrouvent publiquement humiliés.

Les catégories obtenues rejoignent, dans une certaine mesure, les thèmes relevés par Register et Henley (1992), dans le cadre d'une recherche qualitative sur l'intimité. Suite à un processus de réduction phénoménologique, les chercheurs ont conclu que sept thèmes reflétaient l'expérience faite de l'intimité par les participants de l'étude. Presque tous évoquaient la *communication non verbale* comme composante de l'intimité, un concept difficile à mettre en mots et se traduisant souvent par des

regards, des gestes ou par le toucher. Le sentiment d'une *présence* était aussi nommé; même en l'absence physique de l'autre, le sentiment d'être accompagné demeure. Les relations d'intimité sont généralement décrites selon leur évolution à travers le *temps*. L'intimité implique également un retrait des *frontières* physiques et psychologiques entre les individus, ressenti comme le fait de pénétrer dans le monde de l'autre ou d'accepter de le laisser entrer à l'intérieur du sien. Le *corps* est interpellé dans l'intimité, par les sensations somatiques individuelles (par exemple, avoir des papillons dans le ventre) ou par le contact avec le corps de l'autre. L'intimité fait naître un sentiment paradoxal, quelque part entre la *surprise et le destin*, comme si ce qui était surprenant et spontané au sein de la relation était à la fois vécu comme naturel et allant de soi. Finalement, l'intimité offre des occasions de *transformation* mutuelle à travers les échanges interpersonnels, générant de la nouveauté par les expériences de « fusion ».

Ces définitions éclairent la compréhension du concept d'intimité telle que vécue à l'âge adulte. Néanmoins, la capacité d'intimité évolue et se développe au fil du temps, dès les premières transactions du nourrisson avec son environnement jusqu'à un temps de la vie où l'individu est appelé à dépasser le tabou de l'inceste, à renoncer aux imagos parentaux et à se tourner vers l'extérieur pour satisfaire ses besoins (Shaddock, 1998; Lichtenberg, 2008). Ainsi, rappelons la pensée de Thériault (1995) :

L'individu qui, progressivement, se sépare des parents, se soustrait de leur influence et se construit une identité personnelle non conforme aux modèles reçus tout en conservant un lien de tendresse envers les figures de l'enfance en viendrait à être apte à faire des choix d'objet d'amour réalistes. Le ou la partenaire ainsi choisi(e) répondrait alors à des attentes non idéalisées. On ne s'attendra pas à ce qu'il réponde de la même façon que l'aurait fait, ou aurait dû le faire le parent aimé à l'enfance. Le partenaire ne sera pas une assimilation inconsciente au parent aimé. Il sera un adulte interagissant avec toute son individualité dans une relation adulte visant la mutualité. (p.67)

Orange (2015), citant Loewald, relie cette capacité d'intimité mature à l'âge adulte au deuil nécessaire de la prise en charge des besoins de l'enfant par ses parents. En plus de les rejeter comme objets libidinaux, l'adulte « usurpe » le pouvoir, la compétence et la responsabilité des parents à son égard et s'approprie des besoins et des buts qui lui sont propres. Si ce processus de deuil s'opère relativement bien, il donne lieu à la possibilité de vivre des relations marquées par la tendresse, le respect et la confiance mutuelle. Cette résolution positive ne peut s'opérer qu'à la condition, comme le soulignent Atwood et Stolorow (2014), que le parent possède lui-même un sens de soi et des autres bien délimité et structuré et soit ainsi capable, de façon stable et répétée, de reconnaître, d'apprécier et de se réjouir fièrement des qualités uniques de l'enfant et des efforts de ce dernier pour s'individualiser. Inversement, lorsque le parent ne peut offrir ce reflet à l'enfant et l'utilise pour combler ses propres « besoins archaïques », l'enfant se sent contraint de se soumettre à ce que l'on attend de lui, au détriment du développement de frontières franches et d'une identité définie. Il ne sait pas où il se termine et où l'autre commence. Ainsi, dans une relation de couple, le besoin de validation de sa réalité devient tellement important et rigide que tout désaccord ou toute différence avec le partenaire sont vécus comme autant de blessures auxquelles il réagit de façon défensive (Shaddock, 1998).

Dans le but de mieux saisir les besoins essentiels à l'établissement d'une relation d'intimité saine à l'âge adulte, Shaddock (1998) expose une compréhension développementale du soi basée sur les théories de Heinz Kohut. L'enfant aurait, dans un premier temps, besoin que les adultes significatifs autour de lui puissent être suffisamment solides pour être *idéalisés*; de croire en leur force, leur sagesse et leur pouvoir infinis pour se sentir apaisé et en sécurité. Lorsque le parent reconnaît et identifie les besoins de l'enfant, nomme ses émotions et le rassure, une relation « adéquate » de dépendance s'installe et pose les jalons pour l'établissement ultérieur de relations d'intimité équilibrées. L'expression claire de limites par les parents joue

également ce rôle protecteur pour l'enfant, face à l'immaturation de ses mécanismes de régulation. Éventuellement, la qualité du lien d'idéalisation évolue d'un besoin d'être protégé par les parents vers un sens d'admiration à leur endroit. L'enfant a, d'autre part, besoin que ses parents remplissent des besoins de *miroir* : qu'ils puissent lui faire savoir qu'ils le remarquent et tirent plaisir du fait d'être témoins de ses accomplissements. Plus avant, ce miroir en est aussi un du monde interne de l'enfant; il renvoie une image globale et unifiée des comportements observables et du vécu émotionnel qui y est associé. C'est la répétition de ces expériences d'être protégé, réconforté, compris et considéré qui permet à l'enfant de vivre de l'*empathie* : il n'est plus seul au monde, il se sent connecté aux autres et peut concevoir que l'autre puisse comprendre comment il se sent ou ce qu'il pense. Il peut alors se sentir assez confiant pour prendre le risque nécessaire pour se tourner vers les autres, avec une « vitalité » et une « créativité » qui lui sont propres. Inversement, dans l'optique où ces besoins fondamentaux de l'enfant ne peuvent être adéquatement remplis, les principales conséquences sont le développement de sentiments d'abandon et d'intrusion et l'expérience répétée de la honte. La honte est le sentiment que quelque chose en soi est irrémédiablement défailant. Les enfants aux prises avec ce sentiment puissant et destructeur tendent à camoufler leurs émotions et leurs pensées derrière des mécanismes de protection rigides et imperméables. À l'âge adulte, cette honte se manifeste dans leurs relations intimes par le désaveu de leurs besoins, la recherche de conflit, le manque de spontanéité, le mépris et l'évitement. Lichtenberg (2008) abonde dans ce sens, affirmant que la réprobation du plaisir éprouvé par l'enfant à travers la sensualité et la sexualité par les parents place ce dernier devant un dilemme entre l'affirmation de ses désirs et la négation de ceux-ci, générant une honte qui à l'âge adulte fera obstacle à l'établissement de relations amoureuses saines et égalitaires.

Les thèses récentes de Schore (2008) en neuropsychanalyse tendent à démontrer l'importance déterminante des interactions préverbaux entre le nourrisson et ses

parents sur ses relations interpersonnelles futures. Le degré de succès avec lequel le parent arrive à s'accorder émotionnellement aux besoins du bébé s'inscrirait dès lors dans l'hémisphère droit du cerveau, loin des mots et des capacités langagières du cerveau gauche, venant ainsi teinter inconsciemment sa capacité d'être avec l'autre. Si un manque à cette étape cruciale du développement de l'être humain peut s'avérer handicapant, Schore rassure en spécifiant que de telles mésaventures développementales sont corrigibles à l'âge adulte, notamment à travers la psychothérapie, où l'établissement d'une relation d'une grande intimité, empreinte d'empathie, entourant la coconstruction d'un récit autour de l'histoire de la personne amènerait certaines zones des cerveaux gauche et droit à s'activer simultanément, donnant accès à l'individu à ces zones sombres qui agissaient jusqu'alors à son insu. S'opérerait ainsi une expérience de « reparentage » où une reprise du développement en un point arrêté demeure envisageable.

Ces observations viennent appuyer le propos de Cyrulnik (2004), affirmant que « tant qu'on peut modifier l'image qu'on se fait de soi, tant qu'un engagement dans la réalité psychique et sociale nous permet d'y travailler, la résilience est possible puisqu'il s'agit, très simplement, de la reprise d'un développement après une agonie psychique » (p. 44), ce que Delisle (2004) qualifie pour sa part de « deuxième chance développementale ». Cyrulnik (2004) poursuit : « Après avoir été marqué par son milieu précoce qui lui a appris un style affectif, la relation amoureuse donne au jeune une deuxième chance, une possibilité de modifier les représentations négatives de soi acquises au cours de son enfance » (p.136). Le premier partenaire amoureux représenterait ainsi un tuteur de résilience permettant le redémarrage d'un processus laissé en friche. Il s'agit toutefois là d'une période sensible qui, indique l'auteur, peut également « aggraver un style affectif fragilement tissé ou même déchirer un attachement antérieurement *sécure* » (p.135).

Cela dit, l'intimité peut être observée comme un processus non linéaire en évolution dès les premiers temps de la vie, au cours duquel différents mouvements de va-et-vient peuvent s'opérer. Cette mouvance s'exprime à travers l'interaction entre les besoins de l'individu et ses expériences relationnelles, menant ultimement pour plusieurs vers l'établissement d'une relation de partage avec l'autre, mais pouvant également devenir génératrice d'angoisse. Si certaines de ces considérations quant à l'intimité sont universelles, certaines sont plus spécifiques à l'expérience des hommes gay. La prochaine section s'y consacre.

2.1.1 L'Intimité chez les hommes gays

Dans leur revue de la littérature concernant la santé et le bien-être psychologique des jeunes adultes gays, Frost, Meyer et Hammack (2014) distinguent deux catégories d'études : celle comparant les relations entre partenaires de même sexe et celles entre partenaires hétérosexuels, puis celles s'intéressant aux particularités des relations homosexuelles. Dans la première catégorie, les résultats suggèrent qu'il n'existe pas de différences significatives en ce qui a trait aux indicateurs de bien-être entre les deux groupes, notamment concernant le degré d'amour, de confiance, d'intimité, d'engagement et de satisfaction. L'importance accordée par les jeunes adultes gays aux relations d'intimité est similaire à leurs pairs hétérosexuels, bien qu'ils craignent davantage de ne pas arriver à trouver un partenaire amoureux. Les recherches s'étant intéressées aux réalités plus spécifiques aux populations gaies font, d'autre part, ressortir les impacts du stress lié au fait d'être membre d'une minorité sexuelle, comme l'évolution au sein d'un environnement hétérosexiste, l'expérience de la discrimination ou celle du rejet par les pairs et la famille. Ces expériences s'accompagnent souvent d'anxiété, de honte et d'un sentiment de dévalorisation qui peuvent porter atteinte à l'image que l'individu a de lui-même, ayant internalisé le

discours homophobe ambiant, et devenir génératrices de conflits au sein du couple alors qu'ils sont remis en scène.

L'un des défis spécifiques au jeune homme gay réside dans le processus de *coming out*. Le modèle de Coleman (1982) offre un regard pertinent sur ce processus, dans lequel s'inscrit la notion d'intimité. Il définit ainsi cinq grandes tâches développementales. Premièrement vient une phase de *pré-coming out*, prenant place aussi tôt qu'à l'enfance, où l'enfant prend peu à peu conscience de son désir pour les personnes du même sexe. L'adolescent ou le jeune adulte doit, vis-à-vis lui-même, en arriver à une reconnaissance de son désir et à forger une capacité de révélation de soi permettant d'en témoigner aux personnes significatives de son entourage : le *coming out* à proprement parler. D'une identité homosexuelle affirmée découlerait le souhait d'une exploration, d'abord de nature sexuelle et sociale, ayant comme objectif de sonder les us et coutumes des relations interpersonnelles dans le monde gay. Coleman souligne ici la fréquente association entre sexualité et consommation de psychotropes, qui dans une certaine mesure, peut venir entraver le processus en cours. Ensuite, les premières relations amoureuses adviendraient lorsque l'exploration cesse de procurer le plaisir initial de la découverte, tout en étant marquées par l'insécurité, les enjeux de confiance et l'intensité, ce qui en fait des unions généralement éphémères. Ultimement, le jeune homme verrait poindre un désir d'unification de ses besoins sexuels et émotionnels dans un lien d'intimité authentique et réciproque avec un partenaire unique. Cette phase d'intégration est un processus en constante évolution pendant la vie adulte. Au Québec, l'âge moyen du *coming out* se situerait autour de 16 ans (Dorais, 2014). L'auteur décrit ainsi cette période et la charge affective qui l'accompagne :

Après la prise de conscience de son attirance et les premières expériences physiques avec des personnes de son sexe, l'adolescent ou l'adolescente va se préoccuper de la révélation de cette découverte à ses proches. Commence alors une période de doute, de malaise ou d'angoisse quant

aux réactions anticipées. La révélation de soi est l'objet de beaucoup de peurs : peur de décevoir, d'être incompris, d'être traité différemment ou discriminé, d'être humilié, d'inspirer de la honte, de susciter le rejet, de perdre ou de blesser des proches. (pp.32-33)

Une étude de Thériault (1998) demeure, à ce jour, l'une de seules à avoir empiriquement investigué la place de l'intimité dans l'expérience des jeunes hommes gays au Québec. À preuve, dans l'ouvrage de Lévy et Dupras (2008), cet article est le seul recensé concernant le thème spécifique de l'intimité chez une population homosexuelle. Les données recueillies lors d'entrevues ont été étudiées à la lumière des théories de Coleman (1982) et de Schaefer et Olson (1981), laissant également place à l'émergence de thèmes nouveaux. Ainsi, la chercheuse souligne la saillance, dans le discours des participants, de la dualité entre l'intimité désirée, surtout émotionnelle, et de l'intimité vécue, surtout de nature sexuelle. Cette dualité ferait alors intervenir une sorte de point de stagnation entre l'exploration de la sexualité et la satisfaction des besoins sexuels et affectifs auprès d'un seul et même partenaire, tel que proposé par Coleman. Une majorité des hommes interviewés nomment une phase médiane où l'intégration serait souhaitée, mais où les tentatives seraient souvent déçues, ce qu'ils s'expliquent par des facteurs externes, comme l'absence de modèles de couples gays stables ou l'ostracisme envers la communauté gaie menant à fréquenter majoritairement un milieu fermé, mais aussi par des facteurs internes, comme une ambivalence traduite par un souhait de s'inscrire dans une relation stable opposé à des actions entreprises dans le sens inverse (p.ex. rencontres à visée strictement sexuelle) et une difficulté à renoncer à certaines parties de cette vie dont ils se disent lassés. (Voir l'Appendice A pour le tableau synthèse dressé par Thériault de la séquence des expériences conduisant à l'intimité).

Wright (2000) impute cette difficulté à atteindre l'intimité désirée à des « forces majeures » comme l'homophobie, le confinement à des rôles masculins traditionnels, la prévalence élevée d'abus physiques et sexuels précoces chez les hommes gays,

l'hypersexualisation rencontrée dans la culture gaie, l'obsession dans cette même culture pour la beauté et la jeunesse, le manque de modèles de relations d'intimité saines entre hommes gays et la prévalence des infections transmissibles sexuellement dans leur communauté. Entrant souvent dans l'adolescence avec les marques, à divers degrés, d'une enfance teintée par l'adversité, le jeune homme placé devant la tâche de définir sa sexualité peut être tenté d'adhérer aux comportements, attitudes et croyances véhiculées dans la culture gaie, au détriment d'une relation à soi et aux autres qui lui soit propre.

Or, l'atteinte de l'intimité souhaitée est un processus qui ne se fait pas sans heurts. Downs (2012), fort d'une longue expérience dans un centre californien de traitement des dépendances et d'une spécialisation liée aux enjeux spécifiques aux hommes gays, s'est intéressé aux défis rencontrés dans la construction d'un soi authentique chez certains de ces hommes et à l'établissement subséquent de relations intimes. À ses dires, bien que le fait de « sortir du placard » fasse en sorte de libérer la personne du secret qu'elle portait jusque-là, des hommes tendent toutefois à continuer de camoufler leur *soi* véritable derrière une façade, ayant été depuis un jeune âge désavantagés. Bien que l'orientation sexuelle ne représente objectivement pas un handicap comme tel, l'environnement leur a appris qu'ils étaient, en raison de leur orientation sexuelle, « inacceptables », qu'ils n'étaient pas de « vrais hommes » et que, conséquemment, ils devaient en avoir honte. C'est le mépris de l'entourage en lien avec l'orientation sexuelle qui leur inflige un handicap émotionnel. La honte envahissante à laquelle ils sont exposés à un âge où ils ne disposaient pas des mécanismes de régulation nécessaires pour y faire face crée un traumatisme. Au-delà de la faible estime de soi, cette blessure implique la croyance profonde d'être indigne d'amour et défectueux, menant à l'érection d'un « pseudo-self » visant à trouver une validation auprès de l'entourage. Pendant ce temps, le *self* authentique ne se développe pas : il demeure figé dans le temps, immature. Une validation authentique, c'est-à-dire un reflet honnête de ce qui importe réellement à nos yeux est vitale pour

en arriver à se définir. La validation d'une façade érigée dans le dessein d'éviter une honte « débilite » ne peut qu'être insatisfaisante et laisser l'individu avec un sentiment de vide chronique. L'évitement de la honte devient alors son unique motivation et mène à une quête effrénée de gratification, que ce soit par l'accumulation des conquêtes sexuelles ou par l'engagement artificiel dans une relation de couple aux allures parfaites, mais fondamentalement insatisfaisante. La tolérance à l'invalidation est nécessairement basse et s'accompagne d'un sentiment récurrent de rage qui repousse tantôt les autres et tantôt se retourne contre la personne, à travers des comportements comme l'abus d'alcool ou de drogues, une sexualité à risque ou des mécanismes d'autosabotage.

Downs (2012) définit trois stades dans l'évolution d'hommes gays vers des relations d'intimité authentiques. Dans un premier temps, ils sont *envahis par la honte*, et recherchent surtout, comme mentionné précédemment, à s'épargner de ressentir cette honte et la rage qui l'accompagne. Quand ils ne tentent pas de simplement nier leur désir pour des personnes de même sexe (par exemple, en prétendant être hétérosexuels), ils se protègent en « clivant » leur identité en ce qui apparaît à leurs yeux comme un *self* public acceptable et un *self* privé sombre et secret. C'est un mécanisme coûteux qui, inévitablement, conduit à la méfiance envers autrui. Les abus d'alcool et de drogues sont fréquents à ce stade, puisqu'ils permettent le contact avec l'objet de leur désir en allégeant la honte ressentie dans la sobriété. Certains en viennent, à long terme, à croire qu'ils ne peuvent avoir de relations sexuelles s'ils ne sont pas intoxiqués. Les relations amoureuses qui peuvent se former, à cette étape, sont généralement tumultueuses et peuvent s'avérer traumatiques pour les deux partenaires, qui en ressortent alors davantage blessés, n'étant pas outillés pour vivre des relations d'intimité en raison de conflits internes importants. C'est une crise identitaire sur le plan de la sexualité qui peut générer des états dépressifs et un mal-être durable, comme en témoigne cet extrait :

« Compounded shame and the associated rage is a toxic quagmire that can keep a gay man stuck in this uncomfortable, out-of-touch emotional stage for most of his life, until he comes to understand how shame is operating on him, feeding on him, controlling him and keeping him from a more authentic life. As his shame confounds his relationship, job and friendships, his frantic efforts to avoid shame increase in intensity. The splitting, dishonesty, substance abuse and anonymous sex surely increase, all in an attempt to pull himself out of the jaws of the shame that is consuming him. Those behaviors, in turn, eventually make him feel even more shameful, and on the cycle goes. » (p.53)

Lorsqu'ils arrivent à briser ce cycle et entrent dans la seconde phase, ces hommes tentent de *compenser pour la honte* ressentie, plutôt que d'essayer de l'éviter, en cherchant à tout prix une validation, soit-elle pour une image distordue donnée à voir dans le but de se prouver (et prouver aux autres) qu'ils ne sont pas inférieurs ou indignes de considération. Ils deviennent « accrocs à la validation » dans une « course contre la honte » dans laquelle ils ne peuvent reconnaître une erreur de leur part et l'accepter, car cela reviendrait à prendre le risque que la façade se fissure et que l'on puisse entrevoir leur véritable nature. Bien qu'ils se sentent plus apte à aller vers les autres que pendant le premier stade, les relations d'intimité demeurent partielles, souvent axées sur l'unique dimension sexuelle de l'intimité, au risque de développer une dépendance au sexe à force de fuir de cette manière la solitude ressentie dans sa forteresse impénétrable. Cette période est une crise du *sens* où, malgré les efforts déployés pour accéder au bien-être, les expériences demeurent insatisfaisantes. Ce n'est qu'en reconnaissant graduellement le caractère artificiel de ce qu'ils projettent que ces hommes peuvent accéder à un stade ultime où il s'agira de *cultiver l'authenticité*. Il s'agit d'un moment de redéfinition des priorités et de confrontation de ce qui apparaissait comme des valeurs importantes à leurs yeux, par exemple, la jeunesse, l'argent, le succès. C'est une occasion de reconstruire ce qui a pu s'effondrer en chemin.

« The underlying conflict that is resolved in stage three is the complete acceptance of the self and elimination of toxic shame. Resolution is the manifestation of a gay man who is no longer holding the core belief that he is flawed and unacceptable, and consequently spending most of his energy managing, silencing, and avoiding shame. Instead, he has come to a place of accepting himself as a man who has the potential for both good and evil. He no longer pushes away various parts of himself or hides his shortcomings among many lovers or within the sanctuary of his flawlessly designed home. He embraces it with hard-won acceptance. Here, toxic shame cannot exist. » (p.116)

Cette période de réparation et de guérison des traumatismes relationnels passés leur permet de reconnaître leur implication subjective dans les échecs amoureux du passé et de la comprendre. Ils arrivent graduellement à se faire suffisamment confiance pour se retrouver dans une relation d'intimité sans la fuir ou y porter atteinte et, inversement, de rechercher un partenaire qui les appréciera pour qui ils sont vraiment et ne les trahira pas.

Greenan et Tunnell (2003) considèrent que le fait même de réaliser qu'il est gay représente en soi, pour l'enfant ou l'adolescent, un traumatisme. Cette « découverte » à son propre sujet est d'autant plus traumatique qu'elle est généralement vécue dans la solitude et ne peut être dite. La honte ressentie est telle que le jeune tend à ne pas se tourner vers ses parents par crainte d'être rejeté ou de se heurter à leur indifférence, malgré son besoin qu'on l'aide à faire face à une expérience émotionnelle intense. Il tendra à masquer son désir et à se distancier des autres. Croyant qu'il est impossible ou dangereux de se tourner vers l'autre dans les moments de vulnérabilité, il s'efforcera de gérer son expérience émotionnelle de façon autosuffisante et pourra se sentir, plus tard, démunie quant à la façon d'aborder les situations d'intimité, quoique le contexte soit alors sécuritaire. Afin de protéger une image de soi fragile, il se forgera un « faux-self », donnant à voir uniquement ce qu'il croit que l'on attend de lui, rappelant l'image de la « façade » suggérée par

Downs (2012). Lorsque l'occasion se présente, par exemple au moment du *coming out*, de partager avec l'autre son expérience interne en tant qu'homme gay et qu'on y répond de façon aimante, le traumatisme peut commencer à « guérir ». Les auteurs suggèrent toutefois qu'une telle expérience apaisante ne soit pas suffisante à le libérer d'une histoire marquée par la répression et le camouflage de ses sentiments profonds par peur de réprobation. Si, d'autre part, il est à cette occasion rejeté ou jugé négativement, il peut s'en trouver retraumatisé.

Cornett (1995) indique que, bien que de jeunes hommes gays expriment un désir sincère de trouver un partenaire amoureux par qui ils se sentiraient aimés et acceptés, lorsqu'ils trouvent ce partenaire, l'expérience est souvent éphémère. Ils se trouvent rapidement déçus et deviennent distants, considérant d'une part qu'ils ne méritent pas cet amour, et d'autre part, que l' élu de leur amour est « suspect », du fait d'être lui aussi gay, donc porteur de cette tare qu'ils se supposent. Reprenant les thèses kohutiennes, ils seraient plus sensibles aux « blessures narcissiques », ayant eu à relever des défis développementaux supplémentaires au moment de la définition de l'identité, défis que leurs pairs hétérosexuels n'ont pas à relever. Fréquemment, le garçon pressent qu'il sera rejeté par son père, du fait de sa différence, ce qui compromet la possibilité d'assouvir ses besoins de miroir, de « fusionner » avec un homme idéalisé et d'en hériter le sentiment de force et de puissance nécessaires à l'élaboration d'un *self* solide et bien délimité. Il devient alors, dans la relation de couple, plus difficile de fusionner avec un autre idéalisé tout en maintenant un sens de soi distinct.

Si effectivement des embûches supplémentaires parsèment la route des jeunes hommes gays de l'intimité à soi vers l'intimité à l'autre et que ces défis sont souvent porteurs d'affects intenses de détresse comme la honte ou la rage, certains auteurs mettent en lumière les forces qui peuvent naître de l'affrontement de l'adversité chez ces hommes. Par exemple, Eribon (2012), tout en reconnaissant l'impact de l'injure

homophobe comme un traumatisme s'inscrivant « dans la mémoire et dans le corps » et « façonnant le rapport aux autres et au monde » (p.25), élabore sur la capacité transformatrice que développent les hommes gays ayant pu s'affranchir de la honte liée à leur orientation sexuelle :

Les vies gays sont souvent des vies différées; elles commencent lorsque l'individu se réinvente lui-même, en sortant de son silence, de sa clandestinité honteuse, ou en tout cas en s'aménageant des espaces où il lui est possible d'être ce qu'il est et veut être. (p.46)

L'enfant gay [...] ou l'adolescent gay s'est d'abord refermé sur lui-même et a organisé sa propre psychologie par rapport aux autres autour de son secret, de son silence. C'est de cette vie intérieure qu'il tire sa capacité transformatrice. (p.47)

Cette capacité de transformation permet de se réinventer après avoir dû vivre dans un relatif secret pendant des années cruciales de son développement. Peut alors s'opérer une redéfinition de la famille à travers les cercles d'amis ou celle des relations de couple traditionnelles dans un cadre propre à la vie gaie.

Peplau et Fingerhut (2007) associent quant à eux la détresse imputée aux couples gays à des stéréotypes, dans le cadre d'une revue de littérature empirique sur les relations intimes de ces derniers. Selon eux, les couples gays sont aussi heureux que les couples hétérosexuels, lorsque sondés par questionnaires, ce qui pourrait s'expliquer par un partage des rôles plus démocratique (étant moins enclins à reproduire des stéréotypes de genre), par de meilleures stratégies de résolution des conflits et par une vision plus flexible de la fidélité au sein du couple. En ce sens, un nombre significatif de couples gays s'entendrait pour s'autoriser des expériences sexuelles extraconjugales. Les conflits ne surviendraient pas plus souvent que dans les couples hétérosexuels et concerneraient les mêmes sujets : le sexe, les finances, l'affection ou les corvées domestiques. Après l'âge de 30 ans, les hommes gays tendraient également à entretenir des relations de couple durables dans le temps.

Frost (2011), dans une étude sur les impacts de la stigmatisation sur l'intimité dans les couples gays, relève que, bien que la majorité des participants rapportent des expériences de répercussions négatives de l'homophobie vécue sur la qualité de leurs relations amoureuses à l'âge adulte, qu'ils décrivent comme « un poids lourd à porter », ils considèrent généralement ces atteintes à leur bien-être comme des « contaminants » marginaux et occasionnels, décrivent une diminution de celles-ci avec le temps ou déclarent même ne pas avoir été affectés historiquement par des expériences de stigmatisation. L'auteur considère qu'il est toutefois peu probable que des participants n'aient jamais souffert de marginalisation en raison de leur orientation sexuelle et que la minimisation de l'impact représente possiblement une stratégie pour préserver une vision du monde plus positive qu'elle ne l'est en réalité dans l'immédiat, mais pouvant ultérieurement avoir des conséquences négatives. Fait intéressant, plusieurs des participants à l'étude ont affirmé que, bien qu'ils se souviennent d'impacts négatifs liés au stress infligé par la stigmatisation sur leur couple, le fait d'avoir fait face à ceux-ci ensemble avait selon eux renforcé l'expérience faite de l'intimité, élevant conséquemment leur évaluation de la qualité de la relation conjugale. Finalement, la stigmatisation est également perçue par certains participants comme une occasion de redéfinition des modèles traditionnels de couple hétérosexuel. En ce sens, ils sont arrivés avec leurs partenaires à définir un modèle qui leur convenait et permettait l'engagement et la reconnaissance sociale souhaités.

Une étude menée par Dorais (2014) auprès des jeunes de la diversité sexuelle québécoise affirme que la très grande majorité (96%) des jeunes hommes gays souhaitent être en couple et que les préjugés ne les en retiennent pas. Comme pour les participants de l'étude de Frost (2011), ils considèrent que « l'adversité [...] magnifie, voire stimule le désir » (p.145). Les attentes vis-à-vis du couple seraient élevées, puisque celui-ci représente un moyen de cesser de souffrir de l'isolement et du rejet souvent rencontrés. Lorsqu'ils se retrouvent en couple, toutefois, ils peuvent

avoir de la difficulté à s'afficher comme telle, craignant de ne pas être pris au sérieux, d'être jugés défavorablement, ou encore intimidés. Les craintes d'un partenaire peuvent parfois se répercuter sur la qualité du lien, alors que l'un acceptera de vivre une union clandestine « par respect » pour l'autre.

L'intimité est donc un concept complexe devant être entendu comme un phénomène multidimensionnel, pouvant tantôt désigner le rapport à soi, tantôt celui à l'autre. Il implique un dévoilement particulier de réalités privées, dans un lien sécuritaire de confiance et de mutualité. Il peut également comporter une dimension physique, sans que celle-ci ne soit conditionnelle à l'établissement d'une relation d'intimité. Bien que la majorité des gens, toutes orientations sexuelles confondues, tendent à rechercher à partir de l'adolescence à vivre des expériences d'intimité, cela comporte aussi des risques pouvant en freiner la quête. Le développement des jeunes hommes gays au sein d'un environnement hétérosexiste aversif comporte ses écueils, ce qui se répercute sur la façon qu'ils ont de se percevoir et d'entrer en relation. La consommation de drogues et d'alcool peut, dans une certaine mesure, représenter une stratégie pour faire face aux traumatismes subis au cours de ce développement. Nous explorerons maintenant plus avant cette réalité.

2.2 La Consommation de drogues et d'alcool

De diverses terminologies existantes pour désigner les substances auxquelles souhaite référer le présent projet, les expressions *substance psychoactive* (SPA) et *psychotrope*, toutes deux synonymes, permettent de regrouper sous un même ensemble tant les drogues licites (p.ex. l'alcool) qu'illicites (p.ex. la cocaïne), récréatives que de prescription; évitant ainsi tout jugement moralisateur ou légaliste. Voici la définition qu'en donnent Léonard et Ben Amar (2000) :

Le psychotrope est une substance qui agit sur le psychisme d'un individu en modifiant son fonctionnement mental. Il peut entraîner des changements dans les perceptions, l'humeur, la conscience, le comportement et diverses fonctions psychologiques et organiques. (p.122)

Les auteurs avancent que la façon la plus utile et répandue de catégoriser les différents psychotropes dans le champ de l'intervention en toxicomanie soit par leur principal effet pharmacologique : les dépresseurs, les stimulants, les perturbateurs, les médicaments psychiatriques et les stéroïdes. Le tableau 2.1 présente les différentes substances appartenant à chacune de ces classes :

Tableau 2.1 Classification des psychotropes (Léonard et Ben Amar, 2000)

I. Dépresseurs	II. Stimulants	III. Perturbateurs	IV. Médicaments psychiatriques	V. Stéroïdes
Alcool	Stimulants majeurs	Cannabis et ses dérivés	Antipsychotiques	Androgènes
	-Cocaïne			
Sédatifs-hypnotiques :	-Amphétamines	Hallucinogènes :	Antidépresseurs	Stéroïdes anabolisants
-de type benzodiazépine	Stimulants apparentés aux amphétamines :	-de type LSD	Stabilisateurs de l'humeur	
- de type barbiturique	-Médicaments utilisés pour les troubles de l'attention	-de type anesthésique dissociatif		
-de type non benzodiazépine et non barbiturique	-Anorexigènes	-de type stimulant		
	-Cathinone	-de type anticholinergiques		
Anticholinergiques sédatifs				
	Décongestionnants nasaux			
Anesthésiques généraux				
	Stimulants mineurs récréatifs :			
Produits volatils	-Méthylxanthines			
	-Nicotine			
Vasodilatateurs périphériques				
Gamma-hydroxybutyrate (GHB)				
Opioïdes				

Concernant l'utilisation faite de ces substances, Olievenstein (1982) soutient que l'effet d'un psychotrope est toujours fonction de la relation entre trois éléments indissociables : les propriétés et les qualités du produit, la personnalité et caractéristiques de l'usager, ainsi que le moment ou contexte de consommation. Il en

résulte une alternative à la dichotomie opposant drogues dures et douces et l'introduction de la notion d'usage dur ou doux d'un éventail de SPA.

Valleur et Matysiak (2006, p.9) déclarent : « Nous sommes tous des drogués ». Cette simple phrase, loin de se vouloir alarmiste ou caricaturale, propose l'ouverture d'une réflexion sur les addictions de tout ordre, dans un continuum allant de l'indépendance absolue à la dépendance totale à une substance ou à un comportement. Ainsi, dans l'étude des dépendances, il importe de s'intéresser initialement aux habitudes de la vie quotidienne, si banales soient-elles. Les auteurs citent, à titre d'exemple, l'impression de n'être plus capable de s'arrêter de manger des cacahuètes, ne pas pouvoir s'empêcher de continuer à jouer à un jeu vidéo alors qu'on devrait se mettre au travail, le fait de se sentir irrité lorsqu'on rate un épisode d'une télésérie que l'on suit assidûment. Au niveau des SPA, la consommation d'alcool et d'autres psychotropes, du verre de vin au repas à l'enivrement dans certains contextes particuliers sont généralement acceptés voire recherchés et encouragés. Ces habitudes, entretenues par une grande majorité de la population à un moment de la vie, fourniraient un premier élément de définition d'une conduite addictive, soit « le fait de poursuivre cette conduite plus longtemps que l'on avait pensé le faire initialement, comme d'avoir du mal à y mettre fin après avoir décidé d'arrêter. » (p.21) Ces exemples communs portent à réfléchir sur l'importance des dépendances comme sorte de « soulagement existentiel [...] par le refuge dans des habitudes prévisibles » (p.26).

Ce qui, selon les mêmes auteurs, signerait la distinction entre l'habitude et une forme pathologique de dépendance, la toxicomanie, serait l'envahissement des divers pans de la vie d'un individu par le comportement addictif. S'ils parlent ailleurs de soulagement existentiel, il s'agirait davantage, dans la pathologie, d'une rupture existentielle. Les expériences sont devenues habitudes qui se sont métamorphosées jusqu'à être « ressenties comme des besoins impérieux. » (p.32) S'est opérée,

insidieusement, une redéfinition de l'identité, « une forme très particulière d'être au monde, qui relève de la maladie, puisque source à la fois de souffrance pour le sujet, et de problèmes pour le groupe social. » (p.33)

Quand passe-t-on de la « dimension rassurante de la dépendance à un objet apparemment maîtrisable, » à cette « relation particulière aux autres, au plaisir, au risque, à la loi » (Valleur et Matysiak, 2006, p.34)? Au chapitre des dépendances pathologiques, le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (DSM) de l'American Psychiatric Association (2003) propose deux entités diagnostiques distinctes en lien avec la consommation d'une substance : l'abus d'une substance et la dépendance à une substance.

L'*abus* se définirait comme un « mode d'utilisation inadéquat d'une substance conduisant à une altération du fonctionnement ou à une souffrance cliniquement significative. » L'une des quatre des manifestations suivantes a dû être notée dans la dernière année : incapacité de remplir des obligations majeures, consommation dans des situations où l'intoxication pourrait mener à un danger physique, problèmes judiciaires, persistance dans la consommation malgré des conflits interpersonnels reliés à l'intoxication. L'individu ne doit jamais avoir reçu de diagnostic de dépendance à cette substance. La *Classification internationale des maladies* (CIM-10) de l'Organisation mondiale de la santé (1993) parle, quant à elle, d'utilisation nocive pour la santé.

La *dépendance*, elle, répond à la même définition que celle de l'abus dans le DSM-IV. On doit toutefois noter, dans la dernière année, au moins trois de ces manifestations : la présence de tolérance au produit, des symptômes de sevrage, une prise de quantités plus importantes pour l'obtention d'un même effet, un désir et des efforts infructueux pour contrôler l'utilisation, un investissement majeur de temps dans la recherche et la consommation de la substance, l'abandon d'activités et loisirs

importants ou la poursuite de la consommation malgré des effets psychologiques et physiques négatifs reconnus.

Cette nomenclature diagnostique témoigne implicitement, par la reconnaissance de l'usage nocif ou abusif d'une substance, de la considération de la communauté médicale pour un usage peu ou pas problématique de chacune des substances répertoriées. Dans cet esprit, en 2005, l'Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies (OFDT) dénombrait quatre profils de consommateurs, allant de l'usage simple au pathologique, se basant sur la fréquence de consommation : l'*expérimentateur*, ayant utilisé une substance au moins une fois dans sa vie; l'*occasionnel*, ayant utilisé la substance au moins une fois dans l'année, ou pour le tabac, fumant de temps en temps; le *régulier*, dont l'usage est quotidien ou quasi quotidien (p.ex. au moins trois consommations d'alcool par semaine, utilisation de tranquillisants ou somnifères chaque semaine, tabagisme quotidien, dix consommations de cannabis dans le mois) et le *consommateur à problème*, dont l'usage est défini ci-haut dans les rubriques abus de substance et dépendance à une substance.

Plus près d'ici, dans une étude récente réalisée auprès d'adolescents québécois par Guyon et Desjardins (2005), définissent ainsi les cinq profils de consommation cernés, reprenant de façon semblable le schéma de l'OFDT, mais scindant les usagers réguliers de ce dernier en deux groupes : les *abstinents* et *anciens consommateurs*, tous deux réunis dans une même catégorie; les *expérimentateurs* (juste une fois pour essayer); les *consommateurs occasionnels* (moins d'une fois par mois ou environ une fois par mois); les *consommateurs réguliers* (la fin de semaine ou une ou deux fois par semaine, trois fois et plus par semaine, mais pas tous les jours) et les *consommateurs quotidiens*.

Valleur et Matysiak (2006) réunissent ces divers modes de relation aux psychotropes sous un processus général de l'addiction. On peut distinguer d'abord différentes

étapes (expérimentation, usage festif, occasionnel ou régulier), aller et venir entre elles sans que problème ne se pose et que souffrance en découle, ou pas suffisamment pour mener à une consultation clinique. Toutefois, cette exploration du premier stade peut évoluer vers le second, où la consommation devient la solution à des difficultés existentielles, menant l'utilisateur vers une relation problématique à la substance, relation génératrice de difficultés tant pour lui que pour les autres.

Flores (2003) définit, pour sa part, l'addiction comme une tentative infructueuse pour réparer un soi endommagé, à l'éclairage des théories issues de la psychologie du soi dont il a été question ci-haut dans notre survol du thème de l'intimité. Ainsi, l'individu adulte dont les besoins précoces d'idéalisation, de miroir, d'empathie et d'accordage émotionnel n'ont pas pu être comblés par les parents à des moments opportuns de son développement se trouverait à rechercher la réparation de blessures narcissiques précoces à travers les « canaux dysfonctionnels » qui s'offrent à lui, comme les psychotropes, le jeu, le sexe. Bref, il recherche à l'extérieur ce qu'il ne peut trouver à l'intérieur, car il n'y est pas :

« Narcissism, like addiction, is a retreat into a grandiose-self or false-self personality organization, as a way of avoiding the need for attachment. Addiction from this perspective is the result of unmet developmental needs, which leaves certain individuals with an injured, enfeebled, uncohesive or fragmented self. Vulnerable individuals are unable to regulate affect and in many cases are even unable to identify what it is that they feel. Unable to draw on their own internal resources because there aren't any, they remain in constant need of self-regulating provided externally. Since painful, rejecting, and shaming relationships are the cause of their deficits in self, they cannot turn to others to get what they need or haven't received. » (p. 83)

Ainsi, le recours à la consommation de drogues et d'alcool chez les blessés de l'estime de soi représenterait un effort pour trouver un apaisement éphémère à une souffrance persistante constituée de sentiments de honte, de manque et

d'inadéquation. Ils s'improviseraient, selon l'auteur, médecins de leur propre condition et tenteraient de réparer par l'enivrement ce qui a été autrefois brisé. Toutefois, cette réparation ne saurait s'opérer qu'au sein d'une relation authentique d'intimité, souvent dans le cadre d'une psychothérapie, et qui pourra éventuellement se généraliser dans les relations entretenues à l'extérieur de celle-ci, dont les relations d'intimité.

Quintin (2012, p.22), quant à lui, considère que toute tentative de définition de la toxicomanie et de ses limites « relève de l'impossible ou revient, à tout le moins, à en restreindre le sens et à en borner la compréhension ». À son avis, de multiples facteurs entrent en ligne de compte dans l'étude du phénomène : classes de substances; quantité, fréquence et mode de consommation; nature (politique, médical, moral, etc.) et évolution des discours entourant une substance. Les extraits suivants en font foi :

La toxicomanie n'est ni réductible à la substance, ni à une pathologie, ni à une déviance. Elle est de nature relationnelle. Plus précisément, elle se vit comme une expérience : du corps, de l'émotion, de la pensée et de la communication. C'est une manière d'être au monde. (p.39)

Les phénomènes d'addiction sont, pour l'être humain, induits par une manière d'être présent à soi, aux autres et au monde, où on se sent envahi par une expérience étrangère dont on s'absente pour n'acquérir qu'une existence de fantôme. (p.23)

C'est la *relation* que l'individu noue avec la substance qui prévaut sur les simples effets de celle-ci, à l'instar de l'expérience de la relation amoureuse. Citant Olievenstein, Quintin (2012, p.38) affirme que ce que recherche le toxicomane est « de l'ordre de l'amour, de l'affectivité, de la poésie, de l'infraverbal, du sentiment, de la chaleur ».

À cet effet, dès 1975, Peele et Brodsky, personnages éminents de la recherche en toxicomanie, avançaient une thèse étonnante : l'addiction aux psychotropes serait l'équivalent d'une relation amoureuse. Dans un cas comme dans l'autre, le processus débiterait par un coup de foudre et des expériences de vécu passionnel. Au fil du temps, les sentiments s'atténueraient et la relation passionnelle se métamorphoserait en simple habitude. On assisterait alors à des essais de rupture infructueux et naîtrait une crainte face à l'éventualité d'un changement. Après une certaine période, le lien du couple ou entre l'individu et sa substance subsisterait, non pas par enthousiasme, mais par la peur liée à l'anticipation de la souffrance générée par une rupture. Cette « relation amoureuse » évoquée par les auteurs ne nous semble toutefois pas en être une qui serait marquée par l'intimité, telle que précédemment définie, mais relèverait davantage d'une dépendance affective, où c'est le sentiment amoureux qui est recherché en soi et non une expérience de dévoilement et de partage mutuel.

Dans un autre registre, Champagne (1994), présente d'intéressants parallèles entre psychotropes et sexualité. Elle soulève l'intime lien unissant ces deux aspects dans notre société actuelle, « que ce soit par le biais de la publicité de substances licites, par exemple l'alcool, ou par l'association de la sexualité à l'interdit, et de là, aux drogues illégales » (p.31). La sexualité, comme la consommation de SPA, représenterait un moyen d'accéder à d'autres niveaux de conscience. Les effets d'une substance sur un individu sont toujours liés au contexte de la consommation. C'est, selon l'auteure, autour de la question de la sexualité qu'on retrouverait la plus grande variabilité interindividuelle. Ainsi, les consommateurs de stimulants, telle la cocaïne, réputée aphrodisiaque et stimulant fortement l'imaginaire érotique, recherchera des effets et assouvirait des besoins bien différents qu'un consommateur d'opiacés, telle l'héroïne, généralement perçue comme une protection contre l'intimité et amenant l'individu à se désintéresser de la sexualité. En congruence avec les positions de Valleur et Matysiak (2006) susmentionnées, Champagne s'entend pour dire qu'il existe différents usages, de simple à abusif, de chacune des substances. Si tantôt un

couple fume un joint de cannabis avant de faire l'amour pour augmenter l'intensité du plaisir et avoir l'impression d'un orgasme plus long, la conjugaison entre surconsommation et sexualité offre un tableau moins alléchant, entraînant diverses conséquences négatives (difficultés érectiles à long terme, prise de risques résultant en des infections transmissibles sexuellement). Chez plusieurs toxicomanes, la sexualité aurait historiquement joué un rôle traumatisant (inceste, abus sexuel) donnant place à des conséquences évidentes sur le plan des relations d'intimité. L'assuétude pourrait, comme plusieurs en ont témoigné, devenir un moyen de survivre à une sexualité vécue comme traumatisante.

Cette revue de la littérature liée aux phénomènes d'addiction rend bien compte de la complexité du phénomène. Non seulement chacune des classes de psychotropes génère-t-elle des effets remarquablement différents à un niveau biologique chez chaque individu, mais ses effets ne peuvent se comprendre qu'à partir d'une mise en contexte de la consommation, des quantités absorbées, de la fréquence d'utilisation et des caractéristiques inhérentes à chacun. Il est remarquable de constater que plusieurs auteurs ont souligné, à leur façon, le parallèle entre les relations amoureuses, d'intimité ou sexuelles et le processus d'addiction. Partant de besoins fondamentaux pour l'homme d'aimer et d'être aimé, ces théories générales peuvent ainsi renseigner tant sur l'expérience de populations gaies qu'hétérosexuelles. La prochaine section explore plus avant la consommation de drogues et d'alcool chez les hommes gays, interrogeant les dimensions propres à ce milieu.

2.2.1 La Consommation de drogues et d'alcool chez les hommes gays

Selon une étude récente auprès de la population gaie montréalaise (Otis et coll., 2006), la prévalence plus importante de consommation de drogues et d'alcool chez les hommes gays que chez les hommes hétérosexuels est largement documentée dans

la littérature. Elle a souvent été expliquée par le contexte de socialisation (p.ex. bars, événements festifs, saunas), où la consommation de ces substances est soit encouragée, soit bien acceptée. Les psychotropes ayant pour effet de diminuer l'anxiété et la conscience de soi d'une part, et d'augmenter l'excitation sexuelle de l'autre, ils ont souvent pour effet d'augmenter aussi la prise de risques sur le plan sexuel. Ce phénomène s'observerait d'autant plus chez les participants les plus jeunes de l'étude. Certains jeunes hommes gays montréalais de moins de 30 ans seraient, à cet effet, plus enclins à consommer cannabis, cocaïne et psychostimulants que leurs aînés.

Si, historiquement, les hommes gays se voyaient contraints de fréquenter les bars et la scène gaie pour faire des rencontres, l'arrivée d'Internet a changé la donne. Il est maintenant aisé d'échanger avec des partenaires intimes potentiels sans nécessairement fréquenter des établissements, via des sites de rencontre ou des applications virtuelles. Dans une étude menée au Québec sur les habitudes des hommes gays sur Internet, Léobon et Drouin (2011) constatent qu'une majorité de jeunes hommes sondés ont fait la rencontre d'au moins un partenaire sexuel occasionnel via Internet dans la dernière année. Dans ce même échantillon, plus de la moitié ont aussi déclaré avoir bu plus de cinq consommations d'alcool en une seule occasion ou avoir consommé des drogues dans la dernière année. Certains déclarent le faire pour améliorer leur performance ou les sensations sexuelles, alors qu'une minorité assimile sa consommation à un problème de dépendance.

Cabaj (2000) rapporte également un taux d'usage et d'abus de substances plus important chez la population gaie. Selon lui, l'explication du phénomène viendrait de l'homophobie internalisée avec laquelle sont aux prises les individus chez qui la « différence » n'a pas été reconnue à un temps opportun de leur développement par l'entourage, dont les parents. Ils sont également plus sujets que la population générale à avoir subi diverses violences fondées sur l'orientation sexuelle. Ils ont ainsi appris à

cache ou à se dissocier de leurs désirs et besoins fondamentaux. La consommation d'alcool ou d'autres drogues peut alors amener un certain réconfort lorsqu'elle permet d'exprimer ceux-ci. Cette même consommation place toutefois la personne à risque de développer des problèmes d'abus ou de dépendance. Dans le cadre où celle-ci demande des services de réadaptation en dépendance, l'auteur insiste sur la nécessité pour le thérapeute d'explorer la dimension de l'homophobie internalisée dans le traitement, sans quoi l'efficacité de celui-ci risque d'être amoindrie.

Downs (2012), tel que discuté plus haut, est d'avis que plusieurs hommes gays n'arrivent pas à partager une intimité, sexuelle ou non, avec un partenaire tout en étant sobres, en raison de la honte et de la rage qu'ils portent sans pouvoir l'identifier et la réguler. C'est ainsi qu'ils se retrouvent, selon lui, à devoir être hautement intoxiqué pour pouvoir avoir des rapports sexuels, ce qui permet de diminuer l'intensité des sentiments négatifs éprouvés à l'égard de leur propre sexualité. L'auteur ajoute que les rencontres sexuelles éphémères avec des partenaires occasionnels peuvent servir ce même rôle d'agent de régulation émotionnelle. Ces rencontres multiples permettraient d'éviter d'affronter une peur de la solitude, tout en la renforçant puisque le sentiment d'être avec l'autre ne dure que l'instant de l'acte et que rien de durable ne s'instaure. C'est un éternel recommencement. Greenan et Tunnell (2003) illustrent par un cas clinique cette peur de la solitude exprimée à travers la consommation de drogues dans des événements de la scène gaie. La consommation d'ecstasy dans ces fêtes permettait à cet homme de se sentir plus uni à sa communauté, ce qu'il n'arrivait pas à ressentir le reste du temps. Ce bien-être n'était toutefois que transitoire et ne pouvait être obtenu qu'au prix de conflits avec le partenaire et de conséquences délétères sur sa santé.

Alexander (1997) abonde dans ce sens, lorsqu'il conçoit l'usage de psychotropes comme des façons de nier les sentiments pénibles auxquels les hommes gays sont assujettis en raison de leur orientation sexuelle. Ces derniers peuvent se trouver, dit-il,

dans un état constant d'appréhension et de vigilance, quant à ce qu'ils doivent dévoiler ou non de leur désir. Ces questionnements sont générateurs d'un stress insidieux, qu'il devient tentant d'essayer de tempérer par divers excès, comme l'alcool et les drogues, mais aussi le travail, le sexe ou les dépenses. Ces comportements procurent, sur le moment, un sentiment de contrôle, qui n'est qu'une impression puisque généralement, ils contribuent surtout à une perte de contrôle de l'individu sur sa vie. Leur principal rôle est de nier, neutraliser ou minimiser les sentiments négatifs associés au fait d'être gay dans un milieu homophobe. Ces stratégies deviendraient moins nécessaires chez les personnes parlant ouvertement de leur orientation sexuelle avec leur entourage et bénéficiant d'un réseau de soutien de qualité.

Dans un article sur la consommation de psychostimulants dans le milieu gay, Guss (2000) présente la consommation de ces substances comme ayant un rôle similaire à ceux mentionnés par les auteurs susmentionnés : déni des affects douloureux, augmentation des sensations et du sentiment de performance, impression d'un plus grand contrôle. Il évoque toutefois d'autres fonctions rencontrées dans son travail comme thérapeute auprès d'hommes gays. Il cite, d'une part, le plaisir et l'excitation liée au fait de transgresser un interdit en prenant des drogues illicites dans un contexte éclaté. Concernant l'effet euphorisant de ces substances, il viserait à renforcer une fantaisie grandiose, où l'un en vient à se sentir puissant et admiré dans une relation avec un autre excité par cette puissance, pour contrebalancer un sentiment d'infériorité latent. C'est comme si les partenaires, le temps d'une rencontre sexuelle intoxiquée, s'entendaient pour mettre en scène, de concert, une illusion partagée.

Nous avons jusqu'à maintenant survolé la littérature entourant l'intimité et la consommation de drogues et d'alcool. Chacune de ces dimensions est en soi à comprendre comme un phénomène complexe, pour qui que ce soit. La présente recension des écrits permet de constater qu'il existe des écueils et des spécificités

uniques à l'expérience des hommes gays. Nous nous attarderons donc maintenant à la méthode retenue dans le cadre du présent essai pour arriver à mieux comprendre quels sont les rôles joués par la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité chez des jeunes hommes gays de la région montréalaise.

CHAPITRE III

MÉTHODE

Cette section présente la méthodologie de recherche ayant été retenue pour la réalisation de l'essai. Elle décrit la démarche scientifique utilisée, l'appuyant par le rationnel théorique en ayant justifié le choix.

3.1 Sujets

Savoie-Zajc (2007) considère que «le caractère intentionnel du processus d'échantillonnage de la recherche qualitative/interprétative met le chercheur en position de vouloir approcher *l'acteur social compétent*» pour répondre à sa question de recherche. À cette fin, nous avons préconisé un échantillonnage ciblé, où les sujets étaient choisis en raison de leurs caractéristiques pertinentes à la question de recherche. Ceux-ci, comme l'énoncent Richards et Morse (2007), doivent détenir l'information recherchée, être enclins à réfléchir sur le phénomène d'intérêt, disposer du temps nécessaire pour le faire et souhaiter participer au projet.

Ainsi, afin de couvrir les différentes dimensions à l'étude, les participants devaient répondre à une série de critères. Il devait ainsi s'agir de jeunes adultes 1) de sexe masculin, 2) pouvait s'exprimer en français, 3) âgés entre 18 et 30 ans, 4) habitant la région de Montréal, 5) se définissant en tant qu'homme gay ou homme ayant des relations sexuelles et affectives avec d'autres hommes (HARSAH), 7) déclarant avoir

vécu au moins une relation intime et souhaiter en parler en entrevue et 8) déclarant faire un usage régulier de psychotropes et souhaiter en parler en entrevue.

Étant donné l'historique pathologique et psychiatrisant, du terme *homosexuel*, l'American Psychological Association, dans les plus récentes versions de son guide de publication (2001, 2010), propose d'utiliser plutôt le terme *hommes gays* pour référer aux membres de cette population, termes généralement acceptés et utilisés au sein même de la communauté, référant à une identité plutôt qu'à un comportement sexuel stigmatisant. Certaines personnes refusent toutefois ces étiquettes, malgré qu'elles soient attirées par des personnes du même sexe, choix que ce projet de recherche souhaitait respecter. S'inspirant alors des travaux de Riggle et coll. (2008), les sujets ont été recrutés selon qu'ils se définissaient comme étant un *homme gay* ou un *homme ayant des relations sexuelles et affectives avec d'autres hommes* (HARSAH).

La recherche se voulant une exploration des rôles joués par une consommation récréative ou occasionnellement abusive d'alcool ou de drogues dans l'expérience faite de l'intimité chez ces jeunes hommes, le fait d'avoir déjà reçu un diagnostic d'abus ou de dépendance à une substance représentait un critère d'exclusion. Nous avons retenu cette balise afin de délimiter une consommation récréative d'un problème grave de toxicomanie.

D'un autre côté, les participants devaient faire état d'une consommation minimale pour que leur participation au projet puisse être pertinente. Ainsi, reprenant le processus d'addiction de Valleur et Matysiak (2006), pour inscrire le projet dans une visée plus préventive que curative, les participants se trouvaient au premier stade du processus, où la consommation qu'ils font des psychotropes (festive, occasionnelle, régulière) n'est pas génératrice d'une souffrance significative. Leur sélection s'est faite selon les fréquences d'utilisation telles que formulées par l'OFDT (2005) et Guyon et Desjardins (2005). Ils devaient déclarer faire usage d'au moins une

substance psychoactive de façon allant de *régulière* à *quotidienne*, bien qu'ils pouvaient également affirmer faire ou avoir fait l'usage d'autres substances sur un mode expérimental ou occasionnel.

Étant donné l'intérêt du projet de recherche pour une intimité entendue au sens relationnel plutôt qu'individuel, les participants devaient considérer avoir vécu au moins une relation jugée intime avec un partenaire de même sexe. Il est possible que certains hommes aient pu être exclus du fait que, malgré qu'ils correspondaient aux autres critères, n'avaient pas encore, pour diverses raisons, fait l'expérience d'une relation d'intimité mutuelle à l'âge adulte. Certaines personnes ont également un intérêt limité ou nul pour la sphère sexuelle ou conjugale, ce qui n'implique pas qu'elles ne font pas l'expérience d'une intimité à l'Autre (Bogaert, 2006). Il est possible qu'elles aient pu, de ce fait, se trouver exclues du projet.

Les participants correspondant à tous les critères de sélection et ne présentant pas de critères d'exclusion devaient alors accepter de se déplacer au local d'entrevue du chercheur à l'Université du Québec à Montréal pour un entretien en face à face de plus ou moins soixante minutes.

3.1.1 Description des sujets

Selon le questionnaire sociodémographique administré aux participants, l'âge moyen des sujets interviewés était de 26,6 ans. Trois d'entre eux avaient comme langue maternelle le français et deux d'entre eux l'anglais. Quatre participants étaient célibataires au moment de l'entrevue, alors qu'un d'eux était en couple. Deux d'entre eux étaient étudiants alors que les trois autres se trouvaient sur le marché du travail. Leur niveau de scolarité variait entre le collégial technique et les études universitaires doctorales. Tous déclaraient se situer économiquement dans la classe moyenne.

Finalement, quatre d'entre eux avaient entendu parler de notre projet par des amis ou des connaissances, contre un seul qui avait reçu directement notre affiche de recrutement par courriel.

Nous offrons ici une brève description des participants de l'étude, en ce qui a trait à leur âge, leur origine, leur situation de vie actuelle, de même que leur motivation à participer au projet.

3.1.1.1 Arthur

Arthur est âgé de vingt-six ans au moment de l'entrevue. Il dit être célibataire depuis moins de vingt-quatre heures. Il est originaire de l'extérieur de la région de Montréal et habite la métropole depuis cinq ans. Il considère bien connaître le milieu gay montréalais, du fait d'y avoir travaillé depuis son arrivée en ville. Il affirme avoir souhaité participer au projet en guise de continuité à une implication préexistante au sein de ressources communautaires gaies.

3.1.1.2 Benoit

Benoit a trente ans au moment de notre entretien. Il vient de l'extérieur de Montréal et s'y est établi il y a quatre ans pour réaliser des études universitaires. Il est en couple avec le même homme depuis trois ans et se dit satisfait de sa relation conjugale. Se questionnant lui-même sur les enjeux de santé dans le cadre d'un projet académique, il dit avoir été interpellé par notre projet et avoir souhaité y participer, même s'il a d'abord douté de pouvoir offrir une contribution à notre compréhension

du sujet en raison de l'évaluation initiale qu'il faisait de sa consommation de drogues et d'alcool.

3.1.1.3 Christophe

Christophe a vingt-quatre ans lorsque nous le rencontrons. Il se dit célibataire et s'identifie comme étant polyamoureux. Il déclare avoir voulu participer à la recherche afin d'apporter une voix dissonante devant l'association qu'il juge stéréotypée et clichée qui est faite de façon générale entre la consommation de psychotropes et l'expérience de l'intimité chez les hommes gays, même s'il admet se reconnaître dans ce stéréotype.

3.1.1.4 Denis

Denis est âgé de vingt-neuf ans au moment de l'entrevue. Il est célibataire depuis plus d'un an. Bien qu'il se considère aujourd'hui comme un homme gay, il a autrefois éprouvé du désir pour les femmes et endossait alors une identité bisexuelle. Il affirme avoir voulu collaborer à notre projet, partageant de son côté des réflexions similaires entourant les thèmes de l'intimité et de la consommation de psychotropes, réflexions consignées dans un blogue qu'il a tenu pendant quelques années. Il a également publié des romans dont l'histoire s'organise autour de ces mêmes thèmes.

3.1.1.5 Étienne

Étienne est âgé de vingt-quatre ans lors de la réalisation de l'entrevue. Il est originaire de la grande région de Montréal et se dit célibataire depuis maintenant trois ans. Il dit avoir voulu participer au projet dans une visée éducative, considérant qu'il est à même d'apporter le reflet d'une expérience à laquelle d'autres hommes gays montréalais de son âge pourront s'identifier puisqu'ils partagent un vécu semblable au sien.

3.2 Instrumentation et méthode de cueillette de données

La recherche souhaitant interroger les rôles joués par la consommation de drogues et d'alcool dans l'*expérience* que font les participants de l'intimité, en dehors d'un cadre de référence psychopathologique, l'approche phénoménologique a été retenue. Tel que stipulé par Bachelor et Joshi (1986), cette approche s'intéresse spécifiquement à l'expérience, au « monde vécu », en contraste à l'étude des comportements observables ou mesurables. Elle se rapproche davantage, selon eux, citant Giorgi, d'une psychologie humaniste, par son regard porté « sur la personne en tant qu'être vivant des expériences, avec l'accent mis sur ses propriétés strictement humaines; [...] l'utilisation de méthodes adaptées aux préoccupations et aux intérêts humains, plutôt que l'usage des techniques courantes pour déterminer les sujets d'étude [et] l'intérêt prioritaire pour la compréhension de la personne saine » (p.16). Le choix d'un devis de recherche quantitatif était d'emblée écarté, ne représentant raisonnablement pas un moyen d'atteindre la visée de mettre en lumière une expérience humaine, mais plutôt un effort pour mesurer objectivement des comportements ou des attitudes afin d'en tirer des conclusions généralisables à une population.

L'entrevue clinique nous est apparue ainsi comme la méthode la plus adaptée à l'atteinte de cet objectif. Boutin (2008) définit l'entretien clinique comme

s'intéressant aux motivations, aux sentiments généraux à la base des expériences et au déroulement de ces expériences. Il s'agit ici de favoriser l'élaboration des sujets sur un thème ou sur divers aspects de son vécu émotionnel, ce qui doit être distingué d'un entretien à visée thérapeutique, où l'on focaliserait sur les besoins d'un sujet dans le but de lui offrir l'aide psychologique requise. Ces entretiens peuvent être plus ou moins structurés, dépendamment des visées de ceux-ci.

Brinkmann (2013) rapporte les conseils d'Elton Mayo qui, dès les années 20, recommandait aux intervieweurs de dévouer toute leur attention aux participants et de faire en sorte que ces derniers le ressentent, d'écouter plutôt que de parler, de ne pas argumenter ou donner de conseils, d'écouter ce que les participants ont à dire, ce qu'ils ne veulent pas dire ou arrivent mal à exprimer, de reformuler au fil de l'entretien ce qui a déjà été dit pour éviter les malentendus et les distorsions, puis de ne jamais oublier le caractère confidentiel de ce qui est révélé. Dans la perspective de laisser de champ libre à l'élaboration de chaque participant sans en influencer la teneur par des questions trop spécifiques, nous avons fait le choix d'amorcer chaque entrevue en demandant ce qui avait motivé la personne à participer au projet. Celle-ci étant déjà au fait des thèmes à l'étude tendait à en parler spontanément, mettant l'emphasis, à leur guise, sur l'une ou l'autre des dimensions. Nous facilitons alors le processus d'élaboration par des reflets, des reformulations, des questions d'approfondissement ou la reprise d'éléments issus de leur discours, facilitant ainsi un rapprochement vers leur expérience subjective. Le format d'entrevue choisi offrait, en ce sens, la flexibilité nécessaire à l'émergence de thèmes nouveaux pouvant nourrir et bonifier ceux précédemment identifiés par le chercheur. Un entretien dirigé avec un questionnaire fixe et préétabli n'aurait pas permis cette ouverture à des thèmes nouveaux, plaçant les participants dans une position de soumission aux questions du chercheur désireux d'obtenir le matériel pertinent à son travail de recherche (Boutin, 2008).

Étant donnée la spécificité de la problématique que nous souhaitions mieux comprendre, certains thèmes clés devaient néanmoins être abordés pour assurer la pertinence de l'analyse qui en découlerait. Ainsi, le format semi-structuré des entrevues permettait de poser certaines questions établies préalablement afin d'orienter la réflexion du participant sur ces sujets, advenant qu'il omette d'y référer: l'expérience de l'intimité, l'orientation sexuelle et la consommation de psychotropes. Quelques questions d'entrevue sont ici présentées à titre d'exemple et n'étaient pas systématiquement posées à tous :

- Peux-tu me parler de comment ça se passe en général pour toi les relations avec les hommes?
- Dans quels contextes est-ce que tes rencontres se déroulent habituellement?
- Quand tu consommes, ça se passe comment? Ta consommation, ça ressemble à quoi?
- Qu'est-ce que tu recherches quand tu consommes?
- Est-ce que tu vois des liens entre le fait de vouloir rencontrer des hommes et celui de consommer?

Ces questions étaient omises, dans l'éventualité où le participant y répondait déjà de façon autonome. Inversement, lorsqu'un participant tendait à s'étendre trop longuement sur un thème non spécifiquement lié à l'étude (par exemple, ses relations de travail), il était invité à nous en dire plus sur ses relations intimes et sur sa consommation de psychotropes. Ceci dit, le fait d'élaborer sur un thème en apparence étranger aux questions de recherche pourrait tout à fait être intéressant à aborder, par exemple, dans une compréhension des mécanismes plus ou moins conscients du participant. Cette tâche aurait toutefois largement débordé du cadre de notre étude exploratoire et aurait représenté un empiétement significatif sur le temps relativement limité qu'il nous était donné de consacrer au participant en une seule rencontre.

Les participants ont été recrutés par l'envoi via courriel, dans divers départements universitaires et collégiaux, d'une affiche de recrutement (Appendice B). Dans certains cas, celle-ci a été affichée sur les babillards d'informations aux étudiants du département contacté, alors qu'ailleurs elle leur a été retransmise par la liste d'envoi courriel. Des affiches ont également été installées directement par le chercheur sur les babillards publics de l'Université du Québec à Montréal. L'annonce de recrutement s'est également faite à travers les forums Internet et les médias sociaux, dans des groupes destinés à une population gaie susceptible de correspondre aux critères de sélection de la recherche, notamment AlterHéros, Jeunesse Lambda et Projet 10.

Les entrevues se sont déroulées entre le 31 octobre 2012 et le 17 juillet 2013, dans un bureau de l'Université aménagé à cet effet. Celles-ci étaient menées par le chercheur même. Les participants ont été accueillis dans un premier temps, et nous avons engagé une discussion visant à obtenir leur consentement libre et éclairé à participer au projet. Ils étaient ensuite invités à lire le formulaire de consentement (Appendice C) et à poser les questions qu'ils pouvaient avoir en lien avec les différents aspects de

la recherche avant de le signer. Ils devaient ensuite remplir un court questionnaire sociodémographique (Appendice D). Les entrevues, consignées sur support audionumérique, étaient d'une durée variant entre cinquante et soixante-quinze minutes. Une limite de temps précise n'était pas prévue afin de permettre à chaque participant d'exprimer tout ce qu'il jugeait pertinent de partager pour rendre compte de son expérience. Chaque jeune homme était initialement interrogé sur ses motivations à répondre à notre annonce de recrutement. L'intervieweur s'efforçait ensuite de suivre le discours de l'interviewé et de faciliter son élaboration autour des thèmes de l'intimité et de la consommation de drogues et d'alcool, par des reflets, reformulations et questions d'approfondissement, évitant d'interpréter ou d'inférer des réponses afin de bien capter, avec le moins de distorsions possible, l'expérience décrite par les sujets. Ceux-ci étant déjà au fait des thèmes à l'étude, ils tendaient à élaborer assez spontanément, de façon autonome, sur chacune des deux dimensions et sur les liens les unissant dans leur vie. Lorsqu'un participant focalisait sur un seul des deux thèmes, le chercheur l'invitait, par une question plus directive, à en dire plus sur l'autre thème. Nous nous arrêtons lorsque l'interviewé avait l'impression subjective d'avoir fait le tour de la question et ne savait plus ce qu'il pouvait ajouter de plus.

L'entrevue avec le premier participant a permis de déterminer s'il était pertinent de convier les sujets à une deuxième entrevue. Nous avons alors jugé, bien qu'il soit évidemment possible d'aller recueillir davantage d'information dans un deuxième entretien, que l'approfondissement du matériel qu'il était possible de colliger en une seule séance dépasserait les objectifs d'exploration que nous nous proposons et qu'il serait inutile et abusif de demander cette contribution aux participants sans par la suite l'utiliser de façon significative dans le projet. Chaque participant a donc ainsi été rencontré à une seule reprise.

Le verbatim de chaque entrevue a par la suite été transcrit à l'aide d'un programme de traitement de texte. Le chercheur a assumé la transcription des deux premières

entrevues. Les trois autres ont été réalisées par une assistante de recherche, à l'époque étudiante au baccalauréat en psychologie. Celle-ci a été rémunérée selon les normes en vigueur à l'UQÀM.

3.4 Méthode d'analyse des résultats

Le matériel colligé, puis transcrit de façon à le rendre réalistement interprétable, nous avons procédé à son analyse. Nous exposerons d'abord le rationnel théorique ayant le choix d'une méthode d'analyse qualitative puis, plus spécifiquement, celui d'une approche phénoménologique de l'analyse. Seront ensuite abordés les moyens pris pour assurer la validité des résultats de l'analyse.

3.4.1 La recherche qualitative

Pour les psychologues intéressés par la connaissance détaillée qu'ont les individus de leur monde et plaçant l'expérience humaine au sommet de la hiérarchie de leurs objets d'investigation, le recours à des méthodes qualitatives de recherche apparaît quasi inévitable (Ashworth, 2008). Bien que des fondateurs de la psychologie expérimentale, tels Wundt et Fechner, aient pu affirmer étudier l'*expérience*, leur tentative de le faire en important des techniques propres aux sciences physiques fut un échec, ces dernières restreignant considérablement la possibilité pour un sujet de rendre compte librement et spontanément des réalités complexes auxquelles il se confronte. Toujours selon Ashworth (2008), c'est Franz Brentano le premier qui abordera la question de l'expérience en tant que processus dynamique, faisant de l'intentionnalité de l'activité consciente un concept clé, qui sera plus tard repris par

Husserl et les phénoménologues : la conscience est toujours conscience de quelque chose.

L'analyse qualitative, selon Paillé et Mucchielli (2008), est l'héritière de l'approche compréhensive, laquelle postule que les faits humains et sociaux sont porteurs de significations véhiculées par les hommes et leurs institutions et, de ce fait, ne peuvent être étudiés comme les faits des sciences naturelles. Moyennant l'adoption d'une posture empathique et la reconnaissance de l'intuition en tant que mode valable d'acquisition de la connaissance, un homme peut avoir accès au vécu et au ressenti de ses semblables et en arriver à formuler une synthèse compréhensive de son étude d'un phénomène. Les auteurs résument ainsi la position de Dilthey, à la fin du XIXe siècle, quant à l'angle à adopter pour le chercheur en sciences humaines : « Ce qui caractérise les sciences humaines, c'est la recherche de significations. Pour atteindre le sens il faut s'efforcer de comprendre le contexte présent, car seul le contexte peut faire apparaître la signification, laquelle n'est pas dans la connaissance des causes, mais dans la connaissance de tous les éléments présents reliés entre eux » (p.30). Pour ce faire, plusieurs postures peuvent être adoptées et différentes méthodologies furent ainsi développées afin de donner au chercheur en sciences humaines les moyens de ses ambitions.

Concernant l'étude des phénomènes associée à la sexualité humaine, particulièrement des sphères de celle-ci dont la compréhension se trouve incomplète ou autour desquelles le corpus théorique est encore insuffisant, Frost, McClelland, Clark et Boyland (2014) suggèrent que les méthodes phénoménologiques d'investigation représentent une façon valable et pertinente de tracer un portrait détaillé et nuancé d'un petit échantillon de comptes-rendus subjectifs en vue de donner sens à des processus se déroulant au niveau de l'expérience du monde vécu.

Nous nous attarderons maintenant à définir la méthode phénoménologique de recherche en psychologie telle qu'élaborée par Amedeo Giorgi (1985, 2009) et à

illustrer comment elle nous a permis d'analyser les données recueillies en entrevue afin de répondre à notre question de recherche.

3.4.2 La méthode phénoménologique de recherche en psychologie

Plusieurs auteurs (Lyotard, 1954; Mucchielli, 1983; Bachelor & Joshi, 1986; Paillé & Mucchielli, 2008; Giorgi, 2009) s'entendent pour situer la naissance de la méthode phénoménologique dans les écrits d'Edmond Husserl au début du XX^{ième} siècle. Dans la visée d'étudier le plus strictement les phénomènes, ce dernier fait de l'*epochè* la règle d'or de la méthode phénoménologique de recherche. Cette règle impose d'aborder l'objet d'étude en suspendant, autant que faire se peut, tout savoir ou connaissance préalables, en les mettant entre parenthèses (Mucchielli, 1983).

C'est à partir de cette posture descriptive et libérée de jugement que Giorgi élabore sa définition d'une psychologie phénoménologique, soit « l'étude des phénomènes tels que les êtres humains conscients en font l'expérience, et la méthode de recherche pour l'étude de ces phénomènes » (cité dans Bachelor et Joshi, 1986, p.11). Afin d'en arriver ultimement à faire ressortir l'essence du phénomène, c'est-à-dire offrir une description de la structure de l'expérience fournie par les participants (Giorgi et Giorgi, 2003) il propose cinq étapes. Nous présenterons maintenant comment nous avons appliqué cette démarche dans le cadre de notre recherche. Le libellé de chacune des étapes (en italique) est tiré de la traduction faite par Bachelor et Joshi (1986) de celles originellement énoncées par Giorgi.

La première étape de l'analyse des verbatim d'entrevue réside en la *perception du sens global du texte à l'étude*. Giorgi (2009) souligne que le chercheur doit endosser une attitude cohérente avec la méthode scientifique de réduction phénoménologique, conserver une perspective psychologique et demeurer attentif à ce que révèlent les

données par rapport au phénomène à l'étude. Il s'agit ici, dans un premier temps, de lire dans son intégralité le corpus de données afin de faire ressortir le sens global, holistique, se détachant de chacun des entretiens. Dans le cas de notre démarche actuelle, le chercheur avait lui-même réalisé les cinq entrevues, avant qu'elles ne soient retranscrites. Même s'il était préalablement imprégné du contenu de celles-ci, il importait de prendre le temps de les relire du début à la fin avec le recul imposé par le passage du temps et d'ainsi s'immerger à nouveau dans l'expérience partagée par les participants.

Ayant pris acte de l'ensemble des transcriptions d'entrevues, il s'agissait, dans un deuxième temps, de procéder à la *délimitation des unités de signification naturelles*. La description phénoménologique contenue dans le texte d'une entrevue, prise en bloc, est trop imposante et ne se prête pas, dans cette forme, à toute forme d'analyse. Il importe ainsi de fragmenter le tout en plusieurs unités de signification (Giorgi, 2009). Ces unités sont formées par les idées générales qui se dégagent de ce qui est rapporté par un participant, et n'ont que peu à voir avec l'organisation grammaticale du texte (par exemple, le début et la fin des phrases). Nous avons ainsi procédé à une relecture du matériel à partir du début de la première entrevue, et opéré une séparation dans le texte à chaque fois qu'un changement significatif d'idée dans l'élaboration du participant était perçu. Néanmoins, tel que l'indique Giorgi (2009), il s'agit d'un processus arbitraire et différents chercheurs arriveraient à différentes délimitations, qui ne peuvent, de ce fait, s'avérer objectives, relevant davantage du degré de sensibilité psychologique amené par le chercheur dans sa rencontre avec le corpus de données. Ce qui importe davantage, selon lui, c'est surtout comment sont transformées les différentes unités.

La transformation des unités de signification naturelles s'effectue dans un troisième temps, lors de la *délimitation du thème central*. Pour Giorgi (2009), cette étape représente le cœur de la démarche de réduction phénoménologique. Reprenant encore

une fois la lecture du corpus depuis le début, il s'agit cette fois d'en arriver à « éliminer les énoncés redondants » (Bachelor et Joshi, 1986, p.51), mais surtout de regrouper les unités de signification naturelles singulières en thèmes plus généraux permettant d'amorcer un travail d'analyse des données en lien avec la question de recherche. Giorgi (2009) insiste sur l'importance de faire ressortir la teneur psychologique contenue dans les différents thèmes, si l'intention est d'en arriver à réaliser une analyse psychologique du matériel à l'étude. Ainsi, nous avons systématiquement reformulé chaque unité de signification naturelle afin de mettre en évidence le thème autour duquel elle s'organisait, tout en demeurant encore, à cette étape, le plus près possible d'une description de l'expérience du participant, notamment en ne déviant pas du langage utilisé par ce dernier dans notre formulation des thèmes centraux.

Quatrièmement, nous avons enchaîné avec l'*analyse des thèmes centraux, en fonction des objectifs spécifiques de la recherche*, à savoir ici, quels sont les rôles joués par la consommation de psychotropes dans l'expérience de l'intimité chez les jeunes hommes interviewés. Pour chacun des thèmes formulés précédemment, nous nous sommes appliqués à définir comment ils répondaient à la question de recherche. Lorsque plusieurs thèmes centraux offraient un éclairage identique ou très similaire, ils étaient regroupés en un seul et même énoncé. Plus rarement, lorsque certains thèmes ne fournissaient pas ou très peu d'information pouvant nourrir le travail d'analyse subséquent, ils étaient éliminés. C'est à partir de cette étape qu'il convient de substituer le langage scientifique au langage naturel du sujet, selon Bachelor et Joshi (1986).

La cinquième et dernière étape de l'analyse des données, soit la *définition de la structure fondamentale du phénomène étudié*, consiste en un regroupement des thèmes centraux précédemment identifiés, en thèmes plus larges répondant à la question de recherche. Si dans un premier temps la lecture demeurerait essentiellement

rivée à l'expérience du phénomène telle que relatée par les participants en fonction de leur vécu, cette étape ultime adopte une écoute teintée de la supposition initiale voulant qu'il soit probable que la consommation de psychotropes puisse effectivement jouer un rôle dans l'expérience que font certains jeunes hommes gays de l'intimité. Pour ce faire, nous avons procédé en deux temps. D'abord, rassemblant l'ensemble des thèmes centraux identifiés pour chacun des participants, nous avons dressé une *structure relative* individuelle, par opposition à la *structure générale*, où «les particularités de la situation spécifique de recherche sont éliminées et on n'aborde que les aspects du phénomène qui sont, sinon universels, du moins communs à plusieurs situations identiques» (Bachelor et Joshi, 1986). Ainsi, en partant du premier énoncé, nous avons formulé un premier thème, posant chaque fois notre question de recherche. Ce premier thème était bonifié par les énoncés subséquents pouvant y être adjoints. Lorsqu'un énoncé se distinguait clairement des précédents, un nouveau thème était créé. Nous avons procédé ainsi de suite jusqu'à l'épuisement des énoncés et recommencé le processus pour chacun des cinq participants. Finalement, pour décrire la structure comparative du phénomène étudié, nous avons regroupé l'ensemble des thèmes générés pour chaque participant en un tout, et procédé de la même manière, en définissant des thèmes généraux, communs aux participants plutôt que spécifiques à chacun, et permettant d'esquisser le portrait de la structure essentielle du phénomène.

3.4.3 Critères de scientificité

Plusieurs auteurs (Pelletier et Pagé, 2002; Silverman, 2005; Yardley, 2008) s'entendent pour dire qu'il serait inapproprié d'utiliser les critères de validité généralement utilisés en recherche quantitative et de tenter de les transposer au domaine de la recherche qualitative, les objectifs de chacune des méthodes différant

largement. Alors que les chercheurs quantitatifs souhaitent valider une hypothèse statistique en vue de généraliser les résultats obtenus auprès d'un échantillon à la population plus large, en évitant tout biais et en visant une objectivité maximale, le chercheur qualitatif considère peu souhaitable cette quête d'objectivité. Il considère avoir un impact inévitable sur le contexte, auquel il souhaite s'intégrer pour mieux le comprendre. Ceci dit, il importe de définir des critères visant à assurer la qualité scientifique de la recherche qualitative qui lui sont propres.

Yardley (2008) propose quatre principes cruciaux à observer dans l'évaluation de la validité d'une recherche qualitative. Nous nous attarderons, dans cette section, à démontrer comment nous nous sommes assurés de suivre ces lignes directrices et à expliquer, le cas échéant, pourquoi leur application s'est trouvée limitée.

Selon l'auteur, la *sensibilité au contexte* comprend une revue de littérature consistante et pertinente à la question de recherche, explorant ce qui a déjà été publié en rapport avec les différentes dimensions de celle-ci au sein de la discipline du chercheur, sans s'y limiter. À cet effet, le lecteur pourra se référer aux chapitres I et II du présent essai. Le chercheur doit également démontrer une sensibilité au contexte socioculturel des participants et à leur perspective unique sur le thème à l'étude. Dans le cadre qui nous occupe, les entretiens ont été réalisés par le chercheur principal, appartenant à une tranche d'âge et à un statut similaire à ceux des participants (tous étudiants ou jeunes professionnels), permettant une certaine identification ayant pu faciliter l'élaboration autour de leur expérience. L'utilisation de questions ouvertes favorisait également l'expression de leur point de vue personnel, sans qu'ils n'aient à se limiter à des thèmes prédéterminés par un agenda de recherche inflexible.

Toujours selon Yardley (2008), le chercheur doit, tout au long de la conception et de la réalisation de son projet, faire preuve d'*engagement* et de *rigueur*. Si l'objectif, dit-il, est de décrire en profondeur un phénomène, il importe de démontrer qu'un éventail suffisamment large de participants a été sélectionné, afin d'offrir le plus de

perspectives possible sur le sujet. Toutefois, ce critère de validité, par saturation, où l'ajout de nouveaux participants à l'étude ne générerait plus de nouveaux thèmes que ceux recensés précédemment, n'est pas toujours atteignable. C'est le cas dans le présent projet d'essai doctoral, où un nombre de participants arbitraire a été préalablement jugé suffisant, après discussion et entente entre le chercheur et la direction de recherche, pour que la description ultime de la structure fondamentale du phénomène puisse possiblement trouver écho (Seidman, 2013) au sein d'autres hommes de la communauté gaie montréalaise dans la même catégorie d'âge. Cette limitation en nombre a pu être compensée par une attention portée à la rigueur tout au long de la conduite des entrevues et de l'analyse de celles-ci. Lors de la transcription des verbatim d'entrevue, l'assistante de recherche a ponctué le texte en fonction des unités de signification qu'elle observait, nous permettant dès lors un accord interjuge à cette étape de l'analyse des données. Tout au long du processus de réduction phénoménologique, particulièrement lors de la reformulation des thèmes centraux et de leur analyse, le chercheur a rédigé des mémos à même le document de travail afin de nourrir d'emblée une réflexion utile à la discussion des résultats. La première entrevue a également été analysée en compagnie du directeur principal de recherche, permettant un second accord interjuges venant confronter la seule subjectivité du chercheur. Lors de la description de la structure comparative finale, ces derniers ont individuellement généré les thèmes à partir des énoncés issus des structures relatives des participants, pour ensuite mettre en commun leurs résultats et arriver à un consensus. En ce qui a trait à l'engagement du chercheur par rapport à son objet d'étude, celui-ci a, tout au long de son cursus académique, cherché à nourrir sa compréhension du phénomène étudié, par des lectures, des formations et des activités cliniques, tantôt sur l'intervention auprès de membres de la diversité sexuelle, tantôt dans le champ des addictions et de la toxicomanie.

Troisièmement, Yardley (2008) stipule que les principes de *cohérence* et de *transparence* contribuent à appuyer la validité scientifique d'une recherche

qualitative. La transparence consiste en un compte-rendu clair et détaillé du déroulement de la recherche, justifiant le choix de l'approche utilisée, les questions de recherche, les méthodes utilisées et l'interprétation des données. Le but de cet exercice est de montrer au lecteur exactement ce qui a été fait et pourquoi. C'est ce que le présent chapitre s'applique à faire. La cohérence réside en une adéquation logique entre les différents points de méthodologie. Par exemple, il allait de soi qu'ayant retenu la réalisation d'entrevues cliniques semi-dirigées comme moyen d'aller interroger l'expérience des participants, qu'une analyse qualitative, phénoménologique s'imposait, par souci de demeurer dans ce même esprit de non-jugement de ce qui nous était communiqué.

Finalement, Yardley (2008), insiste sur la nécessité d'avoir réfléchi à l'*impact* et à l'*importance* de notre projet de recherche. C'est effectivement la première question que nous nous sommes posée, avant d'entamer toute démarche, à savoir s'il existait effectivement une lacune dans la littérature existante que nous pourrions combler, ne serait-ce que partiellement, par notre projet. Nous avons alors jugé qu'il était éthiquement justifié d'aller chercher des acteurs de la communauté qui pourraient nous permettre, par le partage de leur expérience, d'enrichir un savoir jugé lacunaire. Nous reviendrons dans la conclusion sur les impacts et les retombées possibles.

3.5 Considérations éthiques

Ce projet de recherche s'est vu attribuer un certificat de *Conformité à l'éthique en matière de recherche impliquant la participation de sujets humains* de la part du Comité départemental d'éthique de l'Université du Québec à Montréal en date du 20 octobre 2010. Cela dit, le chercheur s'est engagé à respecter, tout au long de l'élaboration de son essai doctoral, à observer les normes d'éthique et de déontologie

en vigueur afin d'assurer aux participants le respect absolu de leurs droits fondamentaux.

Principe éthique chapeautant les autres, le respect des participants était assuré par le fait qu'ils choisissaient de s'insérer dans le projet de façon volontaire. Ils ont, dès le début du processus de recherche, été informés explicitement des buts et modalités de l'étude. Lors des communications par courriel entourant le recrutement des participants, nous avons également répondu aux interrogations de chacun, afin de leur permettre de décider de s'impliquer ou non dans le projet en toute connaissance de cause. Avant d'amorcer l'enregistrement des entrevues avec chacun des participants, nous avons engagé une discussion visant à obtenir leur consentement libre et éclairé à participer au projet, où ils ont eu l'occasion de poser toutes questions qu'ils pouvaient avoir à cet égard. Les entrevues se sont déroulées dans des locaux offrant l'intimité et la discrétion souhaitables au déroulement des entretiens. L'enregistrement des entrevues et les documents de verbatim en découlant ont été consignés par le chercheur dans un lieu sûr auquel lui seul a accès et doublement protégés par mots de passe (lecture et écriture). Dans les communications, les sujets se sont vus attribuer des pseudonymes afin de préserver leur anonymat. Ceux-ci ont été choisis arbitrairement et dans un ordre alphabétique ne reflétant que l'ordre dans lequel les participants ont été interviewés. Aucune information pouvant, de quelque manière, permettre leur identification ou celles d'un tiers n'a été ni ne sera rendue publique, préservant ainsi la confidentialité des propos recueillis.

L'espace réflexif que souhaitait ouvrir notre étude aux participants s'est fait dans l'esprit de la recherche du bien pour ces derniers, et pour les personnes qui pourront bénéficier des résultats du projet, soit la prévention des toxicomanies et l'intervention au niveau de problématiques liées à l'intimité au sein de la population gaie. Les thématiques abordées ne représentaient pas un risque de préjudice important pour les sujets. Suivant la recommandation de Boutin (2008), nous sommes demeurés en tout

temps sensibles à la vulnérabilité des participants, n'insistant pas pour approfondir des sujets lorsqu'ils exprimaient une réticence à le faire. Dans l'éventualité où les entretiens seraient venus à générer des inquiétudes ou préoccupations chez un participant, des mesures avaient été pensées pour le diriger vers des ressources adéquates pouvant lui venir en aide (p.ex. centres de réadaptation en toxicomanie, service de référence de l'Ordre des Psychologues du Québec, Centre de services psychologiques de l'UQÀM, groupes d'entraide pour jeunes gays). Un seul des participants s'est dit légèrement ébranlé à la fin de notre entretien de recherche. Nous lui avons offert du soutien, qu'il a décliné, assurant qu'il se portait bien et avait probablement besoin de manger. Dans la communication des résultats, tous les efforts ont été mis afin de respecter la réputation, l'intégrité et l'image des participants et des tiers auxquels ils ont pu référer.

Concernant l'équité, les participants de toutes cultures, ethnicités, religions ou classes sociales étaient admissibles à participer. Aucun membre de communautés culturelles ou appartenant à des minorités visibles ne nous a toutefois manifesté d'intérêt à participer. L'étude visant à saisir l'expérience spécifique à un groupe de jeunes hommes gay, les femmes et les hommes se réclamant d'orientations sexuelles autres étaient naturellement exclus, sans toutefois qu'il s'agisse d'une mesure discriminatoire. En ce sens, nous avons dû rejeter la participation d'une femme s'identifiant comme lesbienne, malgré son intérêt pour le projet. D'autre part, toute piste permettant de rendre compte de réalités communes ou potentiellement généralisables à ces groupes pourra être étudiée et communiquée.

CHAPITRE IV

ANALYSES DES DONNÉES

Ce chapitre présente, dans un premier temps, les structures relatives ayant émergé de l'analyse des cinq entrevues réalisées dans le cadre du présent projet. Pour ce faire, les différents thèmes répondant à la question de recherche sont exposés individuellement, pour chacun des participants, étoffés par la réflexion autour des énoncés ayant mené à l'élaboration de chacun d'eux.

Dans un deuxième temps, une synthèse comparative est formulée, regroupant les thèmes récurrents entre les cinq participants. Dans le même esprit que les structures relatives, chacun de ces thèmes est présenté, puis soutenu par une synthèse des énoncés les sous-tendant.

4.1 Structures relatives des rôles joués par la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité chez les jeunes hommes gays interrogés.

4.1.1 Structure relative : Arthur

Douze thèmes sont ressortis de l'analyse de l'entrevue avec le premier participant :

4.1.1.1 La consommation de drogues et d'alcool est liée à la découverte d'une manière nouvelle de rencontrer des individus de la « sous-culture festive » du milieu gay montréalais contrairement à ce qui avait été connu en région.

Il existe une différence remarquable entre les façons de rencontrer en région, là d'où Arthur est originaire, et « en ville », où il a déménagé au début de l'âge adulte. Il considère que cette migration vers les grands centres concerne également une majorité d'hommes gays, ce qu'il associe au moment du « coming out ». La facilité d'accès à un plus grand nombre de lieux de socialisation, dont la plupart servent de l'alcool ou diffusent du matériel pornographique, facilite les rencontres au sein d'une sous-culture festive où il peut se sentir stimulé/excité et confortable. C'est d'ailleurs dans les bars ou dans les « after-hours » qu'il a rencontré la majorité de ses partenaires, qui partageaient son style de vie.

4.1.1.2 La consommation de drogues et d'alcool est associée à des efforts mis à développer une identité complète, claire et assumée en tant qu'homme gay suite à des blessures affectives en lien avec des expériences d'intimité vécues au début de l'âge adulte.

Le développement d'une identité gaie reconnue et affirmée, pour Arthur, s'est accompagné de certaines contradictions. Il s'efforce aujourd'hui de ne donner à voir qu'une image calculée de sa personne, alors qu'il a déjà souhaité se dévoiler à l'autre dans un lien d'intimité, mais s'est trouvé blessé. Il s'en veut pour ce qu'il considère avoir été une erreur, comme s'il s'agissait de donner des munitions à l'ennemi. Son style de vie impliquant la consommation et la promiscuité sexuelle entre également en contradiction avec des valeurs qui lui sont essentielles, comme le désir de laisser un héritage. Troisièmement, il existe un contraste important entre l'inhibition

volontaire de son identité réelle et l'exhibition sans gêne de son corps, qu'il considère immunisé contre l'insulte. Il admet qu'il lui a ainsi été impossible de nouer des relations d'intimité impliquant un engagement émotionnel réciproque depuis la rupture avec son premier amoureux.

4.1.1.3 La consommation de drogues et d'alcool implique une difficulté à s'imposer une limite face à l'influence du milieu où se vit l'expérience de l'intimité et auquel on souhaite s'ajuster.

Pour Arthur, il est difficile de résister à l'influence d'un milieu qui incite à la consommation. Travaillant lui-même dans un débit de boisson du Village, son poste l'a mené à faire la connaissance de plusieurs personnes qui évoluent dans ce milieu. De ce fait, les incitations à sortir et à consommer se font fréquentes et il perçoit souvent avoir à consommer drogues et/ou alcool pour sentir qu'il fait partie du groupe, pour être sur la même longueur d'onde et éprouver autant de plaisir que les autres. Ainsi, il devient difficile de se limiter à une seule consommation lors d'une sortie, ce qu'il ne souhaite d'ailleurs pas faire, ne limitant que le temps où il demeure dans un bar, mais pas le budget qu'il y dépense. Le regard du milieu n'a d'ailleurs pas d'effet limitatif sur le comportement qu'il choisit d'adopter puisqu'il ne s'y sent pas restreint.

4.1.1.4 La consommation de drogues et d'alcool est exacerbée par la facilité d'accès et la diversité de l'offre des substances et des rencontres intimes, de nature surtout sexuelle, dans le Village à Montréal.

Le contexte est un facteur déterminant de l'endroit où Arthur choisira de sortir et de la substance pour laquelle il optera. Ce contexte différera selon qu'il souhaite socialiser ou rencontrer un homme. Comme, selon lui, la majorité des gens consomment des drogues dans les bars gays, celles-ci sont faciles d'accès. Si l'on ne lui en offre pas, il sait où en trouver : connaissance, clients, revendeurs. Il est, à son avis, aussi facile de consommer des relations d'intimité sexuelle dans ce contexte où la consommation de drogues et d'alcool est omniprésente. Il est, en ce sens, possible de procéder à plusieurs rencontres au cours d'une même soirée, même si les premières sont décevantes, jusqu'à trouver un partenaire pour la nuit.

4.1.1.5 Une dépendance au style de vie associé à la sous-culture gaie montréalaise, qu'il incarne en travaillant dans le Village, favorise la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité.

Pour Arthur, il existe déjà une opposition entre le style de vie qu'il est possible d'adopter pour un homme gay à Montréal, par rapport aux régions. Il en existe une seconde entre les hommes gays du Village et « les autres ». Incarnant le style de vie gay du Village, y travaillant depuis plusieurs années, il en est venu à réaliser la plupart de ses rencontres intimes dans cette sous-culture. Il considère en être devenu en quelque sorte dépendant. Par exemple, s'il revoit quelqu'un rencontré dans un bar, les prochaines activités en commun risquent de se dérouler dans un contexte similaire. Il trouve également qu'il s'agit d'un milieu homogène et superficiel où l'image du corps prime sur le reste. Cette vision aurait déteint sur lui et modulé ses attitudes et ses comportements à travers le temps. La frivolité de la sous-culture festive du Village tendrait à se répéter dans ses relations intimes, qu'il juge brèves et instables, même si elles peuvent d'abord apparaître intenses et instantanées. Il serait

difficile de sortir de ce cycle de consommation et de relations intimes qui le ramènent toujours au même endroit : le Village et son style de vie.

4.1.1.6 La consommation de drogues et d'alcool permet de se divertir ou de fuir des situations, des représentations de soi-même ou un quotidien vécu comme contraignant pour faciliter l'expérience de l'intimité.

Le quotidien représente une prison dont Arthur cherche à s'évader, par des contraintes et des limitations desquelles il cherche à se défaire. La consommation d'alcool, qu'il associe à la « libre expression », lui permet de se divertir, de fuir le réel. Dans la relation de couple, il remarque que l'alcool permet aussi d'éviter le conflit, car il se sent plus affectueux lorsqu'il a bu, alors qu'il met consciemment ses partenaires amoureux à distance le reste du temps. Il préfère grandement faire des rencontres intimes dans un bar, où il n'y a pas de limites, versus dans un café où une certaine étiquette prévaut et lui donne l'impression d'avoir à se censurer.

4.1.1.7 La consommation de drogues et d'alcool tient lieu de renforçateur externe de la satisfaction possible d'éprouver à son propre égard et légitime l'expérience personnelle de l'intimité au sein du couple.

Pour Arthur, il est difficile, lorsque sobre, d'accorder de la valeur, tant à sa propre expérience qu'au vécu émotionnel de ses partenaires amoureux. Les émotions de l'autre ne font pas de sens. La consommation de drogues et d'alcool lui permet de récompenser ses efforts (à l'école, par exemple) par un moyen externe et de rassurer ses partenaires quant à l'authenticité de son engagement en se montrant plus disponible, ne serait-ce que le temps des effets de la substance.

4.1.1.8 La désinhibition découlant de la consommation de drogues et d'alcool facilite la rencontre et l'expérience de l'intimité avec l'autre en éliminant la nécessité ou en diminuant la réticence à dévoiler son histoire et une image authentique de soi-même.

Pour ce participant, il est moins menaçant de dévoiler certains éléments plus authentiques à son sujet lorsqu'il se sent désinhibé par les effets de la substance. Ces effets facilitent la socialisation et une expression plus libre de sentiments tendres, qu'il tend souvent à cacher. Bien qu'il reconnaisse qu'il soit nécessaire de se révéler à l'autre pour être en relation, il n'arrive pas à le faire sobre, par peur qu'on n'utilise ses confidences pour le blesser ultérieurement, ce qui lui a occasionné plusieurs ruptures amoureuses. Il demeure ambivalent à l'idée de parler de lui, considérant comme des « accidents » les révélations faites lorsqu'intoxiqué. Il apprécie plus clairement le rôle de facilitateur du passage à l'acte sexuel de la désinhibition, stimulant le désir chez lui et ses partenaires.

4.1.1.9 Différentes classes de substances psychoactives, en raison de leur effet respectif, jouent des rôles différents dans l'expérience de l'intimité selon le contexte.

Le choix de consommer une classe de substance en particulier (par exemple, un dépresseur ou stimulant) dépend du contexte dans lequel Arthur se trouve ou de son besoin du moment. Ainsi, il associe l'alcool à la communication et au dialogue avec des partenaires potentiels ou avec un conjoint, alors que les stimulants, tels l'ecstasy ou les amphétamines l'aident à avoir plus d'endurance s'il veut danser avec des amis, et à se sentir sur la même longueur d'onde qu'eux. Il peut également y avoir

gradation dans l'intensité des substances choisies lorsqu'une tolérance à une autre substance consommée précédemment a été atteinte.

4.1.1.10 La consommation de drogues et d'alcool engourdit les émotions intenses et désagréables générées par l'expérience de l'intimité et excuse les maladresses relationnelles qui en découlent.

Pour Arthur, l'alcool et les drogues aident à réguler des émotions pénibles engendrées par l'intimité dans ses relations interpersonnelles. Une fois enivré, il se sent moins timide et le stress disparaît. Contrairement à ce qu'il vivrait en prenant un café avec un homme, il se sent, ivre, moins vulnérable et plus à l'aise de parler de sexualité. En ce sens, les rapports sexuels sont plus confortables puisqu'il y a moins d'émotions impliquées. Dans ses échanges jugés plus légers, les silences sont moins désagréables, il se sent plus attentif aux émotions de l'autre et, en cas de panique, il peut toujours s'échapper dans les effets de la substance. La consommation (ou la surconsommation) peut, à certains moments, l'aider à gérer des conflits de couple ou encore excuser des maladresses, invoquant l'excès regretté.

4.1.1.11 La consommation de drogues et d'alcool permet d'adresser un côté ludique et dynamique contrastant avec le sérieux statique de la sobriété dans l'expérience de l'intimité.

La sobriété est, pour Arthur, ennuyante et statique. Pratiquer des activités en couple sans avoir consommé lui paraît dénué de sens, préférant les accompagner d'alcool. Il recherche ce caractère ludique de la consommation d'alcool ou de drogues, qui permet, selon lui, de rythmer la soirée, d'y injecter un dynamisme qu'il ne trouve pas

ailleurs. Il aime le jeu, et l'absence de règles. Il associe cette « frivolité » à son emploi dans un bar et remarque que celle-ci se répète dans ses relations de couple, pour finir par lui nuire, car on juge rapidement qu'il ne prend pas la relation au sérieux.

4.1.1.12 Il y a une distinction ambivalente entre la qualité de l'expérience de l'intimité vécue sous l'influence de drogues et d'alcool et celle vécue sobre.

Ce participant affirme que la qualité de l'intimité dans le couple diffère selon que les partenaires se retrouvent ensemble sobres ou après avoir consommé. Sur le plan sexuel, lorsqu'ils sont plutôt sobres, il parle de « faire l'amour », ce qui implique de la sensualité, des regards, le toucher et de la douceur. Contrairement, lorsqu'ils sont enivrés, il s'agit pour lui de « baiser », ce qui revêt un côté bestial, intense, brut et actif, même si des sentiments sont présents. D'ailleurs, l'alcool le rend plus affectueux. L'alcool peut également le porter à sortir de ses attitudes habituelles. Par exemple, il lui arrivera d'adopter une position de séduction avec les gens au travail alors qu'il doit vendre de l'alcool, même s'il est engagé dans une relation de couple à ce moment et que ce comportement peut affecter la qualité du lien.

4.1.2 Structure relative : Benoit

Douze thèmes sont ressortis de l'analyse de l'entrevue avec le second participant :

4.1.2.1 Une histoire familiale encadrant la consommation d'alcool dans un contexte festif explique une consommation actuelle responsable et contrôlée dans l'expérience intime.

Pour Benoit, la consommation responsable et contrôlée d'alcool en contexte d'intimité aujourd'hui est le reflet de l'encadrement familial passé, où l'alcool était associé principalement aux célébrations. Il se souvient de parents qui buvaient très peu, et qui l'ont toujours encouragé à la modération et à la prise de ses responsabilités lorsqu'il consomme, par exemple, de ne pas prendre le volant après avoir bu. En ce sens, on lui a transmis l'idée qu'il doit assumer ses gestes ou décisions même s'ils ont été faits sous l'influence. Il constate également, au sein de son couple actuel, une vision réciproque, héritée des familles respectives de chaque partenaire, quant aux conventions régissant les temps et les lieux où il est acceptable de prendre de l'alcool.

4.1.2.2 La consommation de drogues et d'alcool au début de l'âge adulte alors qu'il occupait un emploi dans un bar de sa région natale tenu par un propriétaire ouvertement gay a pu faciliter l'expérience de l'intimité sexuelle.

Pour Benoit, le fait d'avoir travaillé, au début de l'âge adulte, dans un bar de sa région natale tenu par un homme gay, a pu avoir un impact sur sa manière de lier consommation de drogue et d'alcool et expérience intime. Concernant la consommation d'alcool, il reconnaît que le milieu de travail incitait indirectement à boire plus, notamment par la nature de son poste qui l'amenait à prendre un verre avec des clients ou par une certaine tradition au sein des employés de sortir dans un bar après le boulot. Dans ce cadre, il lui est parfois arrivé de rencontrer des hommes avec qui il a eu des expériences sexuelles sur une base plus ou moins régulière. Ces

rencontres étaient bien souvent faites alors que les partenaires avaient bu, parfois à l'excès.

4.1.2.3 L'expérience de l'intimité sexuelle peut être recherchée et consommée tel un objet de dépendance au même titre que la drogue et l'alcool, tous deux pouvant mutuellement s'influencer.

La recherche de plaisir à travers une intimité sexuelle sans engagement en dehors d'une relation de couple a pu jouer un rôle similaire à l'enivrement par la drogue ou l'alcool à certains moments dans la vie de Benoit. Souvent, l'alcool a pu l'aider à se mettre dans l'ambiance pour avoir des relations sexuelles avec des étrangers. Les lendemains d'abus d'alcool pouvaient aussi avoir cet effet. Néanmoins, il juge que la recherche de plans sexe peut constituer une « drogue intérieure » au même titre que des substances psychotropes, avec ses gratifications immédiates, mais aussi ses conséquences destructrices. Il admet avoir pu se retrouver dans des situations regrettables en raison de l'intensité de son désir sexuel qui a pu le mener à prendre des risques et à se mettre en danger. Ainsi, il parlera d'une « dépendance » au sexe à une certaine époque de sa vie, parallèlement à une consommation d'alcool qui l'accompagnait. Il considère cette période comme une transition vers une recherche d'engagement intime auprès d'un seul partenaire. De même, il jette un regard différent sur lui-même lorsqu'il se compare aujourd'hui au jeune homme qu'il était à l'époque.

4.1.2.4 Le milieu d'origine des partenaires d'un couple et celui qu'ils choisissent pour vivre ensemble influence le rôle que joue la consommation de drogues et d'alcool

dans l'expérience de l'intimité en permettant ou en limitant la possibilité d'une empathie mutuelle.

Selon ce participant, il est très important, pour pouvoir se sentir compris par un partenaire amoureux, de partager certaines épreuves de vie et de posséder des origines semblables. Il s'est parfois heurté à l'incompréhension de ses copains face à son histoire et à sa famille, générant des conflits difficilement rattrapables et lui faisant vivre de la honte. Ayant fréquenté des hommes d'origines ethniques et culturelles différentes de la sienne, il remarque un impact quant à la façon pour les partenaires de consommer de l'alcool ensemble. Cette différence peut éloigner ou rapprocher les partenaires, selon la tolérance, le choix d'alcool ou la façon de boire, qui varie grandement, remarque-t-il, selon les origines de chacun. Plus cette différence est grande, moins il aura tendance à passer ce temps avec l'autre. Contrairement, s'il se sent sur la même longueur d'onde que son copain, boire ensemble aura l'effet de les rapprocher, de favoriser la possibilité de partager un moment.

4.1.2.5 La consommation de drogues et d'alcool actuelle s'inscrit dans un couple uni par une intimité intellectuelle et culturelle considérée comme plus importante que dans la population générale.

La consommation actuelle de Benoit fait partie d'une expérience où l'intimité intellectuelle occupe une grande partie de sa vie de couple. C'est d'ailleurs ce qui l'a charmé chez l'autre dès leur première rencontre. Il considère comme sacrés les moments où son copain et lui consacrent du temps à des activités culturelles ou intellectuelles. Leur façon de boire du vin ensemble s'accompagne souvent, en ce sens, d'un désir de découvrir, de décrire, d'apprendre à propos du produit, et non seulement de boire pour le simple plaisir lié à l'effet de la substance.

4.1.2.6 La consommation de drogues et d'alcool est influencée par la qualité d'une expérience de l'intimité impliquant échanges et partage dans le couple face aux différences à apprivoiser ou aux conflits.

D'après Benoit, la consommation d'alcool n'est pas nécessaire pour arriver à bien communiquer avec son conjoint actuel. Pour ce faire, ils ont appris à s'apprivoiser, à déceler les indices non verbaux chez chacun et à s'ajuster mutuellement aux besoins de l'autre. Ils se réservent des moments où des insatisfactions ou des divergences d'opinions quant à la vie commune peuvent être adressées. Il importe pour lui qu'ils puissent régulièrement aborder la question de l'avenir du couple et de ses projets. Lorsque l'alcool accompagne leurs échanges, il remarque une distinction entre le fait de prendre une bière, qui amène généralement une conversation sur le quotidien de chaque partenaire, alors qu'ils auront plutôt tendance à aborder le passé ou le futur de leur couple lorsqu'ils partagent une bouteille de vin.

4.1.2.7 Il importe, pour la consommation de drogues et d'alcool comme pour des valeurs telles que la fidélité, d'être sur la même longueur d'onde pour que l'expérience de l'intimité dans le couple puisse se vivre harmonieusement au fil du temps.

Pour Benoit, il importe que les deux partenaires d'un couple posent un regard commun en ce qui a trait à la consommation d'alcool, à la fidélité et à l'importance accordée par chacun à l'intimité sexuelle. Des divergences à cet égard, dans des relations amoureuses passées, qu'il explique par des différences d'âge ou des facteurs culturels, l'ont éloigné de l'autre pour éventuellement mener à une rupture. Bien que

de boire à l'excès avec un ex-conjoint ait pu donner lieu à des ébats sexuels jugés plus satisfaisants, cette même consommation abusive a tôt fait de limiter la possibilité d'une intimité plus large. C'est aussi à cette époque où il a souffert de l'infidélité de l'autre. Aujourd'hui, bien qu'il puisse rencontrer certaines insatisfactions sur le plan sexuel, il se refuse à combler ses besoins ailleurs que dans son couple et tente d'arrimer ceux-ci à ceux du conjoint.

4.1.2.8 La consommation de drogues et d'alcool et l'expérience de l'intimité sont modulées par la temporalité et s'expriment différemment dans l'expérience de l'intimité du couple dans le quotidien, par rapport à des moments d'évasion qu'il importe de se réserver.

Pour Benoit, les voyages en couple s'accompagnent d'une augmentation des rapports sexuels avec le partenaire. Des horaires de travail concurrents viennent souvent limiter la possibilité d'une intimité sexuelle dans le quotidien. Il anticipe positivement ces moments de dépaysement, qui permettent au couple de se recentrer sur ses besoins. Outre les voyages à proprement parler, le couple se réserve des moments d'exil ponctuel chaque semaine, notamment en participant à des activités culturelles ou simplement en partageant un repas au restaurant. Néanmoins, il juge que l'intimité sexuelle est plus « complète » lorsqu'ils s'évadent à l'étranger, alors que celle-ci est considérée comme plus « partielle » lorsqu'ils sont à la maison. Bien qu'elle ne soit pas nécessaire aux rapprochements, la consommation d'alcool permet ce voyage en dehors de la vie de tous les jours, par exemple, lorsqu'ils partagent une bouteille de vin la fin de semaine.

4.1.2.9 La consommation de drogues et d'alcool tient un rôle différent dans l'expérience de l'intimité en fonction du partenaire amoureux fréquenté, pouvant favoriser ou limiter les rapprochements sexuels.

On note une différence notable entre le rôle que joue l'alcool dans la façon qu'a Benoit de vivre l'intimité selon les partenaires qu'il a fréquentés. Sa consommation d'alcool a souvent été modulée par celle du conjoint, généralement à la hausse. Jadis, l'intimité sexuelle était conditionnelle à une consommation abusive d'alcool en couple. Il arrivait que les rapports sexuels soient plus satisfaisants par leur intensité, mais également que son désir s'évanouisse en raison du degré trop élevé d'intoxication du partenaire, ce qui le rebutait. Aujourd'hui, l'alcool amène systématiquement un rapprochement, soit-il émotionnel, physique ou sexuel, mais celui-ci est aussi possible en étant sobre. Outre l'alcool, il lui est arrivé d'endosser le rôle de pourvoyeur de cannabis pour nourrir une relation avec un partenaire sexuel occasionnel qui en consommait.

4.1.2.10 La consommation de drogues et d'alcool peut s'inscrire dans les rituels associés à l'expérience de l'intimité dans le couple par ce qu'elle représente plutôt que par l'effet de la substance, en venant moduler les échanges et la sexualité.

Partager une bouteille de vin en couple représente, chez ce participant, un rituel qui permet de donner un ton romantique à une soirée. Il aime, avec son copain, découvrir et déguster les vins. Ces derniers effectuent leurs achats d'alcool en prévision des moments qu'ils prévoient être appelés à vivre en ensemble ou avec des amis. Il expose une nuance quant aux rôles que jouera un type d'alcool en particulier ou la qualité d'un alcool, qui se destinera à des événements différant en importance ou en signification. L'introduction de la notion de rituel est spécifique à sa relation actuelle,

où l'appréciation qualitative du produit est aussi importante que son effet dans sa fonction de rapprocher les partenaires, alors qu'autrefois, la consommation d'alcool était le but en soi, ou un levier pour passer à l'acte sexuel.

4.1.2.11 Il existe une limite à ne pas dépasser quant à la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité, surtout sexuelle, sans quoi une dépendance est à craindre.

Benoit s'est déjà inquiété d'avoir dépassé une limite qu'il s'imposait quant à l'idée qu'il se faisait d'une consommation acceptable d'alcool et de sexe. Il admet avoir eu besoin d'éprouver l'impression d'avoir « touché le fond », se retrouvant dans une situation gênante. À l'époque, il décrit son désir sexuel comme ayant été tel qu'il était prêt à rencontrer le plus rapidement possible (dans des saunas, par exemple), acceptant parfois de le faire dans des contextes plus ou moins sécuritaires. Ces plans sexe avaient lieu lorsqu'il avait bu, ou le lendemain d'une soirée bien arrosée. Craignant d'être devenu dépendant du sexe et de l'alcool, il a accepté de remettre en question son style de vie. S'est alors opérée une période de transition où il a appris à tolérer l'urgence de la satisfaction de son désir sexuel et exploré d'autres façons de rencontrer des hommes, en passant par des sites de rencontre Internet. C'est d'ailleurs là où il a rencontré son conjoint actuel.

4.1.2.12 La consommation de drogues et d'alcool a accompagné une quête d'identité avant d'arriver à une intégration sereine de celle-ci et de permettre de vivre l'expérience de l'intimité tout en se sentant en sécurité avec l'autre.

L'alcool et le cannabis (dans une moindre mesure) sont associés, chez Benoit, à des représentations de lui-même et de l'intimité ayant évolué dans le temps. Ces substances ont accompagné une exploration de la sexualité dans les saunas ou dans des relations éphémères, alors qu'il se trouvait, dit-il, dans une quête identitaire, et ne savait pas ce qu'il recherchait en matière d'intimité. Cette ambivalence face à l'engagement se manifestait par le choix d'hommes clairement indisponibles ou dans de contextes anonymes. Il voit aujourd'hui d'un œil différent ces rencontres souvent faites sous l'influence de psychotropes, comme appartenant à un autre temps de sa vie, puisqu'il entretient une relation amoureuse avec un conjoint en qui il a confiance, avec qui il se projette dans l'avenir et qui comble plus que des besoins d'intimité sexuelle urgents, mais aussi émotionnels et intellectuels, bien qu'il ait initialement craint que ce dernier ne porte un regard négatif sur lui.

4.1.3 Structure relative : Christophe

Quatorze thèmes sont ressortis de l'analyse de l'entrevue avec le troisième participant :

4.1.3.1 Le lien entre la consommation de drogues et d'alcool et l'expérience de l'intimité relève d'un stéréotype répandu par rapport au style de vie des hommes gays du Village et il est frustrant de s'y retrouver soi-même fréquemment associé.

Christophe n'apprécie pas le stéréotype répandu comme quoi le style de vie des hommes gays impliquerait nécessairement une consommation abusive de drogue et d'alcool et une promiscuité sexuelle. Il n'aime pas s'y retrouver associé et peine à expliquer à son entourage qu'il est possible de mener différemment sa vie en tant

qu'un homme gay, même s'il adopte effectivement ces comportements jugés stéréotypés. Les autres porteraient, à son avis, un regard défavorable sur ce style de vie qu'ils supposent à tous les hommes gays, malgré une diversité de moyens d'expression de leur sexualité. Il importe de lutter contre ses propres préjugés et ceux perpétués socialement, puisque cette étiquette peut faire en sorte de ne pas être pris au sérieux. Selon lui, les hommes gays sont confrontés aux mêmes choix que le restant de la population devant la sexualité et la consommation : la différence inférée par les préjugés n'existe pas. Il est donc possible pour un homme gay de faire des choix sains et réfléchis en ce qui concerne ces deux dimensions.

4.1.3.2 Le lien entre la consommation de drogues et d'alcool et l'expérience de l'intimité relève d'un stéréotype répandu par rapport au style de vie des hommes gays du Village dans lequel on peut se reconnaître et auquel il est possible de s'identifier.

Christophe reconnaît d'autre part qu'il est possible de s'identifier au même stéréotype qu'il dénonce. Sa façon de vivre son intimité, particulièrement sa sexualité, et ses habitudes par rapport à la drogue et à l'alcool rejoignent l'idée véhiculée comme quoi les hommes gays ont une vie sexuelle plus active que la moyenne des gens et consomment plus de psychotropes. Ainsi, il comprend qu'on l'associe souvent à un style de vie « cliché », souvent attribué aux « gays du Village ». C'est entre autres pourquoi il a souhaité participer au projet de recherche. Il convient que la consommation et la recherche active d'intimité sexuelle font partie de sa vie, mais n'est pas certain du lien qui les unit, même s'il constate que la première permet la seconde.

4.1.3.3 Le regard parfois méprisant perçu de l'environnement quant à la façon qu'il a d'organiser la consommation de drogues et d'alcool au sein de ses expériences intimes contraste de façon dissonante avec les perceptions qu'il entretient à cet égard, ce qui l'amène à se sentir jugé et incompris.

La façon dont ce jeune homme perçoit sa sexualité, ses relations intimes et l'usage de substances contraste grandement avec ce qu'on lui reflète et cela « l'exaspère ». De son côté, il se reconnaît une certaine naïveté, une grande curiosité et un intérêt à éprouver une variété de sensations intenses; le tout, au sein de relations multiples et éphémères. Il juge que l'expression claire et sans réserve de ses besoins personnels dans une relation témoigne d'une transparence essentielle, qui bien souvent lui occasionne des ruptures et des pertes. D'autre part, on lui reflète qu'il agit de façon égocentrique, hypocrite, superficielle, qu'il se soucie peu des sentiments des autres et qu'il est inapte à éprouver de l'amour. Il perçoit facilement cette désapprobation à son endroit dans le regard de l'entourage, duquel il affirme s'éloigner. Bien qu'il se dit à l'aise avec ses choix, il réitère à plusieurs reprises son souhait que la société en vienne à accepter les personnes qui ont une sexualité atypique et font l'usage de drogues. Il voudrait cesser d'avoir à constamment se justifier et voir s'inverser la perception qu'on a de lui.

4.1.3.4 Des liens noués dans un contexte de fête impliquant une consommation de drogues et d'alcool peuvent évoluer vers des relations intimes et sexuelles par la suite tout comme ils peuvent se limiter au simple contexte festif, ce qu'il vit avec naïveté et nonchalance, mais peut être interprété comme une rébellion face aux normes traditionnelles.

Des nouvelles rencontres faites sur le plan social, notamment lors de fêtes, mènent souvent à une intimité sexuelle plus ou moins durable. Ainsi, une rencontre d'un soir peut se limiter à passer la nuit avec un homme nouvellement rencontré ou évoluer vers une amitié plus profonde. Il distingue, en ce sens, des amitiés profondes où existe un lien de confiance, des amitiés dites « de party ». Son grand intérêt pour les relations interpersonnelles l'amène à rencontrer une multitude de gens et avoir plusieurs partenaires sexuels, ce qui est interprété par d'autres comme de la naïveté, à son grand désarroi. Il se surprend parfois à constater qu'un partenaire d'un soir n'accorde pas la même importance que lui à leur relation et ne souhaite pas le revoir, mais dit ne pas se sentir triste pour autant, au contraire, plutôt optimiste. Depuis l'adolescence, il accorde beaucoup d'importance à des rencontres faites dans un contexte festif, à des hommes avec qui il a vécu de nouvelles expériences sexuelles ou expérimenté certains types de drogues, appréciant la découverte de nouveauté.

4.1.3.5 La consommation de drogues et d'alcool est souhaitable et apporte plusieurs bénéfices dans l'expérience faite de l'intimité sexuelle tant et aussi longtemps qu'on agit de façon responsable à l'intérieur de limites et d'un consentement réciproque.

Aux dires du participant, cumuler les expériences sexuelles tout en faisant usage de drogues et d'alcool ne relève pas de l'irresponsabilité, lorsque chacune des parties accepte de « s'utiliser » mutuellement. Ce contexte liant consommation et intimité doit demeurer sain, respectueux et être géré de façon à s'assurer du consentement des partenaires, et dans le souci de leur intégrité physique et mentale. La santé sexuelle doit demeurer centrale, même lorsqu'il est intoxiqué. L'état d'enivrement peut alors permettre de vivre des sensations auxquelles il n'aurait pas accès sobre, et jadis, a pu faciliter la rencontre avec des hommes alors qu'il était trop gêné. Bien que la plupart de ses relations intimes se déroulent dans un état d'intoxication, il assure le faire

parce qu'il en a envie et conçoit conserver un contrôle sur sa consommation, même s'il se sait à risque de développer une toxicomanie. C'est surtout, dit-il, aux relations interpersonnelles qu'il est dépendant.

4.1.3.6 La crédibilité et la réputation personnelle/professionnelle sont tributaires du jugement extérieur au cercle d'amis proches quant à l'agencement de la consommation de psychotropes et de son expérience de l'intimité et doivent constamment être protégées contre les atteintes potentielles qu'on pourrait y porter.

Pour Christophe, l'alliage entre sexualité et usage de psychotropes peut mettre en péril sa réputation et sa crédibilité, s'il est connu de certaines personnes, notamment dans la sphère professionnelle, mais aussi auprès d'amis et proches. Son excentricité vestimentaire pourrait trahir un mode de vie festif qu'il craint qu'on ne critique. On pourrait alors accorder moins de crédit à ses aptitudes et compétences au travail et ne considérer que l'aspect marginal ou atypique de sa vie personnelle. Il souhaite voir les choses changer, puisqu'il arrive mal à jauger ce qui est admissible de dévoiler quant à la consommation de drogues et d'alcool et la promiscuité sexuelle, en dehors des sphères où elle est attendue ou encouragée.

4.1.3.7 La consommation de drogues et d'alcool est liée à un contexte nocturne éclaté et ludique tantôt analogue, tantôt disjoint du monde du travail et des études, associé à un contexte diurne sérieux.

La consommation de drogue et d'alcool et la promiscuité sexuelle revêtent, chez Christophe, un sens différent dépendamment du moment de la journée. Il a une vie nocturne active, qu'il qualifie « d'hédoniste », que d'aucuns jugeraient superficielle,

mais à laquelle il accorde une importance et un intérêt équivalent à des échanges intellectuellement stimulants en milieu professionnel durant la journée. Idéalement, il souhaiterait pouvoir afficher l'une comme l'autre, dans un contexte comme dans l'autre, sans avoir à se censurer. C'est d'ailleurs ce qu'il fait parfois, le jour, au risque de se voir privé d'avancement au travail en raison d'un dévoilement que l'employeur pourrait juger inapproprié.

4.1.3.8 La consommation de drogues et d'alcool s'inscrit dans un style de vie polyamoureux redéfinissant une intimité traditionnellement exclusive en des intimités multiples, mais respectueuses avec divers partenaires et pouvant être source de malentendus.

La consommation de drogues et d'alcool, pour Monsieur, s'inscrit dans une intimité « polyamoureuse », mais ne l'accompagne pas obligatoirement, contrairement, croit-il, à ce qu'une majorité de personnes monogames le pense. En ce qui le concerne, la consommation permet toutefois le maintien de son style de vie actuel, impliquant ce qu'il nomme « l'hypersexualité ». En relation, la revendication d'une identité polyamoureuse devrait, à son avis, lui permettre d'assouvir ses besoins intimes et sexuels sans se heurter à l'intolérance et à la jalousie de ses partenaires. Il s'y heurte toutefois fréquemment, notamment lorsqu'il fréquente un homme et participe parallèlement à des « sex parties » où il est le plus souvent sous l'influence de psychotropes.

4.1.3.9 La consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité s'explique par un désir toujours renouvelé de découvrir et d'expérimenter des sensations et perceptions intenses au sein de relations interpersonnelles afin d'en tirer

des apprentissages nourrissants, rendant l'intimité sexuelle comparable à une substance consommée pour son effet.

La consommation de drogues et d'alcool, comme les expériences sexuelles multiples, témoigneraient d'un désir de nourrir un apprentissage par l'expérimentation de sensations nouvelles et inconnues. Cette recherche d'activités multiples avec peu d'engagement est un investissement coûteux en énergie, mais Christophe ne voudrait pas mourir en étant passé à côté de quelque chose d'important. Dans ce cadre, les relations intimes sont consommées, expérimentées, telle une substance, pour le « trip » qu'elles peuvent offrir. Dans un cas comme dans l'autre, il s'assure de s'entourer d'un filet de sécurité, composé d'amis, dans l'éventualité où le « trip » tournerait mal.

4.1.3.10 La consommation de drogues et d'alcool et les rencontres intimes relèvent d'une spontanéité sur laquelle il ne considère pas exercer de contrôle rationnel.

Christophe a pris conscience à travers le temps que sa vie intime repose sur une inclination naturelle et non sur des choix réfléchis. Le même constat s'applique à la façon dont il a de parler naïvement de sa consommation et de ses expériences sexuelles autour de lui, sans filtres. Cette spontanéité impulsive n'est un problème, selon lui, qu'en raison d'un manque d'acceptation sociale, qui, si elle évoluait, le rendrait plus confortable à se présenter tel qu'il est dans le style qui lui est propre.

4.1.3.11 La consommation de drogues et d'alcool, même si elle facilite son style de vie, affecte peu ou pas l'expérience faite de l'intimité, pas plus que sa vie en général, puisqu'il accepte les renoncements qu'elle amène.

La consommation n'a aucun impact sur sa vie en général, affirme ce participant, donc n'en a pas sur l'expérience faite de l'intimité. Bien que sa consommation quotidienne d'alcool représente sa dépense la plus importante après le paiement de son loyer et qu'elle le prive de s'adonner à certaines activités, il ne considère pas cela comme un problème. Il nie en fait qu'elle ait des conséquences tant positives que négatives sur ses performances dans les relations d'intimité, d'amitié, de travail ou à l'école. Paradoxalement, il n'est pas prêt à s'en défaire puisque les gains qu'elle apporte sont trop importants à ses yeux.

4.1.3.12 La consommation de drogues et d'alcool s'inscrit dans l'expérience de relations intimes brèves et pauvres en affect en raison d'une perception différente de la notion d'engagement émotionnel réciproque, étant donnée la fragilité d'une identité récemment définie.

La consommation de psychotropes intervient dans un contexte où Christophe se sent incompris et jugé inapte à ressentir de l'amour. Il associe le fait de maintenir des choix qui le confortent dans une identité récemment consolidée au peu d'émotions ressenties dans des relations intimes désengagées. Les émotions menacent sa vision de ce que devrait être le rapport à l'autre. Bien qu'on lui reflète le côté dysfonctionnel de ses rapports intimes, il préfère les maintenir tels quels, constatant l'anxiété et la dépression chez les gens en couple qui l'entourent. Il insiste sur l'importance pour lui de dissocier l'intimité sexuelle d'une intimité plus émotionnelle, car il se retrouve autrement confus et ne sait pas comment agir.

4.1.3.13 La consommation de drogues et d'alcool est apparue à l'adolescence, au cours d'un développement partant d'une image qu'il souhaitait projeter pour se

conformer aux attentes de l'entourage et être accepté vers une identité et des intimités jugées plus authentiques.

La consommation de drogues et d'alcool est apparue dans la vie de l'interviewé à l'adolescence, époque où il s'efforçait de se conformer aux attentes qu'il croyait que l'entourage avait à son endroit en termes de façon de se comporter en amour. C'est au début de l'âge adulte qu'il rencontre ses gens qui partagent sa vision de l'intimité et qu'il commence à se définir par la positive, plutôt que par ce qu'il sait ne pas être. Ce qu'il désirait et ressentait était enfin légitimé. Aujourd'hui, il considère que les choix qu'il fait concernant le sexe et la communication sont respectueux, bien qu'il ait longtemps cru le contraire. Il apprécie le fait de développer différents pans de sa personnalité auprès de différentes personnes et ne croit pas trouver quoi que ce soit de comparable auprès d'un seul homme. Il reconnaît que la consommation a pu faciliter ce processus et le mener où il se trouve maintenant, mais insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas de l'unique facteur.

4.1.3.14 La consommation de drogues et d'alcool l'a aidé à calmer une anxiété ressentie devant les expériences d'intimité nouvelles et lui a permis de les affronter.

C'est la consommation d'alcool et de drogues qui aurait introduit Christophe à son premier amour, ses premiers amours d'un soir, ses premiers « sex partys » et au milieu nudiste. Elle lui a offert le courage nécessaire, par le passé, pour affronter des situations d'intimité qu'il redoutait. C'est pourquoi aujourd'hui il est ambivalent à l'idée d'y renoncer et se demande s'il pourrait maintenir, sobre, son style de vie actuel. Même si la consommation n'est pas le seul facteur en jeu, il considère qu'elle a contribué au développement de son identité en l'apaisant lorsqu'il devait faire face à des défis nouveaux. Il avait ainsi un plus grand contrôle sur la gestion de ses

émotions. Aujourd'hui, il choisit la classe de substance qu'il veut prendre en fonction de son humeur du moment, de la situation ou des gens avec qui il se retrouve.

4.1.4 Structure relative : Denis

Treize thèmes sont ressortis de l'analyse de l'entrevue avec le quatrième participant :

4.1.4.1 La consommation de drogues et d'alcool possède, à différents temps de la vie, une influence déterminante sur le désir, la qualité de l'expérience faite de l'intimité et les sensations qui y sont associées, le poussant à rechercher l'intensité, parfois le risque.

Denis a tôt voulu expérimenter avec un grand nombre de psychotropes. Depuis l'âge de quinze ans, il remarque une gradation dans les classes de substance consommées. D'abord attiré par les femmes et les hommes, il pense que l'effet des drogues (entre autres) a pu stimuler son désir pour les femmes, mais aussi le diminuer après un certain temps. Aujourd'hui principalement attiré par les hommes, il constate cette même perte de désir sexuel depuis qu'il a cessé de fumer du cannabis. Il recherchait, dans le cannabis, une intensité sexuelle dont il peine à faire le deuil. Cette quête d'intensité l'a d'ailleurs mené à prendre les risques nécessaires pour l'obtenir, soit en acceptant des rencontres dans des contextes atypiques, par exemple. Depuis, l'intimité sexuelle est, à ses dires, parfois décevante avec les partenaires fréquentés depuis son abstinence, limitant parfois même la capacité à atteindre l'orgasme.

4.1.4.2 Les drogues et l'alcool représentent un objet de dépendance au même titre que la sexualité/intimité sexuelle et peuvent soulager la douleur liée au manque et à la séparation, tout comme elles peuvent l'entretenir.

Lors de sa dernière relation amoureuse, Denis considère qu'il partageait peu d'intérêts communs avec son conjoint. Cette union lui a fait vivre beaucoup d'insécurité, s'accompagnant de sentiments pénibles et désagréables. Il a souvent craint que son partenaire ne lui préfère quelqu'un d'autre, puisque peu de choses les rapprochaient. Ainsi, la consommation de drogues et d'alcool lui procurait ce sentiment d'une grande proximité, de « fusion », dit-il. C'est cette consommation en couple qui facilitait, la plupart du temps, une intimité sexuelle vécue comme intense et qu'il appréciait. Après la rupture, il s'est accroché à des occasions de consommer et d'avoir des rapports sexuels avec son ex, même s'il n'y avait plus, dans les faits, de relation de couple à proprement parler. Si, au départ, la consommation et le sexe permettaient de fuir les émotions difficiles, il croit qu'elles ont été entretenues par les mêmes canaux par la suite, parlant d'une dépendance tant à la substance qu'à une intimité strictement sexuelle, en le maintenant dans un état d'attente qui ne lui permettait pas de passer à autre chose.

4.1.4.3 La consommation de drogues et d'alcool est nécessaire afin de pouvoir jouer avec des écrits traitant de l'intimité et avec une écriture vécue comme une expérience intime en soi, analogue à la rencontre amoureuse, tantôt libératrice, souvent pénible.

Denis est auteur et blogueur. La consommation de cannabis et d'alcool joue un rôle important dans son écriture, qui traite généralement des relations intimes. L'écriture, en tant que telle, est aussi considérée comme une expérience intime. Il rapporte vivre celle-ci de façon similaire à ses relations amoureuses passées : une expérience libératrice, mais tout aussi souffrante. Il s'explique le lien fait entre la consommation et l'écriture comme une sorte d'image idéalisée de l'écrivain enivré, l'artiste un peu bohème. Il parle toutefois surtout de son incapacité à le faire sobre. Il évoque avec une certaine crainte l'idée seule d'écrire lorsqu'il est à jeun, la peur que l'imagination

et la créativité ne viennent pas. Le rôle commun de l'alcool ou du cannabis, en amour ou en création, est selon lui la facilitation que les effets des substances amènent dans la rencontre de l'autre ou d'un récit. Bien que cette écriture enivrée au sujet de ses relations intimes passées lui procure un effet « thérapeutique », il en parle aussi comme d'une expérience « torturante » et croit qu'elle a pu faire en sorte qu'il se maintienne dans un état de détresse lié aux peines d'amour passées.

4.1.4.4 La consommation de drogues et d'alcool, à l'instar de l'expérience de l'intimité, peut être vécue comme un *trip*, marqué par un apogée suivi d'une inévitable redescende vers un engagement partiel.

Denis évoque une équation entre le « trip » que représente la prise d'alcool et de drogue et différentes expériences d'intimité sexuelle, aussi considérées comme des « trips ». De façon analogue, l'expérience d'être intoxiqué ou d'être grisé par une relation spéciale, teintée d'intensité, lui procure un sentiment d'évasion du réel. C'est une façon d'être ailleurs que face à quelque chose qui peut l'intimider : l'engagement. À travers son développement, il rapporte avoir eu des « trips » avec des femmes et avec des hommes, le « trip ultime » ayant été la formation d'un couple bisexuel. Lors de sa dernière relation de couple, il admet avoir consommé sur une base quotidienne avec son copain, sauf les moments où ils étaient en voyage et que cela ne leur était pas accessible. Après la fin de la relation, il dit s'être contenté d'escapades sexuelles occasionnelles en dehors d'une intimité plus globale, par crainte de tout perdre s'il osait demander plus. À regret, il constate que les « trips » qu'il a eus avec de nouveaux partenaires sont moins intenses depuis qu'il ne fume plus de cannabis.

4.1.4.5 La consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité accompagnée des périodes de la vie marquées par l'ambivalence et la transition entourant la sexualité.

À partir de l'adolescence, Denis a traversé une période où il était ambivalent et confus par rapport à son orientation sexuelle. C'est à ce même moment qu'il a commencé à expérimenter avec différentes substances psychoactives. Il commence, au début de l'âge adulte à fréquenter les bars et les « after-hours ». Son orientation sexuelle se précise : il préfère les hommes. Il rencontre un amoureux, avec qui il consomme différentes drogues quotidiennement. C'est le premier copain qu'il présente à sa famille. Il pense que la consommation de drogues a pu jouer un rôle dans le développement d'une orientation sexuelle plus affirmée. Il parle également d'une gestion de l'ambivalence au sein d'une seule relation, quand il oscillait entre le désir et le manque vis-à-vis son ex-conjoint.

4.1.4.6 Le lieu, le contexte social et relationnel dans lesquels il se trouve modulent la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité en fonction de la perception du regard que l'on porte sur lui.

Le contexte dans lequel ce participant se retrouve socialement, dit-il, a un impact sur le choix de la catégorie de substance qui sera consommée. Ainsi, dans sa dernière relation de couple, le partenaire de l'époque avait une facilité à se procurer des médicaments psychotropes, qu'ils prenaient alors ensemble, le soir. Concernant l'alcool, il préfère boire seul, accompagnant son écriture d'une bouteille de vin. La consommation d'alcool chez lui, dans la solitude, est privilégiée sur les sorties dans les bars. S'il est trop ivre, il peut alors simplement aller se coucher, alors qu'il doit contrôler son comportement et la quantité bue s'il est en public. Il s'épargne aussi le

regard réprobateur qu'on pourrait poser sur lui. Il reconnaît qu'il s'agit toutefois d'une stratégie dangereuse qui le met à risque de développer une dépendance.

4.1.4.7 La consommation de drogues et d'alcool et l'expérience de l'intimité strictement sexuelle permettent d'éviter des émotions pénibles inhérentes à la rencontre difficile avec un partenaire amoureux.

La drogue et l'alcool permettent de ne pas faire face à des émotions pénibles lorsque Denis est en couple. Devant les conflits, il devient plus facile de consommer ensemble et d'oublier, le temps d'un rapprochement sexuel, leur différend. Le retour à la réalité est toutefois difficile, puisque le conflit préexistant est toujours présent et paraît plus important, exacerbant l'irritation initiale. La rupture est devenue inévitable à un certain moment, puisque la seule solution que les deux amants contemplaient dans l'espoir d'une résolution des conflits était que des antidépresseurs aident l'un des deux à avoir des humeurs plus stables : il avait l'impression que l'autre était plus calme lorsqu'il avait consommé. Il lie cette dynamique de consommation à sa dernière relation en particulier, assurant qu'il lui arrive de rencontrer des hommes tout en étant sobre. Il dira toutefois craindre de n'avoir à se soumettre au désir d'un amant lorsqu'il est à jeûn. Concernant son écriture au sujet des relations amoureuses, il voit la prise d'alcool comme un élément ludique lui permettant de faire face à ce qu'il associe à de la « torture ».

4.1.4.8 La consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité peut perturber durablement l'harmonie au sein du couple et l'humeur des partenaires.

Par le passé, la consommation a pu, chez Denis, contribuer à une baisse du désir sexuel qu'il éprouvait pour les femmes. Il remarque aussi que celle-ci a pu avoir un

effet perturbateur sur sa dernière relation de couple avec un homme. C'est dans l'après-coup qu'il a pris conscience que les sautes d'humeur de son copain d'alors avaient peut-être plus à voir aux drogues qu'ils prenaient ensemble qu'à des éléments de personnalité. Il remarque que les conflits se sont également aggravés lorsque son ex a commencé à prendre une médication antidépressive. Après la rupture, la poursuite de la consommation a, dit-il, prolongé la souffrance, puisque le sentiment de « fusion sexuelle » qu'il ressentait lorsqu'intoxiqué le maintenait dans une relation où il était blessé à répétition.

4.1.4.9 La consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité renforce le sentiment amoureux évanescent, ce qui favorise des rapprochements qui autrement peuvent s'avérer effrayants.

La consommation de cannabis et d'alcool a pu servir, jadis, à donner à Monsieur l'impression d'être plus amoureux qu'il ne l'était en réalité, amenant un désir accru de rapprochements physiques et d'harmonie. Même si les moments d'intimité harmonieux étaient parfois possibles lorsque sobres, ils l'étaient davantage lorsqu'ils s'enivraient en couple. Cette même consommation a aussi pu raviver un désir qui n'était plus après la rupture. Il ressent moins le besoin de prendre différentes drogues depuis qu'il est célibataire, se contentant de l'alcool.

4.1.4.10 La consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité influence et est influencée en retour par les rôles revêtus par chaque partenaire de la relation, pouvant tantôt soulager un sentiment d'impuissance face à la vie, tantôt susciter l'irritation par un sentiment de rivalité et de soumission.

Denis réalise aujourd'hui que les conflits qu'il s'est efforcé de fuir dans la consommation dans sa dernière relation s'organisaient généralement autour de l'impression d'avoir à endosser un rôle de mère devant un conjoint jugé immature face aux tâches quotidiennes. Pour rééquilibrer les rôles, ils se retrouvaient à se réfugier tous deux dans la passivité d'une consommation abusive de cannabis. Il préférerait vivre une relation plus égalitaire avec un éventuel nouveau partenaire, quelqu'un qui l'amènerait à s'activer dans des projets et à se dépasser, mais cette quête est jusqu'ici décevante et frustrante, puisqu'il perçoit beaucoup d'hypocrisie chez les hommes rencontrés. Il dit néanmoins conserver un certain optimisme vis-à-vis l'idée de trouver un jour une intimité dissociée de la consommation.

4.1.4.11 La relation au corps et au mouvement oriente des choix faits quant à la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité.

Le quatrième participant entretient depuis l'adolescence un rapport au corps conflictuel, marqué par des périodes de restriction alimentaire, à un temps où il voulait séduire un camarade de classe. Il éprouvait alors de la honte et souhaitait se voir plus positivement dans le regard de l'autre. La consommation de drogue et d'alcool a pu servir à tolérer la honte de son corps dans des relations intimes où il vivait mal sa différence. La consommation contemporaine de cannabis et d'alcool l'a mené à prendre du poids, ce qui pourrait être un incitatif à en diminuer la quantité et la fréquence.

4.1.4.12 Un deuil doit être complété d'un temps où l'expérience de l'intimité se vivait sous l'influence d'une consommation de drogues et d'alcool, ce qui impose le défi de résister à la tentation de nier la perte par un retour à la consommation.

Denis exprime une ambivalence face à l'arrêt de la consommation. Il veut d'une part briser un cercle vicieux, affirme-t-il, tout en maintenant une habitude qui lui plaît : le geste de boire de l'alcool. Il craint, en fait, de ne pas trouver un substitut ou un placebo à la place qu'occupe l'alcool et qu'a occupée le cannabis dans sa vie. Il considère l'alcool comme une protection contre la rechute dans le cannabis, trouvant que l'arrêt de cette dernière substance et la diminution des rencontres sexuelles représentent déjà des sacrifices pénibles. Même s'il constate qu'il peut aujourd'hui faire des rencontres intimes tout en étant sobre, l'intensité de cette intimité sous influence lui manque et il peine à en faire le deuil. Il a d'ailleurs eu besoin d'écrire crûment au sujet d'une relation amoureuse marquée par le sexe et la consommation pour en accepter la fin.

4.1.4.13 Un récit fictif non censuré a été nécessaire pour réinventer l'histoire réelle d'une expérience de l'intimité teintée par la consommation de drogues et d'alcool avec un ex-conjoint pour ainsi accepter la fin de la relation et passer à autre chose, peu importe les réactions de ce dernier ou des lecteurs éventuels.

.

Denis considère l'écriture dans un état d'enivrement alcoolique comme ayant servi de thérapie à une peine d'amour souffrante. Il s'agit, à ses dires, d'une écriture personnelle, destinée à personne, sinon un public général. Selon lui, la consommation de drogues et d'alcool dans une relation amoureuse ne touche pas que les hommes gays et c'est pourquoi il souhaite s'adresser à un lectorat varié. Après sa dernière rupture amoureuse, il a ressenti le besoin de réécrire la réalité pour la rendre plus acceptable. Il éprouvait aussi le besoin de raconter sa «descente aux enfers» dans la drogue après la séparation. Il assure ne pas avoir voulu susciter de réaction particulière chez son ex, mais sait pertinemment que ce dernier sera irrité s'il lit son

roman. L'écriture fut « torturante », mais sa complétion fut une rémission : il est moins enragé et plus serein.

4.1.5 Structure relative : Étienne

Douze thèmes sont ressortis de l'analyse de l'entrevue avec le dernier participant :

4.1.5.1 La consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité est représentative d'un style de vie commun à plusieurs hommes gays et auquel il s'identifie, tant dans le Village qu'à l'extérieur.

Selon Étienne, plusieurs hommes gays, par leur style de vie, en viennent à jumeler la consommation de drogues et d'alcool à leur expérience intime, tant dans le Village qu'à l'extérieur. Il s'identifie à ce style de vie, qu'il juge typique d'un jeune homme scolarisé et issu d'un milieu socioéconomique aisé et aimant consommer des drogues de façon récréative. Même s'il se sent à l'aise de sortir où il le souhaite, il remarque que le Village apporte un sentiment de sécurité à d'autres hommes qu'il connaît.

4.1.5.2 La consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité est généralement associée à un contexte social festif orientant le choix de la substance consommée.

La consommation d'alcool et de drogues, en ce qui concerne Étienne, a généralement lieu avec des amis, dans un contexte social et festif. Cette consommation tend à s'intensifier lorsqu'il est en couple, particulièrement en ce qui concerne les

stimulants. C'est d'ailleurs ce côté sociable et enclin à la fête qui l'avait charmé chez son ex. Tous deux avaient un intérêt pour les sorties et les événements où il est possible de boire, ce qui favorisait les ébats sexuels par la suite. Ils consommaient du cannabis quotidiennement, abusaient régulièrement de l'alcool, mais réservaient les stimulants (ecstasy, cocaïne, speed) pour obtenir l'énergie suffisante pour aller danser. Même si ces drogues sont facilement accessibles dans le Village, il assure que ce n'est pas ce qui déterminait le choix du lieu de leurs sorties. Ils voulaient surtout être sur la même longueur d'onde que le reste du groupe qui les accompagnait.

4.1.5.3 La fréquence de la consommation de drogues et d'alcool s'est intensifiée pendant sa dernière relation de couple, accompagnant/facilitant l'expérience de l'intimité entre partenaires.

Étienne déclare qu'il prenait déjà régulièrement du cannabis et de l'alcool lorsqu'il était célibataire. Lorsqu'il s'est mis en couple avec son ex, sa consommation d'alcool a augmenté et la consommation d'autres drogues, comme les stimulants a augmenté en fréquence et en intensité. Il nomme d'une part les occasions répétées de faire la fête, mais aussi des rapprochements sexuels favorisés par la prise d'ecstasy. L'usage de cette drogue demeurait toutefois modéré. Il considérait ces occasions comme des «gâteries», contrairement à l'alcool ou au cannabis. Maintenant qu'il est à nouveau célibataire, il remarque que sa consommation d'alcool et de drogues est revenue à un niveau comparable à ce qu'il était avant qu'il ne soit en couple.

4.1.5.4 Le sens et le regard différent que chaque partenaire et leurs amis respectifs accordaient à la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité lorsqu'il était en couple ont influencé les sentiments éprouvés à l'égard du partenaire et contribué à la rupture.

Lorsqu'ils étaient en couple, Étienne et son ex-copain évoluaient au sein d'un groupe d'amis communs, qui, selon lui, étaient impressionnés par la popularité et la réussite du couple. Souvent, les rassemblements entre amis prenaient l'allure d'un spectacle grandiose, l'ex en question associant notamment la cocaïne au vécu des stars américaines, recherchant un côté glamour, dans le but de paraître « tendance ». Étienne, quant à lui, adhérait de moins en moins à cette image au fil du temps, jusqu'à ce qu'une division s'opère au sein du groupe d'amis et qu'il rejoigne le camp de ceux qui voulaient s'amuser sans se donner en spectacle. Pour lui, c'est le plaisir qui prime sur le spectacle. Ces regards divergents sur la consommation ont contribué à l'éclatement du couple, alors qu'il en est venu, dit-il, à détester son copain. Aujourd'hui, il dit ne pas souffrir de cette rupture et il maintient une consommation de cannabis, car il sait que ses amis posent un regard approbateur sur celle-ci et en fument également.

4.1.5.5 La consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité intensifie le désir amoureux, favorise les rapprochements et la satisfaction de l'intimité sexuelle entre les partenaires.

Étienne nous informe que, si la consommation de drogues et d'alcool favorise le passage vers les ébats sexuels en couple et l'intimité érotique, elle exacerbe aussi le sentiment amoureux et la communication entre les partenaires. Ils peuvent, par exemple, avoir envie de témoigner de leur amour devant des amis. Les effets de la substance ont un impact sur le désir éprouvé pour le partenaire et rendent plus affectueux. Concernant les relations sexuelles comme telles, elles apparaissent comme plus satisfaisantes.

4.1.5.6 La consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité peut représenter une quête pour des effets particuliers liés à la substance sans toutefois éprouver de sentiment de manque lorsqu'elle n'est pas accessible.

Le participant nie avoir ressenti un manque lorsqu'il ne consommait pas de stimulants ou que ceux-ci ne lui étaient pas accessibles. Ces substances étaient généralement prises lorsqu'il était déjà enivré par l'alcool, pour stimuler le désir envers le partenaire, notamment. Il lui est arrivé toutefois de fumer du cannabis pour contrebalancer les effets indésirables des stimulants, comme l'insomnie.

4.1.5.7 La consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité peut générer des sentiments négatifs au sein du couple lorsque les partenaires ne consomment pas ensemble.

Bien qu'Étienne ne recense que peu d'impacts négatifs de la consommation sur l'expérience de l'intimité, il est arrivé que l'un des partenaires éprouve de la jalousie lorsque l'un prenait une substance et pas l'autre lors d'une soirée, ou lorsque l'un d'eux restait sobre à la maison et que l'autre sortait faire la fête. Il compare cet état de fait à une situation où l'un d'eux irait avoir des relations sexuelles à l'extérieur, laissant son amoureux en solitaire, comme une sorte d'infidélité.

4.1.5.8 L'impression que le rôle lui revenait dans le couple d'organiser la fête où il y avait consommation de drogues et d'alcool a tôt fait de ne plus lui convenir et de l'irriter, nuisant tant à la qualité de l'expérience de l'intimité conjugale qu'à celle avec les amis.

Ce jeune homme affirme qu'il n'arrivait souvent pas à profiter des temps de fête passés avec son ex, puisqu'il s'est tôt senti investi du rôle d'organisateur de soirées flamboyantes. Il conçoit avoir hérité de la plupart des tâches entourant l'organisation des soirées avec les amis, pour s'assurer qu'elle serait à la hauteur des attentes de son copain. Même pendant la soirée, il déplore n'avoir pu profiter entièrement du moment et s'amuser autant qu'il ne l'aurait souhaité. Il trouvait, en ce sens, absurde de passer tout ce temps sur quelque chose qui importait aux yeux de son copain, mais pas aux siens. Il a néanmoins sacrifié son plaisir pour un rôle qui l'irritait. Cette tâche a pris, par moments, tellement de place, que le couple passait très peu de moments d'intimité ensemble, à la maison. Il s'est finalement rendu compte, après une phase de détachement, qu'il ne voulait pas de ce rôle, même si d'y renoncer revenait à rompre avec son copain.

4.1.5.9 La consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité peut aider ne pas ressentir les malaises et conflits dans la relation à l'autre, ou la peur de l'intimité à soi-même dans la solitude.

Étienne nie que la consommation de psychotropes ait eu des effets considérables sur son couple. D'autre part, il nomme l'attente déçue que ce même couple ait pu évoluer vers autre chose que ce qu'il a connu. Il admet avoir accepté pendant un temps une intimité qui se déployait uniquement en contexte de fête, donc sous l'influence de l'alcool et des drogues, puisque cette situation lui apparaissait comme préférable au célibat, à la solitude. Malgré tout, il considère que s'il avait passé plus de temps avec son ex que celui qu'ils partageaient à l'école et dans les fêtes, celui aurait nuit au couple. Il a fallu que son entourage l'aide à reconnaître que cette relation était devenue dysfonctionnelle pour qu'il conçoive qu'il était préférable d'y mettre fin.

4.1.5.10 L'intimité sexuelle en dehors d'une relation de couple peut se consommer abusivement tels les drogues ou l'alcool, ce qui est facilité par l'application virtuelle Grindr, moyen de rencontre qu'il préfère aux lieux de socialisation traditionnels.

Après la rupture amoureuse, Étienne rapporte avoir cumulé pendant une certaine période des relations éphémères. Ces rencontres étaient faites le plus souvent via une l'application virtuelle de rencontre Grindr. Il jugeait plus « facile » de rencontrer des hommes de cette manière, contrairement aux bars, aux cafés ou à son milieu de travail. À ce stade, les amies qui l'accompagnaient dans les clubs avaient changé leur style de vie et il se retrouvait seul. Grindr a pu procurer un sentiment analogue à celui des drogues et un potentiel d'addiction, certains de ses amis ayant recommandé qu'il s'en « désintoxique » : cela accaparait beaucoup de temps au travail et avec ses pairs. Il a depuis diminué la fréquence de son utilisation, avec le soutien de proches qui avaient déjà fait de même. D'un autre côté, il parle de sa relation à Grindr comme d'une « histoire d'amour passée », suggérant qu'elle ait pu prendre la place d'une relation amoureuse plus authentique, même si les rencontres qu'il y faisait menaient surtout à des plans sexe.

4.1.5.11 La consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité a compris une période d'addiction aux rencontres sexuelles faites via Grindr qui camouflait un désir non reconnu, mais souvent déçu de rencontrer un homme avec qui partager une relation d'intimité plus globale.

Monsieur reconnaît que pendant sa période de « dépendance » à Grindr, il recherchait une relation d'intimité à long terme, mais s'est souvent retrouvé déçu, car nombre d'hommes ayant recours à cette application cherchent à ses dires uniquement du sexe.

Il a graduellement pris conscience de ce qu'il cherchait réellement après une phase initiale de curiosité et d'exploration, puis d'un temps où il s'est contenté de ce qu'il pouvait trouver. Même s'il trouve gênant de l'admettre, il cherchait dès le départ une relation amoureuse, lorsqu'il y pense avec le recul. C'est d'ailleurs ce qu'il affirme vouloir trouver aujourd'hui : un amoureux avec qui partager une complicité, quelqu'un d'éduqué, travaillant et qui aime s'amuser (comprenant, entre autres, l'usage récréatif de drogues et d'alcool) comme lui.

4.1.5.12 L'idéal actuel serait d'aboutir à une relation où il est possible de vivre l'expérience d'une intimité avec un homme qui lui ressemble, qui ne le jugerait pas sur sa consommation de drogues et d'alcool et avec qui il aurait du plaisir.

Finalement, le participant assure que la période actuelle de célibat lui convient, puisqu'il peut fumer du cannabis quand il le souhaite, sans se sentir jugé. Lorsqu'il s' imagine être en couple avec un homme, il espère que celui-ci ne critique pas sa consommation de drogues et d'alcool, même s'il ne consomme pas lui-même. Il doute que cela puisse être le cas, puisqu'il recherche prioritairement un côté ludique dans une relation de couple, qui serait toutefois équilibré avec le sérieux du travail. Comme il aime toujours faire la fête, il lui apparaît comme assez improbable de se retrouver en couple avec quelqu'un d'abstinent.

4.3 Structure comparative

Les neuf thèmes suivants ont été retenus suite à l'analyse des structures relatives pour les cinq participants. Leur ordre d'apparition a été déterminé en fonction du nombre de participants y ayant référé, comme indiqué entre parenthèses, de même que par le

nombre d'énoncés y ayant été associés lors de la synthèse. Ainsi, la consommation de drogues et d'alcool joue les rôles suivants chez les jeunes hommes gays de notre étude :

4.2.1 Maintenir dans l'intimité l'influence d'une culture favorisant la consommation, provenant du contexte social festif dans lequel la relation a pris forme. (5/5)

Pour tous les participants, le contexte spécifique dans lequel ils consomment de l'alcool ou d'autres drogues aura un impact sur la rencontre intime ou sur l'expérience qu'ils feront de l'intimité en couple. Un contexte nocturne, de fête, en est souvent un qui favorisera et même encouragera l'enivrement, soit-il contrôlé ou abusif : les limites y sont moins rigides. La vie nocturne est d'ailleurs décrite comme opposée au sérieux de la vie quotidienne, de l'école, du travail. Dépendamment de l'endroit (party chez des amis, bar de quartier, club, *after-hours*) où ils se trouvent, le choix de la substance consommée variera. Les gens qui les accompagnent dans ces soirées peuvent également orienter ce choix : l'un voudra tantôt être sur la même longueur d'onde que les autres, l'autre voudra varier le lieu de sortie et ce qu'il consomme en fonction du type de rencontre intime qu'il recherche (plan sexe éphémère, relation amoureuse à plus long terme). La relation ayant pris source dans cet espace de consommation, les partenaires maintiendraient cette dynamique par la suite.

4.2.2 Un agent désinhibant et un facilitateur des rapprochements intimes, jusqu'à un certain point, face aux relations nouvelles et à la crainte de se dévoiler. (5/5)

Tous les participants à l'étude jugent que les rapprochements intimes, soient-ils strictement sexuels ou vécus au sein d'une relation de couple impliquant des dimensions plus larges et variées (intimité émotionnelle, intellectuelle) sont facilités par la consommation de drogues et d'alcool. Dans un contexte d'abus, l'inverse est également vrai : il peut s'agir là d'un frein aux rapprochements si l'un des partenaires est dans un état d'intoxication trop avancé, par exemple. Cela dit, cet effet de la consommation sur l'expérience intime est bénéfique et souhaitable, tant que les partenaires agissent de façon responsable. La satisfaction retirée des moments intimes passés ensemble est augmentée par l'état d'ivresse. Ils nous parlent alors de sensations ou d'orgasmes plus intenses, ou encore d'un sentiment amoureux exacerbé (qui peut, par moments, paraître évanescent), par rapport à ceux qu'ils vivent lorsqu'ils sont sobres. Certains s'expliquent la plus grande facilité à aller vers l'autre ou à être avec lui par les effets désinhibants de la substance qui permettent un dévoilement de soi authentique, nécessaire à l'intimité, tout en pouvant se révéler effrayant.

4.2.3 Une protection, un refuge, facilitant la transition vers l'acceptation et l'endossement d'une identité gaie à un moment où le jeune adulte se trouve en situation fragile face au regard des autres. (5/5)

Pour tous les participants de cette recherche, nous pouvons comprendre le rôle de la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité comme une protection liée aux efforts mis à développer une identité complète, claire et assumée.

La consommation de drogues et d'alcool peut jouer un rôle dans le développement, d'abord, de l'intimité à soi, accompagnant la définition de l'identité à partir de l'adolescence, avant même de considérer un engagement intime avec l'autre. Pour

plusieurs, le regard des proches sur leur style de vie et leur orientation sexuelle a pu être vécu comme menaçant, critique et désapprobateur. D'aucuns se sont efforcés de correspondre aux attentes qu'ils percevaient que l'entourage avait à leur endroit (être en couple, fréquenter quelqu'un du sexe opposé) pour se sentir acceptés et validés. La consommation a permis de rendre plus tolérable la blessure laissée par le sentiment d'incompréhension ou encore de fuir une représentation de soi (psychologique ou corporelle) indésirable et ainsi permettre d'expérimenter sur le plan amoureux en se sentant moins menacé.

D'autre part, le regard porté par un conjoint ou des amis sur la consommation peut mener quelqu'un à faire un usage de substances similaire pour maintenir un lien fragile, surtout lorsque la relation est brève.

4.2.4 Une façon d'expérimenter de nouvelles sensations, parfois sous l'influence du milieu ou du partenaire intime. (5/5)

Pour tous les participants de cette recherche, nous pouvons comprendre le rôle de la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité comme une sorte de rituel incluant le désir d'expérimenter de nouvelles sensations et des perceptions intenses au sein des expériences sexuelles.

Pour certains, la consommation en contexte de couple ou de recherche d'intimité est associée à la quête de sensations et d'effets liés aux caractéristiques spécifiques d'une classe de substances (stimulants, dépresseurs, perturbateurs, etc.) Par exemple, le caractère désinhibant de l'alcool peut rendre le dévoilement de soi plus facile et ainsi faciliter l'approche d'un partenaire potentiel dans un bar. Des molécules telles l'ecstasy vont en revanche offrir l'énergie nécessaire pour sortir danser pendant de

longues heures et augmenter le désir amoureux, rendre le toucher et l'orgasme plus intense.

L'effet recherché varie selon le contexte dans lequel la personne ou le couple se retrouve, ou selon les temps de la vie. Dans certains cercles où l'offre est abondante et variée, il peut devenir difficile de limiter l'envie d'expérimenter avec les drogues. Cela peut inciter à prendre plus de risques, par exemple, de rencontrer des partenaires inconnus dans des lieux peu sécuritaires.

En revanche, certains affirment que la consommation et l'expérimentation au sein d'une relation de couple ont permis de tirer des apprentissages différents et de vivre des expériences inaccessibles dans la sobriété. Jusqu'à un certain point, le plaisir du rituel de consommation dans le couple peut primer sur celui apporté par les seuls effets de la substance (dans la dégustation de vins, entre autres). Ces effets recherchés peuvent, dépendamment des individus interrogés, être perçus comme plus ou moins essentiels à une intimité en couple et générer ou non un sentiment de manque lorsqu'absents.

4.2.5 Lorsqu'associée à la sexualité, un risque, parfois agréable, orienté vers les sensations ou camouflant des insatisfactions, mais dans les deux cas générant la crainte de la dépendance. (5/5)

Pour l'ensemble des participants de cette recherche, nous pouvons comprendre le rôle de la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité (ici, principalement sexuelle) dans une perspective où ils deviennent associés et convoités. Pour certains participants, cette association des deux confère aux rencontres une dynamique ludique, générant un espace renouvelé et désiré de sensations et d'expérimentations, contrastant avec le sérieux statique de la sobriété.

En dehors d'une relation de couple stable, les deux peuvent se consommer abusivement au point d'en craindre, selon les participants, la dépendance. Cette dernière est d'ailleurs grandement stimulée par l'Internet ou via des application mobiles tel *Grindr*, moyen de rencontre facilitant et accélérant les rencontres, contrairement aux espaces traditionnels (bars, lieux publics, etc.).

Pour d'autres participants, cependant, la dépendance aux rencontres sexuelles et la consommation de substances camouflent un état d'insatisfaction lié aux difficultés à pouvoir développer une relation d'intimité plus holistique. Bien que la satisfaction sexuelle soit à portée de main, il devient frustrant de ne pas trouver plus et la déception s'ensuit lorsqu'on voudrait nouer des liens d'intimité plus profonds.

4.2.6 L'identification à un stéréotype du style de vie de l'homme gay sur le plan de la sexualité et de la consommation des substances. (4/5)

La majorité des hommes rencontrés ont fait part d'une distinction nette perçue entre le style de vie des hommes gays « du Village » et celui des « autres ». Il existe selon eux des stéréotypes rigides associés au Village gay de Montréal, auxquels il est possible de s'identifier tout comme il peut devenir frustrant de s'y retrouver associé. Or, cette identification a une influence majeure sur le recours à la consommation de drogue et d'alcool dans l'expérience de l'intimité; influence envers laquelle il est difficile de mettre ses limites et particulièrement forte pour les jeunes adultes en quête de définition identitaire.

L'idée que l'on peut se faire des hommes qui fréquentent le Village et de leur style de vie reposerait sur la facilité à y faire des rencontres éphémères de nature sexuelle et

sur l'offre abondante d'alcool, en raison du nombre de bars qu'on y recense. On peut également s'y procurer aisément des drogues illicites.

L'un des participants qui fréquente souvent le milieu et qui y travaille reconnaît qu'il est possible de développer une dépendance à ce style de vie, lorsque l'on veut s'ajuster aux coutumes et aux influences de cette sous-culture. Pour certains, il est difficile d'imaginer rencontrer des hommes évoluant hors Village lorsqu'on se trouve affublé de l'étiquette de « gay du Village ». D'autres jugeront, à l'opposé, que les soi-disant hommes gays « hors Village » ont un style de vie plus hétérogène et afficheront une image se détachant du stéréotype évoqué plus avant.

Cela dit, par crainte du jugement extérieur sur leur réputation professionnelle ou personnelle, certains se protègent des influences de ce stéréotype.

4.2.7 Un agent de régulation émotionnelle dans les contextes d'intimité. (4/5)

Pour la majorité des participants de cette recherche, nous pouvons comprendre le rôle de la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité comme une tentative de régulation émotionnelle, dans l'objectif d'apaiser les aléas que provoquent les nouvelles relations (plaisirs, découvertes, pertes, etc.). Elle peut, en ce sens, permettre d'engourdir ou de ne pas ressentir les émotions intenses et désagréables, les malaises, les craintes, le sentiment d'inadéquation liés aux conflits dans le couple, par exemple, lorsque les rôles revêtus par les partenaires dans le couple deviennent source d'irritabilité, de rivalité ou encore de soumission. Elle divertit aussi de la routine et de l'ennui du quotidien avec l'autre.

L'enivrement facilite la rencontre sexuelle, jugée par plusieurs comme plus facilement gérable que la rencontre intime plus globale avec un partenaire. Pour certains, l'idée de rencontrer un homme est si anxiogène qu'ils voient la consommation comme seule option pour les apaiser suffisamment et ainsi affronter l'objet de leur peur. Souvent, la rencontre initiale se présente comme un geste spontané, voire impulsif, auquel il faut ensuite s'adapter, notamment par la prise de substances.

Chez l'un des participants, les émotions pénibles ci-haut évoquées sont apparues lorsqu'il s'affairait à écrire une fiction s'inspirant de son histoire amoureuse. Le recours à l'alcool et au cannabis dans la fiction a pu servir un dessein similaire à celui rencontré dans la réalité : permettre de rester suffisamment en contact avec une expérience intime effrayante et douloureuse pour en jouir minimalement, ou arriver à en faire le deuil lorsqu'elle n'était plus possible.

Devant de telles expériences intenses sur le plan affectif, agréables ou non, la consommation vient jouer le rôle de régulateur émotionnel permettant d'apaiser, fuir ou de moins ressentir les malaises.

4.2.8 Une source d'harmonie ou de conflits, dépendamment des représentations et des valeurs de chacun des partenaires envers la vie de couple. (4/5)

Pour la majorité des participants à cette recherche nous pouvons comprendre le rôle de la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité comme étant parfois source de conflits. Cette perturbation de l'harmonie du couple naît lorsque les membres de ce dernier ne partagent pas les mêmes valeurs ou n'entretiennent pas une saine communication, générant des perceptions différentes du

moment opportun pour consommer et des besoins liés à la consommation. Il est entendu que cet impact contribue à diminuer la qualité du plaisir tiré à passer du temps ensemble.

L'expérience intime est aussi affectée négativement quand le sens que chacun des membres du couple donne à la fête et à l'usage de substances qui se fait en de tels moments diffère trop (par exemple, l'un veut en faire un événement grandiose et l'autre simplement avoir du plaisir avec les amis). Si un seul des amoureux hérite du rôle d'organiser les temps de consommation en couple, ce temps consacré aux préparatifs se soustrait à un temps de qualité dont tous deux pourraient bénéficier et peut donner naissance à des frustrations évitables. Une telle situation se produit, notamment, quand les partenaires ne consomment pas ensemble, faisant naître une sorte de sentiment de jalousie.

D'un autre côté, la consommation sera, elle, influencée par la qualité des échanges et de la communication entre les partenaires. Des intérêts communs et diversifiés feront en sorte de moins ressentir le besoin de s'intoxiquer pour passer le temps, faute d'activités à partager. Dans un tel cas, la répétition redondante d'expériences de consommation en couple peut devenir une activité en soi et devenir un obstacle durable à l'harmonie entre partenaires.

Certes, le souhait pour certains des participants à cette recherche s'inscrit dans le désir de rencontrer quelqu'un qui partagerait les mêmes conceptions face à la consommation, afin d'éviter de se sentir jugé. Dans le même ordre d'idées, la conception du recours à la consommation s'inscrit dans des valeurs liées à la notion de couple (fidélité, couple ouvert, relation polygame, etc.) autour desquelles un consensus doit être établi.

4.2.9 Répondre aux besoins d'évasion occasionnels, dans les cas d'une relation plus stable dans le temps. (2/5)

Pour quelques participants de notre recherche, nous pouvons comprendre le rôle de la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité comme étant modulé dans le temps, où le recours à cette association, certes fréquent à l'amorce de la relation, peut devenir utile parfois, lors de moments où ils souhaitent sortir de la routine, s'offrir des moments d'évasion. Tel que le mentionne un participant, si l'on souhaite accéder à plus de stabilité relationnelle, un deuil du temps où la consommation occupait plus de place doit s'amorcer. Résister à la tentation d'un retour vers celle-ci pendant une relation stable dans le temps peut représenter un défi.

Tableau 4.1 Tableau synthèse des neuf rôles joués par la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité chez les cinq participants interrogés.

	Rôles joués par la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité	Synthèse du thème
Thème 1	Maintenir dans l'intimité l'influence d'une culture favorisant la consommation, provenant du contexte social festif dans lequel la relation a pris forme.	Le contexte souvent nocturne et festif où la relation d'intimité prend forme est vu comme opposé au sérieux du quotidien. Si les partenaires présents dans ce contexte peuvent influencer la consommation de drogues et d'alcool, ce même contexte peut ensuite se transposer dans une relation d'intimité qui s'y est formée et y maintenir la dynamique initiale de consommation de substances.
Thème 2	Un agent désinhibant et un facilitateur des rapprochements intimes, jusqu'à un certain point, face aux relations nouvelles et à la crainte de se dévoiler.	La consommation de drogues et d'alcool facilite, lorsqu'elle n'est pas abusive et faite de manière responsable, l'intimité tant sexuelle qu'émotionnelle ou intellectuelle. Sur le plan sexuel, elle augmente la qualité du désir et des sensations. Pour certains participants anxieux à l'idée de se dévoiler, la désinhibition procurée par l'enivrement permet de montrer à l'autre une part de soi plus authentique qu'ils cachent autrement.
Thème 3	Une protection, un refuge, facilitant la transition vers l'acceptation et l'endossement d'une identité gaie à un moment où le jeune adulte se trouve en situation fragile face au regard des autres.	La consommation de drogues et d'alcool est vue comme une façon de protéger une identité fraîchement définie et encore fragile. Des participants ont été blessés par le regard que l'entourage portait sur eux au cours de leur développement et ils craignent de l'être à nouveau dans un contexte d'intimité. Les psychotropes leur permettent d'expérimenter dans cette sphère en se sentant moins menacés, surtout lorsque le lien à l'autre est perçu comme fragile.
Thème 4	Une façon d'expérimenter de nouvelles sensations, parfois sous l'influence du milieu et/ou du partenaire intime.	La consommation de drogues et d'alcool permet d'expérimenter des sensations inaccessibles dans la sobriété, au sein de la relation d'intimité. Bien que ce rôle apparaisse comme un apport positif chez nos participants, ils reconnaissent que cela comporte des risques. Parfois, le rituel entourant la consommation est plus important que les effets mêmes de la substance. Toutefois, l'effet peut parfois devenir nécessaire au maintien du lien d'intimité.

Thème 5	Lorsqu'associée à la sexualité, un risque, parfois agréable, orienté vers les sensations ou camouflant des insatisfactions, mais dans les deux cas générant la crainte de la dépendance.	La consommation de drogues et d'alcool peut être vue comme analogue à une intimité sexuelle prise isolément. Bien que l'association des deux soit parfois convoitée pour le caractère ludique qu'elle amène, elle peut d'autre part faire naître une crainte de la dépendance et camoufler des insatisfactions liées au désir frustré de ne pas trouver une relation d'intimité plus globale.
Thème 6	L'identification à un stéréotype du style de vie de l'homme gay.	La consommation de drogues et d'alcool vient s'inscrire dans une tentative de correspondre à (ou inversement dans un effort pour s'en distancier) une image stéréotypée du style de vie des hommes gays. Tous s'entendent pour distinguer les « gays du Village » des « autres ». Bien qu'il soit souhaitable de pouvoir s'identifier aux us et coutumes de la culture gaie comme point de référence, il peut être difficile d'affirmer ses limites en ce sens pour maintenir une identité propre ou devenir frustrant d'être assimilé à un simple stéréotype.
Thème 7	Un agent de régulation émotionnelle dans les contextes d'intimité.	La consommation de drogues et d'alcool permet de réguler, en les engourdissant ou en les atténuant, des émotions pénibles et intenses associées aux conflits ou aux tensions inhérentes aux contextes d'intimité. Elle peut également divertir de l'ennui du quotidien ou rendre possibles des expériences qui autrement auraient été évitées.
Thème 8	Une source d'harmonie ou de conflits, dépendamment des représentations et des valeurs de chacun des partenaires envers la vie de couple.	La consommation de drogues et d'alcool est perçue comme pouvant aider à maintenir une impression d'harmonie dans une relation d'intimité conflictuelle. Elle peut, d'autre part, générer des conflits lorsque les deux partenaires ne sont pas sur la même longueur d'onde en ce qui a trait aux temps et aux façons de consommer ensemble.
Thème 9	Répondre aux besoins d'évasion occasionnels, dans les cas d'une relation plus stable dans le temps.	La consommation de drogues et d'alcool permet aux partenaires d'une relation d'intimité durable dans le temps de s'offrir des moments d'évasion occasionnels. Ceci contraste avec une consommation plus fréquente et éclatée dont il peut être difficile de faire le deuil pour passer à un autre type d'usage.

CHAPITRE V

DISCUSSION

Jusqu'à maintenant, nous avons exposé les résultats obtenus suite à l'analyse des entrevues réalisées auprès des cinq participants que nous avons rencontrés. Dans ce cadre, nous nous sommes efforcés d'offrir une présentation descriptive qui demeurerait le plus près possible de l'expérience que les hommes interrogés rapportaient vivre. Dans la présente section, nous reprendrons chacun des neuf rôles joués par la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité de ces jeunes hommes de la région montréalaise et discuterons ces résultats à la lumière de la littérature scientifique existante sur le sujet et exposée précédemment dans le contexte théorique de cet essai. Lorsque pertinent, nous intégrerons des idées issues de la pensée et des travaux d'auteurs pouvant offrir l'éclairage nécessaire à la meilleure compréhension clinique possible des enjeux à l'étude. Finalement, nous effectuerons une synthèse de la discussion dans le but d'exposer les perspectives cliniques découlant des résultats de notre étude.

5.1 Discussion individuelle des neuf thèmes recueillis.

Nous discuterons, dans un premier temps, de chacun des thèmes ayant émergé suite à l'analyse de la structure comparative présentée au chapitre précédent.

5.1.1 Une fête perpétuelle.

Lorsque les participants à notre étude tentent de s'expliquer leur consommation de psychotropes, ils tendent spontanément à se la représenter comme une résultante de la socialisation dans un milieu où cette consommation est bien présente et même encouragée. Cette observation tend à confirmer ce qui est observé depuis déjà plusieurs années par les chercheurs s'intéressant à la question (Gonsiorek, 1982, Shaefer, Evans & Coleman, 1987; Stall et Wiley, 1988; Skinner et Otis, 1996; Otis & Coll., 2006; Duncan, Prestage & Grierson, 2015).

Une nuance importante ressort toutefois : la consommation n'est pas simplement perçue comme appartenant à ce monde de la fête et circonscrite à l'intérieur des moments de socialisation. Si une rencontre s'effectue dans ce contexte, celui-ci tend à être importé dans la relation qui s'y est nouée, soit-elle éphémère ou durable, et à teinter l'expérience globale ultérieure de l'intimité. Pour certains, les moments de consommation en couple accompagneront et moduleront l'expérience de l'intimité de façon agréable, tant et aussi longtemps qu'ils éprouveront un sentiment de contrôle sur cette consommation. Elle peut néanmoins devenir envahissante à partir du moment où l'expérience de l'intimité ne peut se faire autrement qu'à travers l'enivrement. Ainsi, tel que le suggère Downs (2012), des hommes fréquentant les bars ou le circuit gay sur une base régulière en viennent parfois à vivre uniquement leur sexualité dans un état nécessaire d'ivresse. Dans ce contexte, les relations amoureuses sont rarement soutenables dans le temps. Lorsque deux individus se rencontrent, par un besoin d'évasion, dans un club où ils s'alcoolisent ensemble, et que cette expérience est répétée régulièrement, le retour à la banalité du quotidien paraît rapidement ennuyant : ça ne peut être la fête tout le temps. C'est ce que l'un des participants décrit lorsqu'il nous confie qu'à partir d'un certain moment, le simple fait d'aller prendre une marche avec son copain devait s'accompagner d'alcool sans quoi l'activité lui paraissait dénuée d'intérêt. La relation perd donc rapidement de son

éclat initial et l'un ou l'autre des partenaires en vient à vouloir essayer de retrouver ailleurs ce qu'il conçoit avoir perdu, laissant souvent les deux parties blessées par une expérience décevante.

Comme Orenstein (2001) le présente, les bars et la fête sont les éléments les plus visibles de la culture gaie aux yeux de bien des jeunes gays en quête de modèles d'un style de vie à adopter, ce qui a conséquemment une « influence disproportionnée » sur leur usage de substances. Citant au passage une étude de Schneider (1989), il s'agirait d'une « introduction abrupte » à un milieu focalisé sur l'alcool et sexuellement chargé qui viendrait court-circuiter l'approvisionnement plus graduel et sécuritaire qu'ont la possibilité de faire les jeunes hétérosexuels de la consommation d'alcool et de l'intimité sexuelle.

Pour Ridge, Plummer et Peasley (2006), la transition du jeune adulte d'un monde connu, régi par des normes hétérosexuelles, vers un monde nouveau et peu familier de la culture gaie commerciale, avec ses bars et rassemblements festifs, est un moment anxiogène. Les jeunes hommes interviewés par les chercheurs perçoivent ce nouveau monde comme existant à l'extérieur des réalités du quotidien, un lieu où s'évader et se sentir plus libre. Cet espace festif, principalement nocturne, est vu comme hautement compétitif sur le plan social et comme un passage nécessaire pour plusieurs dans la définition d'une représentation de soi en tant qu'homme gay. S'il est possible de s'y perdre et d'y rester coincé, en s'isolant et en y construisant une image de soi inauthentique, prévenant par le fait même, la formation de liens d'intimité durables et favorisant le développement de dépendances aux drogues et à l'alcool, les réalités extérieures à ce contexte festif agissent souvent comme rappels à l'ordre. La rencontre d'un partenaire amoureux ou encore l'investissement d'un travail valorisant peuvent alors se présenter comme des incitatifs à mettre fin à cette transition, qui ne revêt plus sa « magie » initiale, et à graduellement se distancier du milieu festif. Parmi les jeunes hommes que nous avons rencontrés, Christophe, 24 ans, décrit bien

le sentiment de redondance qui peut venir à se dégager de la fréquentation d'un milieu festif initialement vécu comme séduisant :

En bout de ligne, je rentrais directement dans le cliché, donc les one night, euh la vie pour maintenant, le carpe diem, on se soule la gueule, on fait de la drogue, on fait le party puis le lendemain on recommence, si t'es plus dans ma gang ben t'es plus dans ma gang, puis on passe à autre chose.

Cette ambivalence face au milieu fait écho à celle exprimée par les participants de l'étude menée par Thériault en 1998 auprès des jeunes hommes gays à Montréal, qui se disaient lassés des rencontres éphémères, tout en admettant qu'il fût difficile d'y renoncer. Ce point de transition, au stade de l'exploration sexuelle, était perçu comme frustrant et hautement insatisfaisant à long terme. Ceci rejoint la position de Ridge, Plummer et Peasley (2006) exposée ci-haut, voulant que le jeune homme gay qui fréquente une scène festive marquée par l'exploration sexuelle et la consommation de psychotropes se trouve dans un entre-deux : il rejette un ancien statut où il tentait de s'identifier à des normes hétérosexuelles, mais n'a pas encore accédé à un nouveau statut, soit une identité gaie assumée et intégrée à sa personnalité.

5.1.2 Un facilitateur du dévoilement de soi.

Gaia (2002) considère le dévoilement de soi comme une composante essentielle de l'intimité. Toutefois, des relations nouvelles dans un contexte peu familier représentent des situations anxiogènes intimidant certains jeunes hommes gays dans leurs premières explorations des relations intimes et limitant leur capacité à se dévoiler (Ridge, Plummer et Peasley, 2006). Il va de soi qu'ils souhaitent alléger cette anxiété, désireux d'accéder à des rapports intimes, bien qu'effrayés par la rencontre menant à ceux-ci. Thériault (1998) dans son étude auprès des jeunes hommes gays de la région de Montréal, notait que la question de la révélation de soi était un des

thèmes principaux que soulevaient ses participants lorsqu'ils devaient parler de leur expérience de l'intimité. La chercheuse insiste sur l'idée qu'il importe d'être confortable avec soi-même avant de l'être avec l'autre et de se révéler à lui. Lorsqu'un inconfort demeure, la possibilité de recourir à un agent désinhibant comme l'alcool ou les drogues devient alors un moyen de faire tomber les barrières et de diminuer la timidité ressentie pour faciliter le dévoilement de soi.

Champagne (1994) associe une partie de l'inhibition vécue par plusieurs à l'éducation sexuelle. Concernant l'usage de drogues et d'alcool, elle convient que « d'une manière générale, à faible dose et à court terme, l'effet le plus fréquent des psychotropes sur la sexualité est la désinhibition » (p.32). Étienne, 24 ans, explique comment la consommation de certaines drogues peut donner l'impression que le sentiment amoureux est ravivé et faciliter des rapprochements intimes :

On s'était rendu compte que quand on prenait de l'ecstasy, on était tout euh, amourachés! Là c'était «Oh my god, je t'aime tellement», «Ah moi aussi je t'aime tellement». Puis là on, appelait nos amis pour leur dire qu'on les aime puis, ça aussi c'était quelque chose qui était, tu sais, c'était le fun là.

D'autre part, à forte dose et à long terme, les effets positifs s'estompent. S'ensuit souvent même une diminution de l'attirance sexuelle. Sur le plan physiologique, des dysfonctions sexuelles peuvent apparaître. Ceci rejoint la perception des participants de l'étude selon laquelle, l'effet des psychotropes comme facilitateur des rapprochements intimes n'est positif que jusqu'à un certain point. Comme l'indique Champagne (1994) : « Une fois qu'elle a perdu ses inhibitions, la personne peut adopter des comportements sexuels inhabituels et ne concordant pas toujours avec ses valeurs » (p.53). C'est que rapporte Benoit, 30 ans, lorsqu'il parle du moment où il a pris conscience que sa consommation était devenue problématique :

Quand je me suis ramassé dans un appartement avec un petit jeune mineur, puis que... c'était rendu avec des fouets, pis de la coke, puis *name it*, là. Là, j'ai fait « No-non, c'est pas moi, là ! » Tu sais déjà là, tu vis un hostie de choc. Je suis désolé là, mais... tu vis un hostie de choc, là!

Cet exemple reflète une situation où la recherche du comportement sexuel prime sur le partage ou la révélation de soi. Pour livrer à l'autre des éléments généralement cachés de son histoire, de son univers affectif, de ses croyances, il faut pouvoir se montrer vulnérable tout en se sentant en sécurité dans la relation. Or, chez les jeunes gays, la révélation est l'objet de beaucoup de peurs. (Dorais, 2014). Ils craignent de décevoir, d'être incompris, discriminés, humiliés, d'être rejetés ou même de blesser des proches. Nous pourrions ainsi concevoir la consommation de drogues et d'alcool comme offrant le simulacre d'un sentiment de sécurité et permettant ainsi, pour certains, d'aborder une intimité souhaitée, mais autrement inaccessible, car terrifiante. L'enivrement, par la désinhibition qu'il amène, donne le courage d'affronter et de vivre des expériences intimes qui autrement auraient été évitées, comme l'explique Christophe, 24 ans :

Si j'avais jamais bu quatre bouteilles de vin avec mon premier amour, si j'avais jamais faite de coke avec la première personne avec qui j'ai eu mon one night, si j'avais jamais vu, jamais bu autant de bières avec toutes mes amis pour rencontrer éventuellement d'autres gens, par exemple aller dans les sex party, aller dans les party nudistes, aller dans les dans des milieux militants, [...] par exemple. Je pense que si j'avais jamais fait toutes ces autres expériences secondaires-là j'aurais jamais eu le guts de toute faire ces choses-là. [...] Peut-être par moment, parce que c'est sur qu'on vit tous un stress, donc c'est sûr qu'il y a des nouvelles expérimentations, des nouvelles chances que je me donne que je me lance dans les nouveaux projets que je suis un peu stressé fait que je m'aide un peu avec, en m'enivrant, peu importe.

Cet exemple fait foi du stress que certains jeunes hommes gays ont à affronter dans leurs efforts initiaux pour rencontrer un partenaire amoureux et nouer des relations d'intimité, et comment la consommation de drogues et d'alcool vient atténuer cette anxiété spécifique au développement des hommes gays. (Alexander, 1997; Frost, 2011; Frost, Meyer et Hammack, 2014).

5.1.3 La protection d'une identité fragile.

Downs (2012) a dépeint les enjeux uniques aux hommes gays dans le développement d'une identité et d'une capacité d'intimité. Pour lui, même après avoir affiché son orientation sexuelle à l'entourage, le jeune homme se trouve fragilisé et n'arrive pas si aisément à défaire des mécanismes de clivage, d'évitement, et de déni; ayant consacré une part importante de sa vie à camoufler une dimension fondamentale de son existence qu'il croyait honteuse. Bref, il en est venu à croire que le regard de l'autre avait le pouvoir de l'anéantir et il continue à le craindre pendant un processus de transition plus ou moins long vers une identité assurée et authentique. Cornett (1995) relevait d'ailleurs que des jeunes hommes gays, suivant le processus de *coming out*, sont plus vulnérables aux « blessures narcissiques ». Le *self* fragile et encore mal délimité vient compliquer la possibilité d'être avec un partenaire, de fusionner avec lui sur le plan amoureux, tout en conservant un sens de soi intact et distinct. Arthur, 26 ans, décrit éloquemment cet état de fragilité et la peur du regard d'autrui :

J'aime pas laisser rentrer le monde. Tout simplement. On vient de se rencontrer, on commence à sortir ensemble, tu ne rentreras pas dans mon intimité à moi. Ça m'a tellement pris de temps à me construire comme individu puis à être bien avec qui est-ce que je suis. Y'est pas question que je te laisse rentrer, j'pas encore sûr si ça tient solide. Fait que t'sais, c'est euh, j'avais te montrer mon château en photo, puis de l'extérieur de

bien bien loin, en arrière d'une clôture. Tu vas pas rentrer dedans. T'sais, ça se peut que tu *spottes* de quoi par une fenêtre, et ça va rester ça. Fait que t'sais, veut-veut pas, la personne a l'impression toujours d'être à l'extérieur puis que je la laisse pas rentrer. Puis c'est ça.

À ce stade, Downs (2012) fait remarquer que les abus de drogues et d'alcool sont fréquents, jouant le rôle d'une sorte d'anesthésiant pour la honte ressentie ou appréhendée. C'est aussi l'idée d'une « façade » visant à divertir le regard de l'autre d'une supposée tare honteuse et portant l'espoir d'être validé pour une image jugée acceptable que l'on retrouve chez Arthur. Cette crainte que l'autre ne puisse entrapercevoir, à travers ne serait-ce qu'un acte manqué ce qu'il souhaite garder caché, nuit à ses relations intimes en lui occasionnant des ruptures fréquentes. L'autre se sent mis à distance et finit par en être irrité ou blessé, menaçant l'avenir de la relation. L'alcool lui permet d'en montrer un peu plus, de se laisser regarder sans avoir peur que son « château » ne s'effondre sous la honte, comme en témoignent ces extraits d'entrevue :

En prenant de l'alcool, comme je disais, les inhibitions changent, fait que, un moment donné, BAM! Y'a de quoi qui va sortir, et l'autre est comme « Wow! Tu viens de me dire quelque chose sur toi! »

Si je prends ma dernière relation, le peu de fois où est-ce que j'ai vraiment parlé de moi au point que mon chum puisse dire « Oh my god, t'es en train de me dire de quoi sur ta vie, attends je vais prendre un livre, je vais l'écrire », on était au bar, en train de prendre un verre, puis ça sortait tout seul sans que je m'en rende compte. Puis j'étais comme « Ah fuck! Je viens de te conter une partie de ma vie, qui était à moi, en moi, que j'conte pas. Ok!

Les jeunes hommes gays rencontrés par Peralta (2008) dans le cadre d'une recherche qualitative sur le genre, l'orientation sexuelle et la consommation d'alcool ont rapporté voir l'alcool comme un moyen de neutraliser les sentiments négatifs associés au fait d'être différents. L'homophobie internalisée génère une haine de soi, en raison

d'une conflictualité entre le désir de l'individu et les normes sexuelles de la culture auxquelles il faut correspondre; conflictualité que l'alcool vient tempérer. La substance devient alors une sorte d'armure pour affronter l'objet de la peur, par exemple en s'enivrant pour être moins anxieux d'être vu dans des lieux associés à la communauté gaie et d'ainsi voir son image menacée. L'auteur fait remarquer que, plus l'identité gaie se solidifie, moins la personne utilise l'alcool pour montrer une image différente d'elle-même dans l'espoir d'être acceptée ou bien vue. La consommation d'alcool devient alors surtout une façon parmi d'autres de socialiser avec les pairs.

5.1.4 Des sensations plus intenses.

D'un point de vue gestaltiste, la sensation représente la seconde étape du cycle de contact par lequel l'individu transige avec son environnement. Cette sensation peut ensuite être plus ou moins bien interprétée et permettre ou non la poursuite et la complétion du cycle (Delisle, 1993). Pour Masquelier-Savatier (2008, p.195), « un fonctionnement sain suppose un éveil naturel des sensations corporelles qui permettent de répondre au besoin sans nécessiter de réflexion ». Cette faculté de sentir peut toutefois se trouver « anesthésiée ». C'est d'ailleurs, pour Schulthess (2006, p.20) un des buts du comportement addictif que d'en arriver à ne plus sentir : « Les personnes dépendantes n'ont pas une bonne relation avec leur corps et n'ont pas facilement accès à leurs sensations corporelles ni à leur ressenti. » La sensation est donc une fonction de base qui offre des informations essentielles devant guider la personne dans le choix des façons de s'adapter au monde qui l'entoure. Il va de soi que si cette fonction est altérée ou endommagée par l'usage de psychotropes, la possibilité de nouer des liens intimes ne peut qu'en être affectée.

Ce qui semble émerger de l'expérience des participants à notre étude avec l'usage de

substances psychoactives dans leurs relations d'intimité est un intérêt à expérimenter avec les sensations, à moduler celles-ci pour accéder à des états sensoriels inaccessibles dans la sobriété. L'alcool et les drogues permettent de sentir plus intensément et d'aborder le réel autrement, comme l'explique Christophe, 24 ans :

- I : Mhm mhm. T'as dit tantôt que ça (la consommation de drogues et d'alcool) pouvait te permettre de ressentir des choses différentes... qu'autrement, sobre, tu pourrais pas y avoir accès.
- C : Ouais ben ça c'est juste au côté physiologique puis chimique de la chose. Donc, par exemple, quand tu t'intoxiques le sang avec de l'alcool c'est sûr que, tes sens sont perçus différemment, ton corps réagit différemment. On connaît tous la perte d'inhibition associée avec de l'alcool, fait que ça c'est un gros facteur. En ce qui concerne les drogues, donc n'importe quoi qui change ta perception, te permet donc d'expérimenter des moments différemment, puis ces moments-là seraient vécus probablement, de façon mille fois moins intense si t'avais pas changé de perception des sens.

Zuckerman (2007) s'est longuement attardé à la question de la recherche de sensations. Suivant une recension de littérature sur la recherche de sensations et la prise de risque chez les hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes, il conclut que les hommes dont la quête de sensations peut être décrite comme élevée ont davantage tendance à allier sexualité et consommation de drogues et d'alcool. Ce combo les dispose à prendre davantage de risques, par exemple en ayant des rapports sexuels non protégés, malgré qu'ils se sachent plus à risque que la population générale de contracter des ITSS, ce qui pour l'auteur rejoint la définition fondamentale de la recherche de sensations, soit « la recherche de sensations et d'expériences variées, nouvelles, complexes et intenses, et la volonté de prendre des risques sur le plan physique comme expérience en soi » (p.167).

Bien qu'il soit évident que certains comportements puissent être risqués, voire

téméraires, et puissent mener, ultimement, à des problèmes de dépendance, la plupart des hommes que nous avons interviewés parlent davantage de cette quête de sensations de façon nuancée, comme d'un « rituel » ou encore d'un moyen à leur disposition pour jouer avec les sensations, par exemple en modifiant la qualité de l'orgasme atteint avec un partenaire sexuel ou encore en élargissant le spectre des sensations et des scénarios sexuels, comme le dépeint Arthur, 26 ans, dans l'échange suivant :

- A : Je serais porté à dire que du sexe sobre c'est comme faire l'amour, puis du sexe avec alcool, c'est baiser.
 I : C'est quoi la différence pour toi?
 A : Ah mais y'a une ÉNORME différence!
 I : Je ne dis pas qu'il n'y en a pas.
 A : (Rit)
 I : Je suis intéressé à savoir, pour toi, qu'est-ce que ça veut dire?
 A : Faire l'amour, c'est tout ce qui est sensuel, sensoriel, tu touches, c'est doux, tu caresses, tu regardes, t'sais, doucement. Baiser, c'est du cul. C'est le film pornographique qui se reproduit, là. C'est plus physique, c'est beaucoup moins doux, c'est je te prends, tu me prends, let's go, ça bouge, c'est intense!

Cette intensité artificiellement acquise dans l'intimité sexuelle ne se fait toutefois pas à n'importe quel prix. Certes, l'alcool et les drogues, tant par leur effet physiologique particulier que par ce qu'ils symbolisent dans leurs représentations sociales, influent sur la façon de vivre l'intimité sexuelle. Comme le mentionne Champagne (1994), des substances comme le cannabis, associé depuis longtemps à l'amour libre et à la libération sexuelle et qui, à faible dose, agissent sur le taux de testostérone dans le corps, et améliorent la qualité des perceptions sensorielles, peuvent, chez l'homme, « faciliter la montée du désir sexuel ainsi que l'érection » (p.37) et donner l'impression d'un orgasme qui dure plus longtemps. Les participants que nous avons rencontrés ont tous, à divers degrés, énoncé la peur de perdre cette intensité s'ils devaient contempler l'idée de renoncer à la consommation d'une substance ou

constaté un sentiment de perte lorsqu'ils ont décidé d'arrêter de faire usage d'une substance par le passé. Ces observations concordent avec le fait que le but de la recherche de sensation chez ces hommes était surtout lié à une curiosité à propos des effets de la substance ou pour le plaisir de l'excitation qu'elle procure, ce que Zuckerman (2007) associe à une consommation récréative ou occasionnellement abusive, plutôt qu'une consommation addictive où le but principal serait d'éviter le déplaisir associé à des symptômes de sevrage. La possibilité de passer à ce mode de consommation n'est toutefois jamais totalement écartée, malgré le sentiment de contrôle de l'individu. Pour revenir au cycle de contact gestaltiste, nous pouvons supposer qu'une recherche constante de sensations comme objectif en soi ne vienne, tôt ou tard, limiter la capacité de l'individu à bien se représenter ce qu'il vit et à nouer des liens d'intimité sains et matures avec un partenaire, ce qui, la littérature nous l'indique, est le souhait affirmé de la majorité des hommes gays (Thériault, 1998; Peplau et Fingerhut, 2007; Dorais, 2014).

5.1.5 Un risque à la fois craint et convoité.

Ce risque, précédemment évoqué, d'une éventuelle dépendance, apparaît comme secondaire à l'atteinte d'une intimité sexuelle. Tous les participants nous ont parlé de moments où ils ont accepté de prendre un risque, en allant voir un partenaire rencontré le jour même via des applications mobiles, par exemple, et associé la consommation de drogues et d'alcool à une plus grande prise de risques. Sur le plan strictement comportemental, les jeunes hommes gays âgés de 18 à 25 ans prendraient davantage de risques que leurs aînés, ce qui serait entre autres lié à une plus grande fréquentation des événements associés au *night-life* gay où la consommation de psychotropes est omniprésente, selon le Net Gay Baromètre québécois, enquête réalisée en 2008 au sujet des habitudes sexuelles des internautes gays (Léobon et

Drouin, 2011). Pourquoi donc prendre des risques, en toute connaissance de cause, avec sa sécurité et sa santé?

Orange (2002), réitère l'idée (Cornett, 1995; Wright, 2000; Greenan et Tunnell, 2003) que les personnes gays ont souffert de traumatismes développementaux et souffrent encore à l'âge adulte de l'incompréhension de la société, du rejet et de divers types de violences. Elle suggère que cette prise de risque dans la sexualité qui peut paraître insensée, voire choquante pour un observateur externe, soit interrogée en termes du sens qu'elle revêt pour un individu traumatisé, remettant en question la définition même de la notion de risque. Dans une société où la performance est encouragée, une grande prise de risque est fréquemment associée au succès, alors qu'une prise de risque modérée peut être perçue comme de la lâcheté. La soi-disant prise de risques élevés chez ces hommes revêtirait alors une forme de récompense, augmentant le sentiment d'exister et d'être important aux yeux des autres, mais à laquelle il est facile de s'accrocher et de devenir dépendant.

Schulthess (2006), pour sa part, affirme ceci à propos des personnes aux prises avec une addiction:

Dans leur histoire, ces personnes ont souvent subi des violences physiques ou psychiques, des abus de pouvoir ou des abus sexuels. Beaucoup d'entre elles ont été traumatisées et souffrent d'un grand manque d'amour. Elles ont appris qu'il serait préférable qu'elles ne soient pas en vie : qu'on puisse les aimer ne fait pas partie de leurs croyances. C'est comme un combat sur le thème basique de l'amour, comme une danse à haut risque à la frontière entre la vie et la mort. (p.19)

En ce sens, Wright (2000) considère l'homophobie comme une forme d'abus sexuel. Le fait pour les victimes de ces abus de prendre soin d'eux-mêmes, en évitant de mettre en péril leur santé ou leur sécurité par une consommation abusive ou des comportements sexuels risqués, leur apparaît donc comme une considération d'ordre

secondaire dans des moments où la possibilité de se sentir vivants et aimés se présente, ne serait-ce que l'espace d'une rencontre. Denis, 29 ans, exprime ici cette ouverture plus grande à se placer dans des contextes d'intimité peu familiers, facilitée par la consommation de psychotropes :

D : Des situations cocasses. Ben je veux dire étranges (rire) ça dépend pour qui là, on s'entend. Mais euh, ben tu sais genre des, (rire) plein de trips de cul que je pourrais t'énumérer si tu veux (en riant) je sais pas (rire). Ben je veux dire euh, par exemple euh des trucs au travail, dans les toilettes là, tu sais, des affaires de même où est-ce que t'as peur de te faire pogner ou euh, des trucs genre qu'un moment donné je me suis retrouvé dans une maison abandonnée à Montréal où est-ce qu'ils m'ont dit «pousse la porte» puis genre les deux gars étaient là puis là ç'a été un trip à trois genre dans une maison vide que je connaissais pas où est-ce que j'étais, ou en tous cas plein d'affaires qui arrivent là, tu sais, genre...

I : Ok.

D : ...dans différentes situations que je ne cherche pas nécessairement, mais qui arrivent quand même étrangement là, tu sais. La drogue pourrait, pourrait aussi justifier ça là parce que j'avais ben une libido quand que quand je fumais fait que ça me poussait à faire plus aussi.

C'est ainsi que Cheuvront (2002) suggère de comprendre la prise de risques : moins comme un trait de caractère plus ou moins permanent, mais comme un événement, rarement planifié, dans un contexte comprenant des besoins émotionnels, des attentes, des craintes, surgissant alors que l'individu s'efforce d'apaiser des sentiments intenses dans ses tentatives pour interagir avec l'autre, notamment dans le contexte de relations d'intimité. Il s'agit d'une solution transitoire pour calmer des sentiments envahissants, apparaissant alors comme plus alléchante comparativement à l'optique de prendre soin de soi en assurant sa propre sécurité. Cette solution laisse souvent la personne, par la suite, avec une peur et une culpabilité associées aux conséquences de sa témérité.

Quintin (2012) illustre bien le pari que prend l'homme lorsqu'il fait usage de diverses substances, la quête de sens camouflée par cet usage et la minceur de la ligne qui sépare l'atteinte de ce but initialement noble et la souffrance de la toxicomanie :

La consommation n'est jamais une fin en soi, mais un moyen privilégié d'accéder à une autre réalité plus vraie que le réel. L'être humain recherche continuellement la vie bonne, et se donne comme moyen de l'atteindre des conduites à risque—en ce qu'elles peuvent facilement se transformer en leur contraire si on ne respecte pas leurs conditions d'usage. (pp.39-40)

Il n'est ainsi pas surprenant de constater que chez certains hommes gays de notre échantillon, la consommation comme prise de risque en soi et la prise de risques découlant de la consommation puissent à la fois séduire et être redoutées. Ils semblent savoir que cette avenue détient le potentiel de les éclairer au sujet de questions qu'ils se posent, plus ou moins concrètement, plus ou moins secrètement, quant à leur façon d'être intime, tout en ayant le pouvoir de limiter, voire d'empêcher la rencontre convoitée.

5.1.6 L'identification à un stéréotype.

Comme le mentionnent plusieurs auteurs (Shaefer, Evans & Coleman, 1987; Orenstein, 2001; Ridge, Plummer et Peasley, 2006; Duncan, Prestage et Grierson, 2015), les quartiers gays et leurs bars sont souvent les premiers endroits où le jeune adulte gay cherche à socialiser. Coleman (1982) fait d'ailleurs de l'exploration du milieu gay une étape en soi dans le processus du *coming out* et du développement d'une identité gay. Le jeune qui nouvellement reconnaît et affirme son orientation sexuelle est alors en quête de modèles auxquels s'identifier, qui pourront le guider dans l'élaboration de sa propre identité en tant qu'homme gay.

Or, ce milieu, selon Halperin (2012), fait partie d'une image stéréotypée et restreint ce que c'est que d'être gay. Cette image est notamment véhiculée dans la culture populaire, au sein d'organismes voués à la cause gay, lors des défilés de la fierté gay, dans les bars ou encore dans le discours de certains porte-parole issus de la communauté, laissant pour compte plusieurs hommes qui ne se reconnaissent pas dans cette définition. Pour lui, cette insistance sur la question d'une identité gay est devenue la seule façon de penser l'homosexualité.

« Gay male desire actually comprises a kaleidoscopic range of queer longings—of wishes and sensations and pleasures and emotions—that exceed the bounds of any singular identity and extend beyond the specifics of gay male existence. [...] Gay identity—gayness reduced to identity or understood as identity—fails to realize male homosexual desire in its unpredictable, unsystematic ensemble. It answers only a single dimension of gay male subjectivity. » (pp.69-70)

Ceci dit, ce constat reflète l'expérience de la majorité des jeunes hommes que nous avons interrogés, qui rapportent tantôt pouvoir se reconnaître dans un stéréotype de l'homme gay, impliquant la consommation d'alcool ou de drogues et la promiscuité sexuelle, mais souhaitant également faire une coupure avec cette image, en distinguant les « gays du Village » des « gays hors Village ». Christophe, 24 ans, décrit la dissonance qu'il perçoit entre son expérience subjective, et une image véhiculée de comment les hommes gays consomment drogues et alcool et vivent l'intimité, même s'il peut être possible de s'y reconnaître parfois:

C'est la vision projetée de la communauté homosexuelle [...] on projette une image où est-ce que les gens vont aller dans les clubs, où vont dans des partys, vont se souler la gueule, vont faire de la drogue, la vie de party dans le fond et ensuite vont s'adonner à des activités sexuelles, donc la promiscuité sexuelle, euh, les *one-night* et tout le cliché qu'on voit apparaître dans les médias.

En tous cas de MA perception, je ne vis pas ma vie intime de la même façon que le stéréotype social le voudrait. Malgré le fait que j'adopte des comportements, que j'ai certains comportements qui peuvent renforcer ce préjugé-là ou ce cliché-là ou ce stéréotype-là.

D'un point de vue psychologique, Downs (2012) fait remarquer que le jeune homme gay entre dans l'âge adulte blessé, souvent honteux, ayant appris à camoufler un soi plus authentique pour se conformer à ce que le discours hétéronormatif attendait de lui. Il peut ainsi devenir tentant, malgré lui, d'adhérer à une image stéréotypée et partielle de ce que c'est que d'être un homme gay et de la façon de vivre ses relations intimes. Nous pouvons alors comprendre l'ambivalence exprimée par les participants de notre recherche face au Village gay comme un tiraillement entre le souhait d'affirmer enfin une identité authentique et complète et celui d'être accepté par une communauté avec des us et coutumes particuliers en ce qui a trait à la consommation de drogues et d'alcool et aux relations d'intimité. Cette ambivalence, pour certains, fait en sorte qu'il devienne frustrant de se trouver pris à un certain stade de leur développement qui entretient la honte et la rage dont ils espèrent se libérer.

5.1.7 Un régulateur émotionnel.

Pour Greenberg (2011, p.59), la régulation émotionnelle représente la capacité à tolérer, à reconnaître, à mettre en mots et à utiliser les émotions de façon adaptée pour gérer la détresse, atteindre des buts et combler des besoins. Cette capacité est acquise lors du développement de l'enfant, si ses parents s'avèrent être de bons « coachs d'émotion » en reconnaissant ses émotions comme autant d'occasions de vivre une intimité, en validant et en faisant preuve d'empathie envers ses émotions et en agissant en tant que guides dans l'expression socialement adaptée de celles-ci et dans l'atteinte de ses buts. L'usage de substances représente fréquemment, selon lui, une

tentative dysfonctionnelle pour réguler des états émotionnels sous-jacents à ce comportement.

La majorité des participants nous ont fait part d'émotions désagréables (par exemple, la peur, l'anxiété, la colère, la honte, ou la tristesse), dont l'intensité était parfois difficilement tolérable. Ils ont tenté de tempérer ces affects intenses, ressentis dans le cadre de leurs efforts pour rencontrer un partenaire avec qui développer un lien d'intimité ou dans celui d'une relation de couple, à l'aide de l'usage de psychotropes. À d'autres moments, ce même usage visait, à leurs dires, à atteindre un état émotionnel particulier, pour s'ajuster à un contexte ou se sentir sur la même longueur d'onde que leur partenaire ou leurs amis.

De façon générale, les relations d'intimité à l'âge adulte sont un lieu où d'anciennes blessures à l'estime de soi se trouvent réactivées. Les relations peuvent alors devenir des expériences génératrices de honte (Shaddock, 1998; Lichtenberg, 2008; Patrick et Beckenbach, 2009). Le parcours développemental d'une majorité d'hommes gays, par l'homophobie subie de manière répétée, les a souvent laissées avec ce sentiment d'être défaillants, indignes d'amour et ils en sont venus à percevoir leur désir comme quelque chose de honteux, qu'ils devaient cacher (Greenan et Tunnell, 2003; Downs, 2012; Frost, Meyer et Hammack, 2014). Nous pouvons donc comprendre l'usage de substances comme un moyen d'apaiser ces sentiments qui effraient et dérangent afin d'affronter la situation hautement anxiogène qu'est pour ces hommes l'expérience de l'intimité. Arthur, 26 ans, décrit cet effet régulateur de l'anxiété par l'alcool :

Le fait d'impliquer de l'alcool dans une rencontre, enlève un énorme stress, parce que t'as les conditions propices, euh, peu importe qu'est-ce qui arrive, t'as un échappatoire, tu peux dire n'importe quoi, ça va passer. Euh, puis, d'une manière plus, plus poche, si ça tourne mal, bien ça se peut que tu sois capable d'avoir une deuxième chance plus tard dans la veillée. Ça se peut que tu sois capable de trouver quelqu'un d'autre pour prendre une bière, puis, continuer ta veillée avec quelqu'un d'autre tout

simplement là. Ou, au pire, tu changes d'établissement, et tu viens de faire *reset* sur ta machine et le jeu vient de recommencer.

L'alcool est donc perçu comme un moyen de fuir, par ses effets ou par le contexte dans lequel il est consommé, l'anxiété, la déception ou le sentiment de perte. Comme le souligne Masquelier-Savatier (2008, p.196) : « Se laisser émouvoir fait partie du fonctionnement adéquat. Mais les émotions dérangent et s'avèrent parfois insupportables. Pour éviter cet inconfort, certains préfèrent réprimer, refouler ou nier leur ressenti émotionnel ». C'est que ces personnes selon Greenberg (2011) vivent les émotions comme un envahissement, ils se sentent submergés par celles-ci. Ils en viennent alors à s'efforcer de contrôler l'ensemble de leur vie affective en maintenant leur réactivité émotionnelle au niveau le plus bas possible, ce qui amène souvent un « effet de rebond », se manifestant à travers des comportements impulsifs pour contrebalancer un contrôle exagéré des leurs émotions, état qui devient intenable à long terme. C'est alors qu'ils se retrouvent à manger, à boire, à dépenser ou à avoir des rapports sexuels plus qu'ils ne souhaiteraient réellement.

5.1.8 Une source de conflit ou une façon de l'éviter.

Shaddock (1998) affirme, en se référant à la psychologie du soi de Kohut, que les relations d'intimité des adultes ayant souffert de voir leurs besoins de miroir et d'apaisement mal comblés par les adultes significatifs de leur environnement, handicapant leur capacité ultérieure d'empathie, sont souvent teintées par la recherche de conflit. Concernant les hommes gays plus spécifiquement, Frost, Meyer et Hammack (2014) avancent pour leur part que le stress vécu par les minorités sexuelles, notamment du fait d'avoir subi diverses violences homophobes, porte atteinte à l'image qu'ils ont d'eux-mêmes à l'âge adulte et des conflits du passé peuvent alors être remis en scène dans la relation d'intimité.

La plupart des participants que nous avons rencontrés font état de situations conflictuelles dans leur expérience de l'intimité, qu'ils associent à la consommation de drogues et d'alcool. Ceci pourrait s'expliquer par le fait que ces derniers ou les hommes qu'ils ont fréquentés, sans nécessairement présenter une toxicomanie, rapportent faire ou avoir fait jadis un usage qu'ils reconnaissent comme abusif de différentes substances psychotropes. Rappelons que la définition de l'abus de substances selon le DSM-IV (2003) implique un « mode d'utilisation inadéquat d'une substance conduisant à une altération du fonctionnement ou à une souffrance cliniquement significative », incluant la persistance dans l'utilisation de la substance malgré des conflits interpersonnels reliés à l'intoxication.

Étienne, 24 ans, décrit comment des divergences trop importantes quant à la façon de consommer ensemble dans une relation d'intimité a eu raison de sa dernière relation de couple:

- I : Mhm. - Puis comment ça s'est terminé votre relation?
 É : Euh ben on se détestait là, on a juste euh, ç'a juste dégénéré euh, en quelques mois puis, on s'entendait plus puis, lui il voulait faire euh, lui il voulait projeter une image de lui-même puis tu sais, que moi j'y croyais pas puis moi je voulais rien à voir là-dedans. Puis euh, juste le groupe d'amis en général c'est comme, dissout puis - y'a comme des, des partis qui se sont pris puis lui il était dans un bord, moi j'étais l'autre puis c'était, ça l'a juste arrêté. Ça, ça marchait plus.
- [...]
- I : Ok, ok.
 É : Puis euh, tu sais d'être avec tous ses amis puis que tout le monde soit sur euh, que tout le monde ait l'air vraiment trendy puis. Euh, tu sais qu'on qu'on fasse des party puis que ça aient l'air de des gros party de débauche, mais dans le fond c'est pas des gros party de débauche puis euh. Tu sais c'est ça éventuellement le groupe d'amis y'en a qui se sont dit « Moi j- tu sais je veux plus faire ça ».

Lorsque le conflit n'est pas lié aux effets de l'intoxication ou à des valeurs contradictoires quant à la façon de consommer ensemble, cette consommation, selon l'expérience rapportée par certains participants à notre étude, vient camoufler un conflit présent entre les partenaires lorsqu'ils sont à jeun, procurer un sentiment d'harmonie factice et rendre la vie à deux supportable. C'est ce qu'illustre Denis, 29 ans, lorsqu'il parle de l'impact que la consommation de cannabis sur la relation d'intimité avec son ex-conjoint :

- I : Qu'est-ce qui changeait à ce moment-là? (Après avoir fumé)
 D : Ben, un, lui il était plus calme, il était moins euh, agressif aussi, dans ses paroles ou dans ses, pas dans ses gestes là, il était pas agressif dans ses gestes-là, mais euh, disons qu'il était moins sur ses gardes. Puis moi euh, j'étais plus amoureux en fait quand j'étais gelé, j'étais, j'étais plus porté à vouloir me coller euh, être en harmonie en paix là. Fait que c'est pour ça que ça aidait, fumer là.

L'abus de substances, selon Downs (2012), représente une stratégie d'évitement fréquemment rencontrée chez plusieurs hommes gays dans les premiers stades du développement d'un soi authentique, permettant de faire face aux traumatismes inhérents au fait d'avoir grandi dans un monde où les normes sont régies et pensées pour l'homme hétérosexuel. L'usage de drogues sert, pour plusieurs d'entre eux, à éviter de ressentir la honte et la rage qui nécessairement refont surface dans les premières relations amoureuses avec un partenaire, confrontés à une partie d'eux-mêmes qu'ils perçoivent encore comme méprisable. Sous l'effet de la substance, l'agressivité, la méfiance, la colère, la déception s'atténuent, permettant au couple de maintenir une certaine harmonie et de passer du temps ensemble. Les propos de Denis montrent bien, toutefois, combien cette paix n'est que transitoire et comment les irritants ne tardent pas à refaire surface lorsque les deux amants dégrisent.

5.1.9 Des évasions occasionnelles.

Si la consommation de drogues et d'alcool peut jouer le rôle d'éviter les conflits au sein de la relation d'intimité, elle peut, nous l'ont affirmé deux participants, servir de moyen d'évasion jugé sain dans le cadre d'une relation de couple plus durable. Peplau et Fingerhut (2007) affirment effectivement que la détresse que l'on suppose aux couples gays n'est fondée que sur un stéréotype. Les conflits qui les occupent seraient les mêmes que pour les couples hétérosexuels et ne surviendraient pas plus souvent. De plus, après l'âge de 30 ans, les hommes gays tendraient à maintenir des relations conjugales plus durables dans le temps. Dans le même esprit, Frost (2011) faisait remarquer que chez les sujets de sa recherche, les conséquences négatives de l'homophobie subie en jeunesse sur la qualité des relations amoureuses à l'âge adulte, bien que vécues comme « un poids lourd à porter », étaient généralement perçues comme des « contaminants » marginaux et occasionnels pouvant nuire au bien-être du couple, mais dont l'intensité déclinait avec le temps. Ceci pourrait expliquer que, chez les deux participants les plus âgés de notre étude, la consommation devienne un moyen conscient et adapté de s'évader du quotidien, plutôt qu'un moyen de fuir plus ou moins consciemment le conflit. Benoit, 30 ans, explique comment déguster une bouteille de vin en compagnie de son conjoint, au cours de la fin de semaine ou lors d'occasions spéciales, leur permet de s'évader ensemble du quotidien et de se projeter dans l'avenir :

- B : [...] Puis tu sais tu me fais penser, les discussions sont pas les mêmes non plus.
- I : Ok.
- B : Les discussions euh, ben, le moment non plus, quand on ouvre une bouteille de vin ça va être plus dans la fin de la semaine ou la fin de semaine, mais, c'est ça, non, les discussions vont être, seront pas sur « Qu'est-ce que t'as faite aujourd'hui? ». Si on ouvre une bouteille de vin, ça va être plus des projets d'avenir ça va être plus ok qu'est-ce qui s'est passé tu sais de, y'a plus un

côté, longitudinal du couple si tu veux quand on ouvre une bouteille de vin.

Ainsi, nous pourrions penser que lorsque la consommation de drogues et d'alcool en vient à jouer ce rôle dans l'expérience de l'intimité, que l'individu en est à ce troisième stade que définit Downs (2012) ou l'accent est placé sur la culture d'un soi authentique et qu'il s'affaire à réparer et à guérir les traumatismes relationnels passés, qui l'effraient maintenant moins, et qu'il arrive à se faire suffisamment confiance pour affronter les aléas d'une relation d'intimité auprès d'un partenaire choisi en fonction de ses priorités et de ses valeurs, plutôt que de se réfugier dans la fuite.

5.2 Implications cliniques.

Notre projet de recherche visait, entre autre, à fournir des pistes de réflexion afin de mieux outiller les intervenants appelés à effectuer un travail d'accompagnement auprès des hommes gays. Nous présenterons ici les éléments qui, à notre sens, devraient être pris en considération lors de l'évaluation psychologique et de la prise en charge psychothérapeutique de patients gays.

5.2.1 L'évaluation psychologique des patients gays.

Bien que les enjeux liés aux relations d'intimité et les conduites addictives soient universels et qu'il soit pertinent de s'attaquer à ces questions lors des premières entrevues avec tout nouveau patient, la littérature recensée et les résultats de nos analyses supportent l'idée qu'il soit souhaitable que certains aspects plus spécifiques aux hommes gays soient abordés en début de traitement. Par exemple, lorsque le thérapeute questionne l'histoire développementale d'un homme gay, il devrait

s'intéresser particulièrement à la manière dont l'entourage parlait de l'orientation sexuelle lorsqu'il était jeune, aux croyances qu'il avait concernant ce que représente le fait d'être un homme gay dans la société, à la manière dont la révélation de son orientation sexuelle a été accueillie, aux émotions ressenties à ce moment et à ses représentations actuelles de sa sexualité et de sa façon de vivre les situations d'intimité. Plusieurs auteurs suggèrent une prévalence plus élevée au sein de cette population d'abus physiques et sexuels, d'intimidation et de traumatismes relationnels subis (Wright, 2000; Greenan et Tunnell, 2003; Patrick et Beckenbach, 2009; Downs, 2012). Sans élaborer longuement sur le sujet, tous les participants à notre étude ont référé à des souvenirs plus ou moins pénibles associés à la prise de conscience et à la révélation de leur orientation sexuelle dans leur milieu respectif. Le clinicien devrait ainsi s'enquérir de toutes violences subies en lien avec l'orientation sexuelle et aux ressources dont disposait ou non l'individu pour y faire face à ce moment de sa vie. Dans le cas d'abus physiques ou sexuels, il va de soi qu'une évaluation des symptômes liés à un trouble de stress post-traumatique devrait être réalisée.

En ce qui a trait à l'utilisation de psychotropes, les résultats révèlent que, pour au moins certains hommes gays, il peut s'agir d'une dimension qui occupe une place non négligeable dans leur quotidien et dans le rapport à l'autre. Il importerait alors, au cours l'investigation initiale, de questionner l'âge d'apparition de la consommation, la fréquence, l'intensité et les contextes de consommation. Tous nos participants considèrent qu'un lien, plus ou moins fort selon chacun d'eux, existe entre leur consommation d'alcool et de drogues et l'expérience de l'intimité. Il pourrait ainsi s'avérer pertinent d'interroger dès la première phase du traitement les liens qu'un patient gay faisant usage de telles substances intoxicantes perçoit avec la sphère de l'intimité dans ses dimensions tant relationnelles que sexuelles. Ces propositions sont cohérentes avec les lignes directrices de l'American Psychological Association (2012) concernant la psychothérapie auprès des lesbiennes, gays et bisexuels, qui affirment que le psychologue doit en tout temps s'efforcer de comprendre les risques

et problèmes spécifiques à cette population, notamment chez les jeunes. L'intervenant gagnerait ainsi à interroger les comportements dits à risque (p.ex. promiscuité sexuelle, relations sexuelles non protégées, contextes de rencontre dangereux) afin de dresser le portrait le plus adéquat de la réalité du jeune patient qui vient le consulter.

5.2.2 L'Intervention psychothérapeutique auprès des hommes gays.

La psychothérapie, selon l'Ordre des psychologues du Québec (2017), se définit comme suit :

Un traitement psychologique pour un trouble mental, pour des perturbations comportementales ou pour tout autre problème entraînant une souffrance ou une détresse psychologique qui a pour but de favoriser chez le client des changements significatifs dans son fonctionnement cognitif, émotionnel ou comportemental, dans son système interpersonnel, dans sa personnalité ou dans son état de santé. Ce traitement va au-delà d'une aide visant à faire face aux difficultés courantes ou d'un rapport de conseils ou de soutien.

Ce traitement, tel qu'entendu, implique nécessairement l'établissement d'une alliance thérapeutique comportant une dimension d'intimité émotionnelle entre le thérapeute et son patient, particulièrement dans l'approche humaniste qui fait de l'émotion son unité centrale. Nous avons abordé la question de la consommation de psychotropes dans l'expérience de l'intimité de certains hommes gays montréalais d'un point de vue développemental, exposant les traumatismes relationnels laissés par une adversité à laquelle ils ont dû faire face en raison de leur orientation sexuelle. Or, Delisle (2004) explique que la psychothérapie, bien qu'elle représente ultimement un lieu de possible réparation émotionnelle, est aussi un lieu où le patient tendra à remettre en jeu des enjeux développementaux inachevés, tout comme il le fait dans d'autres relations significatives. À la lumière des neuf thèmes recensés auprès de nos

participants, nous proposerons donc certaines pistes d'intervention qui pourraient faciliter le travail du psychologue dans la psychothérapie de certains hommes gays, en vue de les aider à relier des souffrances passées à des impasses relationnelles actuelles pour leur inférer un sens et favoriser la réflexivité nécessaire au changement d'attitudes envers la consommation de psychotropes et les relations intimes.

Si, pour plusieurs jeunes hommes, la consommation de substances enivrantes sert, comme nous l'avons constaté, à les maintenir dans une sous-culture festive, nous estimons qu'il pourrait devenir intéressant de questionner plus avant, chez de tels patients rencontrés en thérapie, ce qui est plus exactement recherché sur cette scène festive et comment cette même scène permet ou empêche l'accès à ce qu'ils recherchent sur le plan de l'intimité.

Nous remarquons également que l'usage d'alcool et de drogues sert souvent de facilitateur à dévoilement de soi anxiogène. Il ne serait pas étonnant que cette peur de se dévoiler puisse se présenter dans le cadre d'une relation thérapeutique. Le psychologue devra être sensible à ce qui, dans l'histoire du patient, a pu l'amener à se censurer, en raison d'un vécu de rejet ou de violence associé à l'orientation sexuelle. Le paradoxe où, pour sentir qu'ils s'affirment de manière plus authentique, certains hommes croient devoir s'intoxiquer, recourant ainsi à un état artificiellement induit, pourrait s'avérer un riche terrain d'exploration en thérapie.

Il semble que de jeunes hommes gays, au début de l'âge adulte, se trouvent aux prises avec des enjeux identitaires, que nous pourrions comprendre comme résultant de blessures à l'estime de soi. Celles-ci auraient pour effet de les rendre plus sensibles aux aléas des relations d'intimité et l'alcool ou les drogues deviendraient des moyens de se défendre contre cette adversité perçue. D'autre part, nous notons une relation ambivalente vis-à-vis d'une identité gaie (par exemple, les « gays du Village » versus « les autres »). Les participants rencontrés paraissaient peiner à se situer parmi différentes identités gaies. En thérapie, un objectif pourrait être d'arriver à intégrer

une identité gaie au sein de l'identité globale du patient, lorsque ce dernier tend à les dissocier l'une de l'autre.

La recherche de sensations intenses apparaît comme importante dans la façon qu'ont certains jeunes hommes de faire usage d'alcool et de drogues dans leurs expériences intimes. Le psychologue devrait demeurer attentif à ce que son patient recherche et aux motifs sous-tendant cette recherche d'intensité : pourquoi est-ce si important de ressentir les choses si intensément? Bien que nous ayons considéré, dans le présent projet de recherche, l'alcool et les différentes drogues comme un tout, nous demeurons conscients que chaque substance possède, comme l'énonce Champagne (1994), des effets spécifiques et distincts sur la sexualité. Il deviendrait alors judicieux d'interroger ce qu'un patient recherche de particulier lorsqu'il consomme une substance ou une autre avec son partenaire intime. L'impact de l'alcool sur la façon d'être ensemble ne sera définitivement pas le même que celui d'un psychostimulant comme la cocaïne.

La consommation de psychotropes représente une prise de risque en soi (Quintin, 2012). Elle peut mener, par ailleurs, à des prises de risques conséquentes aux effets désinhibant de la substance, notamment sur le plan de la sexualité. Cette témérité peut, à première vue, s'avérer choquante, voire outrageuse aux yeux du thérapeute. Orange (2002) suggère que le thérapeute s'interroge sur ses propres attitudes à l'égard d'une soi-disant prise de risque afin d'aider le patient à mieux comprendre pourquoi, par exemple, il peut être prêt parfois à mettre en jeu sa santé ou celle de ses partenaires sexuels, ou encore sa sécurité. Le thérapeute doit arriver à se questionner au-delà du comportement pour aider celui qu'il accompagne à découvrir pourquoi il mise autant, pourquoi il joue en quelque sorte à la roulette russe : Quel espoir y a-t-il, tapis derrière une prise de risque qui à la fois attire et inquiète?

Les jeunes hommes qui nous ont parlé de leur usage de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité mentionnent avoir une relation paradoxale aux stéréotypes

entourant la communauté gaie. Il y a d'une part quelque chose de rassurant dans l'idée de pouvoir s'appuyer sur un modèle qui définit la façon d'être un homme gay. Ce modèle, nous disent-ils aussi, peut restreindre l'expression des intimités. En thérapie, il serait certainement avisé d'aider le patient à se situer face aux images véhiculées en ce sens, à passer de l'identification à un stéréotype sécurisant au développement d'une façon de consommer et d'une présence à soi et à l'autre unique et originale qu'il puisse s'approprier. Un de nos participants évoque la notion de polyamour, qui mériterait d'être interrogée plus avant en thérapie, à savoir la fonction que revêt le désir de faire coexister parallèlement différentes relations d'intimité. Nous pourrions comprendre les relations polyamoureuses comme un moyen de remettre en question un stéréotype en s'opposant à la façon de faire socialement admise et acceptée. Le psychologue devrait toutefois demeurer attentif à la possibilité qu'il puisse s'agir d'une manière d'éviter de s'engager déguisant une peur d'être avec l'autre dans une relation d'intimité vécue comme menaçante, alors que c'est ce que le patient pourrait secrètement souhaiter.

Tel que nous l'avons précédemment mentionné, le travail des émotions est central à l'approche humaniste de la psychothérapie. Si, chez certains jeunes hommes gays, la consommation de psychotropes vise à réguler des émotions intolérables en lien avec des relations d'intimité, le thérapeute devrait travailler dans le sens de l'aider à identifier et nommer les affects douloureux comme la haine, la culpabilité, la rage ou la peur et à en favoriser l'expression et la ventilation. Ainsi, le jeune homme pourra trouver, au sein d'une relation de confiance, un lieu vécu comme sécuritaire où son univers affectif peut être exploré afin de réfléchir à d'autres moyens de gérer des émotions qui peuvent parfois faire obstacle à l'établissement de liens d'intimité et qu'il est tentant d'apaiser par l'alcool ou d'autres drogues.

C'est cette consommation qui, affirment certains participants que nous avons rencontrés, permet parfois d'éviter les conflits dans le couple, mais qui peut aussi en

être la source. Ces conflits, si inconfortables et souffrants soient-ils, représentent des sources privilégiées pour le clinicien et son patient dans un travail herméneutique de recherche de sens. La consommation de psychotropes, interprétée systématiquement, avec empathie, par le thérapeute, en lien avec l'appréhension de différends à l'intérieur du couple, pourra ultimement permettre d'aider certains jeunes hommes à mieux comprendre les mécanismes à l'œuvre dans la répétition de situations menant au conflit avec leurs partenaires amoureux.

Finalement, bien que nous soulevions différents enjeux auxquels demeurer attentifs en thérapie en ce qui concerne les rôles joués par la consommation de psychotropes dans l'expérience de l'intimité de certains jeunes hommes gays, certains d'entre eux nous ont aussi fait part de rôles qu'ils jugent souhaitables, même sains, dans leur façon de consommer avec un partenaire, notamment dans une relation plus durable dans le temps. Cette observation nous invite à suspendre le jugement avant de considérer certains comportements d'allure addictive comme étant pathologiques pour ainsi mieux intégrer à notre compréhension clinique la manière dont ils peuvent se trouver parfois au service du développement de liens d'intimité durables et harmonieux.

CHAPITRE VI

CONCLUSION

Le présent projet de recherche s'était donné comme but de faire ressortir les rôles que peut jouer la consommation de drogues et d'alcool lorsqu'elle intervient dans l'expérience que des jeunes hommes gays de la région montréalaise font de l'intimité, dans ses différentes dimensions. En regard des résultats obtenus, nous considérons que cet objectif a été atteint. Nous concluons en synthétisant ici les résultats saillants de notre étude, en justifiant la pertinence de celle-ci, en reconnaissant les limites et en proposant des avenues de recherche future dans le domaine d'intérêt qui nous occupe.

6.1 Contributions de la présente recherche au champ d'études.

Cet essai doctoral s'est intéressé strictement à la compréhension phénoménologique des rôles joués par la consommation de psychotropes dans l'expérience de l'intimité chez ses participants. La méthode de réduction phénoménologique de Giorgi (1985, 2003, 2009) a permis de mettre en lumière neuf thèmes liés à la problématique de recherche, à partir des propos rapportés par les jeunes hommes interrogés dans le cadre d'entrevues cliniques semi-structurées. Selon Boutin (2008), ce format d'entretien représente le meilleur moyen d'aborder les motivations, les sentiments généraux à la base des expériences et le déroulement de ces expériences. Nous avons ainsi rencontré cinq individus recrutés en fonction de critères que nous avons définis

dans l'optique de pouvoir parler à ceux que Savoie-Zajc (2007) convient de qualifier « d'acteurs sociaux compétents », les experts de leur propre expérience. Ces derniers nous ont ainsi parlé de l'influence que la scène festive dans laquelle leurs rencontres intimes se sont souvent produites peut se répercuter dans une relation de couple par la suite. Les substances consommées dans ce contexte pouvaient également revêtir un rôle d'agent désinhibant qui favorisait le dévoilement nécessaire à l'établissement d'un lien intime plus ou moins durable. Parfois, c'était davantage la possibilité, en s'enivrant, d'élargir l'éventail des sensations disponibles dans le contact avec un partenaire qui était invoquée. L'usage de substances psychoactives est aussi vu comme jouant un rôle dans la prise de risques dans la relation d'intimité. Tantôt, cet usage dans l'expérience de l'intimité est perçu comme une occasion de s'identifier à un mode de vie propre à une communauté, tantôt comme une contrainte frustrante. De plus, devant des sentiments intenses et désagréables émergeant de l'expérience intime, il peut jouer un rôle de régulateur émotionnel. Il peut, d'autre part, représenter une tentative de restaurer ou de maintenir l'harmonie parfois fragile dans un couple. Finalement, dans des relations plus durables dans le temps, la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité s'avère être un moyen d'évasion occasionnelle pour sortir ensemble de la banalité du quotidien.

Certes, ces résultats nous informent sur une réalité rarement interrogée dans la littérature scientifique québécoise s'intéressant au vécu des hommes gays et viennent en bonifier le corpus théorique. Les entrevues de recherche semblent, dans un autre registre, avoir contribué à la réflexion des participants en ce qui a trait à leur consommation de drogues et d'alcool dans le contexte de la quête et de l'expérience de l'intimité. En ce sens, la plupart des jeunes hommes rencontrés ont affirmé avoir apprécié le fait de pouvoir faire le point sur ces dimensions de leur vie et pu arriver, en nous parlant, à certaines prises de conscience.

6.2 Nécessité de la présente recherche.

De nombreuses études, d'envergure souvent appréciable, ont jusqu'à ce jour été publiées sur la sexualité des hommes gays au Québec de même que sur l'usage que font ces derniers de substances psychoactives (Lambert et coll., 2006; Otis et coll., 2006; Chamberland et coll., 2011; Léobon et Drouin, 2011; Dorais 2014). Bien souvent, toutefois, ces projets se focalisent sur des comportements observables, analysés selon des devis quantitatifs. Lorsqu'ils comprennent un volet qualitatif (Dorais, 2014), celui-ci est plutôt bref et complémentaire à une analyse principalement quantitative et restreint l'éventail des thèmes à émerger par un choix de format d'entrevue structuré par des questions directives. À notre connaissance, l'étude exploratoire de Thériault (1998) demeurerait la seule à ce jour à avoir interrogé la place de l'intimité dans l'expérience des hommes gays en s'appuyant sur une démarche qualitative. Ceci dit, nous considérons que notre recherche vient commencer à combler un vide laissé longtemps vacant dans la littérature scientifique québécoise en choisissant d'organiser notre étude à partir d'un regard phénoménologique, permettant de ce fait aux participants d'élaborer librement sur leur expérience et donnant un sens à des comportements souvent entendus dans une perspective de santé publique, au détriment d'une compréhension clinique et psychologique d'un phénomène. Elle tire également son originalité de l'intégration de deux sujets souvent étudiés isolément, soit l'usage de psychotropes, et l'expérience de l'intimité.

Une récente étude (Gonzales, Przedworski et Henning-Smith, 2016) sur la santé des Américains, menée auprès de 68 814 participants, démontre qu'il s'agit toujours d'un sujet actuel et pertinent. En effet, il a été démontré par cette recherche que les hommes gays, lorsque comparés à leurs pairs hétérosexuels, sont significativement plus enclins à éprouver de la détresse psychologique, à boire excessivement et à

fumer la cigarette. L'équipe de recherche associe cette différence au stress vécu par les minorités sexuelles encore aujourd'hui.

6.3 Limites de la recherche

Malgré des efforts soutenus tout au long de l'élaboration et de la réalisation de notre projet d'essai doctoral afin d'en assurer la rigueur et la pertinence scientifique, des limites demeurent quant à la portée des résultats obtenus et à l'interprétation de ceux-ci. La taille relativement restreinte de notre échantillon nous offre un coup d'œil sur l'expérience spécifique à cinq jeunes hommes gays de la région de Montréal. Il est raisonnable de penser que la réalisation d'un plus grand nombre d'entrevues aurait permis la génération de thèmes supplémentaires, ou encore la spécification de ceux qui sont ressortis jusqu'à maintenant.

Bien que nous n'ayons pas recherché cette homogénéité, il s'avère que tous les participants ayant répondu à notre annonce étaient des hommes blancs d'origine québécoise, ne représentant pas du tout la diversité culturelle propre à la réalité montréalaise. Le fait que nous ayons effectué le recrutement principalement en milieu universitaire et collégial a également contribué à ce manque de représentativité, laissant pour compte tout un pan de la population moins scolarisé, dont l'expérience de l'intimité dans un contexte de consommation de psychotropes n'est pourtant pas moins pertinente à la compréhension du phénomène. Ces considérations font en sorte qu'il deviendrait hasardeux de généraliser les résultats obtenus à l'ensemble de la population des hommes gay de Montréal.

Nous avons initialement considéré la réalisation de deux entrevues auprès de chaque participant. Cette méthodologie aurait probablement permis d'approfondir certains thèmes et d'en aborder de nouveaux. Le temps relativement limité qu'il nous était

possible de consacrer à chaque participant a pu, en ce sens, limiter l'élaboration autour de certains enjeux et laisser croire qu'ils étaient moins importants dans leur expérience. Toutefois, comme le fait remarquer Brinkmann (2013), ce n'est pas parce que certains thèmes paraissent anecdotiques ou apparaissent moins fréquemment statistiquement dans le discours du participant qu'ils sont moins importants à ses yeux.

Finalement, notre choix d'impliquer des dimensions de l'existence humaine aussi complexes que l'intimité, l'orientation sexuelle et la consommation de psychotropes nous laissait avec un très large éventail d'études et de publications disponibles sur chacun de ces sujets et qui, réalistement, ne pouvait être apprécié dans son ensemble. Nous avons dû faire des choix théoriques qui permettaient d'épurer ce corpus pour retenir une approche plus spécifique, qui est celle de la psychologie humaniste et de la phénoménologie. Ce faisant, un certain biais théorique doit être reconnu. Les résultats obtenus de même que leur interprétation auraient ainsi pu différer si ce même sujet avait été abordé selon une approche différente.

6.4 Recherches futures

Comme nous avons décidé de nous intéresser strictement à la consommation de drogues et d'alcool dans l'expérience de l'intimité chez les hommes gays, nous nous en sommes tenus à ces seuls objets de dépendance. Néanmoins, les thèmes de la dépendance au sexe et de celle aux sites Internet et aux applications mobiles de rencontre sont fréquemment ressortis dans ce que les participants nous ont partagé. D'éventuelles recherches gagneraient à étudier plus avant ce phénomène, ou à entendre la question de la consommation et des dépendances dans un sens plus large. N'ayant ici qu'étudié l'expérience des hommes gays de la région de Montréal, nous suggérons que de futurs travaux comparent celle-ci à celle des hommes gays vivant

en région, ou encore à celle des femmes lesbiennes. L'inclusion systématique de membres issus des communautés culturelles pourrait également offrir un reflet plus juste de la population gaie montréalaise. L'augmentation du nombre de participants servirait également bien cet objectif.

APPENDICE A

Tableau synthèse de la séquence des expériences conduisant à l'intimité relationnelle telle que recherchée par les jeunes hommes homosexuels de l'étude de Thériault, 1998.

	Thème	Caractéristiques
Point 1	Intimité avec soi et révélation de soi	<p>-L'intimité est conçue comme étant une propriété de la personne et non de la relation. Elle sera préalable à la révélation de soi aux autres. Elle est localisée au cœur de la personne.</p> <p>-L'élément de l'expérience personnelle le plus important à révéler aux personnes significatives de son environnement est son orientation sexuelle.</p>
Point 2	Exploration de l'intimité sexuelle	<p>-L'intimité relationnelle avec un partenaire est conçue en termes d'une proximité sexuelle.</p> <p>-Des habiletés sociales sont développées afin d'établir des contacts sexuels satisfaisants avec d'autres hommes.</p>
Point 3	Quête de l'intimité émotionnelle avec un partenaire	<p>-Besoin de plus en plus grand d'intimité complète, durable, avec quelqu'un.</p> <p>-Conflit entre les besoins d'intimité sexuelle aisément comblés auprès de partenaires non exclusifs et les besoins d'une intimité plus profonde, qui dure auprès d'un partenaire.</p> <p>-Quête d'intimité émotionnelle entravée par des facteurs externes et internes :</p> <p><i>Facteurs externes</i> : quasi absence de modèles de couples gais stables dans les milieux gais populaires, ceux-ci incitant plutôt à l'exploration sexuelle; stigmatisation sociale ambiante incitant les jeunes à se cantonner dans les milieux populaires gais.</p> <p><i>Facteurs internes</i> : ambivalence. Les jeunes veulent atteindre cette visée, mais disent prendre les mauvais moyens pour l'atteindre.</p> <p>-Transition pouvant évoluer vers le meilleur (point 4 de la séquence) ou le pire (la stagnation)</p>

Point 4	Intimité émotionnelle et sexuelle auprès d'un seul partenaire	<ul style="list-style-type: none">-Visée désirée par la majorité, mais atteinte par la minorité des jeunes du groupe.-Réalité décrite comme impliquant un long apprentissage, qui ne va pas de soi, qui implique des renoncements.-Visée qui vaut la peine qu'on y place de longs efforts d'apprentissage dans la mesure où l'on sait où faire porter les apprentissages.
----------------	---	---

APPENDICE B

LETTRE DE RECRUTEMENT

PARTICIPANTS RECHERCHÉS POUR UN PROJET DE RECHERCHE PORTANT SUR L'EXPÉRIENCE FAITE DE L'INTIMITÉ PAR LES JEUNES HOMMES GAYS DE LA RÉGION DE MONTRÉAL EN LIEN AVEC LA CONSOMMATION D'ALCOOL OU D'AUTRES DROGUES

Le projet de recherche en cours vise à explorer l'expérience faite de l'intimité par les jeunes hommes gays ou attirés principalement par les personnes de même sexe, questionnant cette expérience en lumière de celle faite de la consommation d'alcool ou d'autres drogues.

Les participants recherchés devront :

- Être âgés de 18 à 26 ans
- Habiter la région de Montréal
- Pouvoir s'exprimer en français
- Se considérer gay ou être attiré principalement par une personne du même sexe.
- Déclarer avoir vécu au moins une relation intime et souhaiter en parler en entrevue.
- Déclarer faire l'utilisation régulière (chaque fin de semaine, quelques fois par semaine, mais pas tous les jours) ou quotidienne d'au moins une substance psychoactive (alcool ou autre drogue) et souhaiter en parler en entrevue.
- Accepter de se présenter à deux entrevues d'une durée d'environ 60 minutes chacune, dans les locaux de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM).

Ces entrevues peuvent se présenter aux participants comme l'ouverture d'un espace de réflexion autour de thèmes importants de leur histoire. Bien que toutes les précautions soient prises afin de respecter les limites des participants, nous demeurons conscients que les sujets abordés peuvent s'avérer sensibles. Des mesures d'aide psychologique pourront être offertes en référence aux participants qui en ressentiraient le besoin.

Les entretiens seront conduits par le chercheur, étudiant au Doctorat en psychologie à l'UQÀM. Les données seront enregistrées (audio) et doivent être conservées pour une durée de cinq ans, après quoi elles seront détruites. Les précautions seront prises afin de préserver l'anonymat des participants et la confidentialité.

S'il vous plaît, veuillez contacter Vincent Valois par courriel à l'adresse suivante :
XX@XX.XX

APPENDICE C

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Titre du projet de recherche : Les Rôles joués par la consommation de psychotropes dans l'expérience de l'intimité chez les jeunes hommes gays de la région de Montréal.

Nom du (des) chercheur(s) : M. Vincent Valois, B.Sc., psychologie, sous la direction de MM. Pierre Plante et Marc-Simon Drouin, Ph.D., psychologie.

Établissement : Université du Québec à Montréal.

Le présent formulaire de consentement qui vous est remis représente un élément de la prise de décision éclairée, visant à vous renseigner sur la nature du projet en cours et de ce qui est attendu de votre implication. Sentez-vous libres de demander tous les renseignements ou de poser toutes questions que vous pourriez avoir le concernant. Prenez le temps nécessaire pour prendre connaissance des informations qui suivent et de bien les comprendre.

Le but de la recherche réside en l'exploration de l'expérience faite de l'intimité par les jeunes hommes gays de la région montréalaise, en lien avec la consommation de psychotropes (alcool, drogues licites ou illicites). Elle vise ainsi une meilleure compréhension du phénomène, permettant de fournir des pistes de réflexion et d'intervention aux membres de cette population ainsi qu'aux acteurs impliqués auprès d'elle.

Le déroulement des entretiens se fera en deux phases. Un premier entretien, d'une durée d'environ quatre-vingt-dix minutes sera d'abord réalisé, lors duquel on vous demandera également de remplir un bref questionnaire sociodémographique. Un deuxième entretien sera alors planifié, de durée semblable, afin de poursuivre l'élaboration sur les thèmes abordés et les réflexions qui s'en sont ensuivies. Les entrevues auront lieu dans un bureau de recherche de l'UQÀM, au département de psychologie.

Les entretiens nécessaires à la réalisation du projet se veulent l'ouverture d'un espace réflexif pour les participants sur leur expérience de l'intimité et leur consommation d'alcool et/ou de drogues. Les risques de conséquences négatives reliées à la participation sont donc considérés minimes. Dans l'éventualité où des contenus susciteraient des préoccupations dérangeantes, vous êtes invités à en faire part. Les mesures seront alors prises pour vous fournir le soutien ou les références nécessaires.

Le cadre de la recherche exige que les entrevues soient enregistrées. Seuls les chercheurs auront accès à ces informations. Le matériel devant être conservé pendant cinq années suivant la fin de la recherche, les chercheurs s'engagent à le conserver en lieu sûr et à le protéger le

plus efficacement possible (mot de passe, endroit verrouillé), assurant ainsi une entière confidentialité. Lors du compte-rendu de la recherche, l'anonymat des participants sera assuré par l'utilisation de pseudonymes. Le partage de toute information pouvant mener à l'identification des participants sera évité. Si tout changement devait advenir en cours de recherche, vous en serez avisés avec diligence.

Votre signature atteste que vous avez clairement compris les renseignements concernant votre participation au projet et indique que vous acceptez d'y participer. Elle ne signifie pas que vous acceptez de céder vos droits et de libérer les chercheurs ou l'établissement de leurs responsabilités juridiques ou professionnelles. Vous êtes libres de vous retirer en tout temps de l'étude. Votre participation devant être aussi éclairée que votre décision initiale, vous devez en connaître les tenants et aboutissants au cours du déroulement de la recherche. Ainsi, n'hésitez jamais à demander des éclaircissements ou de nouveaux renseignements au cours du projet.

Pour tout renseignement sur le projet de recherche, veuillez communiquer avec :

M. Vincent Valois

XX@XX.XX

Pour toute autre question relative à vos droits à titre de participant pressenti pour ce projet de recherche, veuillez vous adresser aux personnes suivantes :

M. Pierre Plante, Ph. D., psychologue : directeur de recherche

Professeur au département de psychologie, UQÀM.

(514) 987-3000 poste 5066

plante.p@uqam.ca

M. Marc-Simon Drouin, Ph. D., psychologue : co-directeur de recherche

Professeur au département de psychologie, UQÀM.

(514) 987-3000 poste 7006

drouin.marc_simon@uqam.ca

Nom du participant : _____ Signature : _____ Date : _____

Nom du chercheur : _____ Signature : _____ Date : _____

APPENDICE D

QUESTIONNAIRE SOCIODÉMOGRAPHIQUE

1. Âge : _____
2. Sexe : _____
3. Langue maternelle :

4. État civil :

5. Occupation :

6. Plus haut niveau de scolarité obtenu :

7. Revenu annuel moyen :

a) Moins de 15 000\$	d) 45 000\$-60 000\$
b) 15 000\$-30 000\$	e) Plus de 60 000\$
c) 30 000\$-45 000\$	
8. Comment avez-vous entendu parler de ce projet de recherche?

RÉFÉRENCES

- Alexander, C.J. (1997) *Growth and Intimacy for Gay Men : A Workbook*. New York : The Harrington Park Press. 293p.
- Allison, M.D., Sabatelli, R.M. (1988) Differentiation and Individuation as Mediators of Identity and Intimacy in Adolescence. Dans *Journal of Adolescent Research*, 3(1), 1-16.
- American Psychiatric Association. (2003) *Mini DSM-IV-TR. Critères diagnostiques*. Paris : Masson, 361p.
- American Psychiatric Association. (2010) *Publication manual of the American Psychological Association (6th ed.)*. Washington, DC : Auteur, 272p.
- American Psychological Association (2012) Guidelines for Psychological Practice With Lesbian, Gay, and Bisexual Clients. *American Psychologist*, 67(1), 10-42.
- Ashworth, P. (2008) Conceptual Foundations of Qualitative Psychology. Dans *Qualitative Psychology: A Practical Guide to Research Methods, 2nd ed.* Londres : SAGE Publications, 4-25.
- Atwood, G.E., Stolorow, R.D. (2014) *Structures of Subjectivity, 2nd Ed.* New York: Routledge, 157p.
- Bachelor, A., Joshi, P. (1986) *La Méthode phénoménologique de recherche en psychologie*. Québec: Les Presses de l'Université Laval, 125p.
- Bogaert, A.F. (2006) Toward a Conceptual Understanding of Asexuality. Dans *Review of General Psychology*, 10(3), 241-250.
- Boutin, G. (2008) *L'Entretien de recherche qualitatif*. Québec: Presses de l'Université du Québec, 171p.
- Brinkmann, S. (2013) *Qualitative Interviewing: Understanding Qualitative Research*. New York: Oxford University Press, 177p.

- Cabaj, R.P. (1996) *Textbook of Homosexuality and Mental Health*. Washington, D.C. : American Psychiatric Press, 978p.
- Cabaj, R.P. (2000) Substance Abuse, Internalized Homophobia, and Gay Men and Lesbians : Psychodynamic Issues and Clinical Implications. Dans *Addictions in the Gay and Lesbian Community*. New York : The Haworth Press, 5-24.
- Chamberland et coll. (2011) *Portrait sociodémographique et de santé des populations LGB au Québec – Analyse secondaire des données de l'Enquête de santé dans les collectivités canadiennes*. Rapport de recherche, UQÀM. 107 pages.
- Champagne, D. (1994) Drogues, sexualité et problèmes sociaux. Dans *L'Usage des drogues et la toxicomanie, volume II*, Boucherville : Gaëtan Morin Éditeur, pp.31-56.
- Chevront, J.P. (2002) High-Risk Sexual Behavior in the Treatment of HIV-Negative Patients. *Journal of Gay & Lesbian Psychotherapy*, 6(3), 7-25.
- Chevalerias, M.P., (1999) La Notion d'intimité : approche théorico-clinique. *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 47(3), pp.151-159.
- Cornett, C. (1995) *Reclaiming the Authentic Self*. Northwale : Jason Aronson, 210p.
- Cyrlunik, B. (2004) *Parler d'amour au bord du gouffre*. Paris : Odile Jacob, 253p.
- Delisle, G. (1993) *Les Troubles de la personnalité. Perspective gestaltiste, 3e éd.* Montréal: Les Éditions du Reflet, 220p.
- Delisle, G. (1998) *La Relation d'objet en gestalt thérapie*. Montréal : Les Éditions du Reflet, 390p.
- Delisle, G. (2004) *Les Pathologies de la personnalité. Perspective développementale* Montréal: Les Éditions du Reflet, 246p.
- Downs, A. (2012) *The Velvet Rage : Overcoming the Pain of Growing up Gay in a Straight Man's World*. Boston : Da Capo Press, 252p.
- Dorais, M. (2014) *De la honte à la fierté : 250 jeunes de la diversité sexuelle se révèlent*. Montréal : VLB Éditeur. 183p.

- Duncan, D., Prestage, G., Grierson, J. (2015) 'I'd much rather have sexual intimacy as opposed to sex': Young Australian gay men, sex, relationships and monogamy. *Sexualities*, 18(7), 798-816.
- Eribon, D. (2012) *Réflexions sur la question gay*. Paris : Flammarion, 615p.
- Erikson, E.H. (1950) Eight Ages of Man. Dans *Childhood and Society*. New York : W.W. Norton, 247-274.
- Flores, P.J., (2004) *Addiction as an Attachment Disorder*. Lanham: Jason Aronson, 347p.
- Frost, D.M. (2011) Stigma and Intimacy. Dans *Journal of Family Psychology*, 25(1), 1-10.
- Frost, D.M., McClelland, S.I., Clark, J.B., Boylan, E.A. (2014). Phenomenological Research Methods in the Psychological Study of Sexuality. Dans *APA Handbook of Sexuality Vol.1 : Person-based Approaches*, Washington : American Psychological Association, 121-141.
- Frost, D.M., Meyer, I.H., Hammack, P.L. (2014) Health and well-being in emerging adults' same-sex relationships: Critical questions and directions for research in developmental science. Dans *Emerging Adulthood*, 3, 3-13
- Gagnon, M., Thériault, J. (2006) Intimité sexuelle et relation de couple : étude exploratoire. Dans *Bulletin de psychologie*, 59(1), 93-101.
- Gaia, A.C. (2002) Understanding emotional intimacy: A review of conceptualization, assessment and the role of gender. *International Social Science Review*, 77(3-4), 151-170.
- Giorgi, A. (1985) *Phenomenology and Psychological Research*. Pittsburgh: Duquesne University Press, 216p.
- Giorgi, A., Giorgi, B.M. (2003) The Descriptive Phenomenological Method. Dans *Qualitative Research in Psychology: Expanding Perspectives in Methodology and Design*. Washington: American Psychological Association, 243-273.
- Giorgi, A. (2009) *The Descriptive Phenomenological Method in Psychology: A Modified Husserlian Approach*. Pittsburgh: Duquesne University Press, 233p.

- Gonzales, G., Przedworski, J.; Henning-Smith, C. (2016). Comparison of Health and Health Risk Factors Between Lesbian, Gay, and Bisexual Adults and Heterosexual Adults in the United States. Results From the National Health Interview Survey FREE ONLINE FIRST. Dans *Journal of the American Medical Association, Internal Medicine*, Publié en ligne le 27 juin 2016.
- Gonsiorek, J.C. (1982) *Homosexuality and Psychotherapy. A Practioner's handbook of Affirmative Models*. New York : The Haworth Press, 212p.
- Gouvernement du Québec et Comité permanent de lutte à la toxicomanie (1998). *La Toxicomanie chez les personnes homosexuelles : une recension des écrits*. Québec : Bibliothèque nationale du Québec, 32 p.
- Greenberg, L.S. (2011) *Emotion-Focused Therapy*. Washington : American Psychological Association, 182p.
- Greenan, D.E., Tunnell, G. (2003) *Couple Therapy with Gay Men*. New York : The Guilford Press, 214p.
- Guss, J.R. (2000) Sex Like You Can't Even Imagine : Crystal, Crack and Gay Men. Dans *Addictions in the Gay and Lesbian Community*. New York : The Haworth Press, 105-122.
- Guyon, L., Desjardins, L. (2005) L'Alcool et les drogues chez les élèves québécois de 12 à 18 ans. Dans *Les Jeunes et les drogues : Usages et dépendances*. Québec : Presses de l'Université Laval, 1-34.
- Halperin, D.M. (2012) *How to be Gay*. Cambridge: The Belknap Press of Harvard University Press, 549p.
- Hegna, K. (2007) Coming Out, Coming Into What? Identification and Risks in the 'Coming Out' Story of a Norwegian Late Adolescent Gay Man. *Sexualities*, 10(5), 582-602.
- Hicks, D. (2000) The Importance of Specialized Treatments Programs for Lesbian and Gay Patients. Dans *Addictions in the Gay and Lesbian Community*. New York : The Haworth Press, 81-94.
- Ibrahim-Lamrous, L., Muller, S. (2005) *L'Intimité*. Paris : Presses Universitaires Blaise-Pascal. 384p.
- Keane, H. (2004). Disorders of desire : Addiction and problems of intimacy. *Journal of Medical Humanities*, 25(3),189-204.

- Lambert et coll. (2006) *ARGUS 2005 : Sommaire de l'enquête sur l'infection au VIH, les hépatites virales et les infections transmissibles sexuellement et par le sang (ITSS) ainsi que sur les comportements à risques associés chez les hommes de Montréal ayant des relations sexuelles avec des hommes (HARSAH)*. Direction de santé publique de Montréal, Institut national de santé publique du Québec et Agence canadienne de santé publique. Récupéré en ligne : <http://www.argusquebec.ca/resultats/SommaireArgus2005.pdf>
- Léobon, A., Drouin, M-A. (2011) Les Comportements sexuels à risque des jeunes internautes gais québécois selon le Net Gai Baromètre 2008. Dans *Minorité sexuelles, Internet et santé*. Québec : Les Presses de l'Université du Québec, 147-166.
- Lessem, P. A. (2005) *Self Psychology. An Introduction*. Lanham : Jason Aronson, 263p.
- Lévy, J. J., Dupras, A. (2008) *Questions de sexualité au Québec*. Montréal : Liber, 515p.
- Lichtenberg, J.D. (2008) *Sensuality and Sexuality across the Divide of Shame*. New York : The Analytic Press, 160p.
- Lyotard, J-F. (1964) *La Phénoménologie*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 128p.
- Mackey, R.A., Diemer, M.A., O'Brien, B.A. (2000) Psychological Intimacy in the Lasting Relationships of Heterosexual and Same-Gender Couples. *Sex Roles*, 43(3-4), 201-227.
- Masquelier-Savatier, C. (2008) *Comprendre et pratiquer la Gestalt-thérapie*. Paris : InterEditions-Dunod, 261p.
- McKirnan, D.J., Peterson, P.L. (1989). Alcohol and drug use among homosexual men and women: Epidemiology and population characteristics. *Addictive Behaviors*, 14, 545-553.
- Mucchielli, A. (1983) *L'Analyse phénoménologique et structurale en sciences humaines*. Paris : Presses universitaires de France, 324p.
- Mura-Brunel, A., Schuerewegen, F. (2002) *L'Intime, l'extime*. Amsterdam : Rodopi, 86p.

- Observatoire Français des Toxicomanies (2005) *Drogues et dépendances, données essentielles*. Paris : La Découverte, 271p.
- Olievenstein, C. (1982) *La Vie du toxicomane*. Paris :PUF, 112p.
- Orange, D.M. (2002) High-Risk Behavior or High-Risk Systems? Discussion of Cheuvront's "High-Risk Sexual Behavior in the Treatment of HIV-Negative Patients". *Journal of Gay & Lesbian Psychotherapy*, 6(3), 45-50.
- Orange, D.M. (2015) *Nourishing the Inner Life of Clinicians and Humanitarians. The Ethical Turn in Psychoanalysis*. New York : Routledge, 198p.
- Ordre des psychologues du Québec (2017). *Définition de la psychothérapie*. Récupéré le 12 janvier 2017 de <https://www3.ordrepsy.qc.ca/fr/public/la-psychotherapie/definition-de-la-psychotherapie.sn>.
- Orenstein, A. (2001) Substance use among gay and lesbian adolescents. *Journal of Homosexuality*, 41(2), 1-16.
- Otis et coll. (2006) Drogues, sexe et risques dans la communauté gaie montréalaise : 1997-2003. *Drogues, santé et société*, 5(2), pp.161-197.
- Peele, S., Brodsky, A. (1975) *Love and Addiction*. New York : Taplinger, 284p.
- Paillé, P., Mucchielli, A. (2008) *L'Analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin, 315p.
- Patrick, S., Beckenbach, J. (2009) Male Perceptions of Intimacy: A Qualitative Study. *The Journal of Men's Studies*, 17(1), 47-56.
- Pelletier, C., Pagé, G. (2002). Les Critères de rigueur scientifique en recherche. Dans *Recherche en soins infirmiers*, 68, 35-42.
- Peralta, R. (2008) "Alcohol allows you to not be yourself": Toward a structured understanding of alcohol use and gender difference among gay, lesbian and heterosexual youth. *Journal of Drug Issues*, 36(2), 373-399.
- Quintin, J. (2012) *Éthique et toxicomanie. Les Conduites addictives au coeur de la condition humaines*. Montréal: Liber, 201p.
- Peplau, L.A., Fingerhut, A.W. (2007) The Close Relationships of Lesbians and Gay Men. Dans *Annual Review of Psychology*, 58, 405-424.

- Register, L.M., Henley, T.B. (1992). The Phenomenology of Intimacy. *Journal of Social and Personal Relationships*, Vol. 9, 467-481.
- Richards, L., Morse, J.M. (2007) *Readme First for a User's Guide to Qualitative Methods, 2nd ed.* Thousand Oaks: SAGE Publications, 288p.
- Ridge, D., Plummer, D., Peasley, D. (2006) Remaking the masculine self and coping in the liminal world of the gay 'scene'. *Culture, Health & Sexuality*, 8(6), 501-514.
- Riggle, E. et al. (2008). The Positive Aspects of Being a Lesbian or Gay Man. *Professional Psychology: Research and Practice*, 39(2), 210-21.
- Savoie-Zajc, L. (2007) Comment peut-on construire un échantillonnage scientifiquement valide? Dans *Recherches qualitatives, Hors Série*, numéro 5, 99-111.
- Schulthess, P. (2006) Addictions, thérapie et conseil psycho-social. Dans *Gestalt*, 31(2), 17-28.
- Shaddock, D. (1998). *From Impasse to Intimacy: How Understanding Unconscious Needs Can Transform Relationships*. Northvale: Jason Aronson Inc., 242p.
- Schaefer, S., Evans, S., Coleman, E. (1987) Sexual orientation concerns among chemically dependent individuals. Dans *Chemical Dependency and Intimacy Dysfunction*, New York: Routledge, 121-139.
- Schore, A.N. (2008) *La Régulation affective et la réparation du soi*. Montréal : Les Éditions du CIG, 416p.
- Seidman, I. (2013). *Interviewing as Qualitative Research : A Guide for Researchers in Education and the Social Sciences, 4th ed.* New York : Teachers College Press, 178p.
- Silverman, D. (2005). *Doing Qualitative Research : A Practical Handbook*. Londres : SAGE Publications, 395p.
- Skinner, W.F., Otis, M.D. (1996) Drug and alcohol use among lesbian and gay people in a southern U.S. sample : Epidemiological, comparative and methodological findings from the Trilogy Project. *Journal of Homosexuality*, 30, 59-92.

- Stall, R., Wiley, J. (1988) A comparison of alcohol and drug use patterns of homosexual and heterosexual men: The San Francisco Men's Health Study. *Drug and Alcohol Dependence*, 22, 63-73.
- Thériault, J., (1995) Réflexion sur la place de l'intimité dans la relation érotique et amoureuse. *Revue sexologique*, 3(1), 59-79.
- Thériault, J., (1998) Place de l'intimité dans l'expérience des jeunes hommes d'orientation homosexuelle. *Contraception, Fertilité, Sexualité*, 26(10), 736-743.
- Thériault, J., (2001) L'Intimité au fil du temps. Dans *Éros au féminin, Éros au masculin : nouvelles explorations en sexoanalyse*. Québec : Presses de l'Université du Québec, 45-61.
- Tracy, S. J. (2013) *Qualitative Research Methods : Collecting Evidence, Crafting Analysis, Communicating Impact*. Malden, MA : Wiley-Blackwell. 350p.
- Valleur, M., Matysiak, J-C., (2006) *Les Addictions*, 2^e éd. Paris : Armand Collin, 380p.
- Weeks, J., Heaphy, B., Donovan, C. (2001) *Same Sex Intimacies : Families of Choice and Other Life Experiments*. Londres : Routledge, 245p.
- Wright, D. (2000) Illusions of Intimacy. Dans *Journal of Gay & Lesbian Social Services*, 12(1-2), 117-126.
- Yardley, L. (2008) Demonstrating Validity in Qualitative Psychology. Dans *Qualitative Psychology : A Practical Guide to Research Methods*, 2nd ed, 235-251.
- Zuckerman, M (2007). Sensation Seeking and Sex. Dans *Sensation Seeking and Risky Behavior*. Washington : American Psychological Association, 145-168.